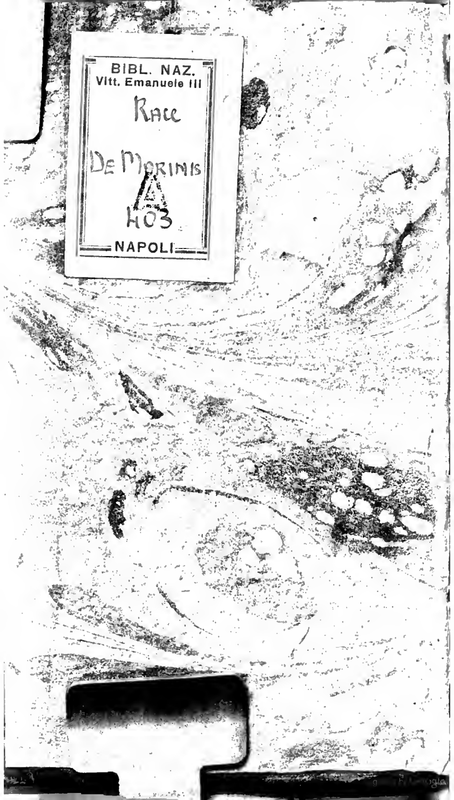
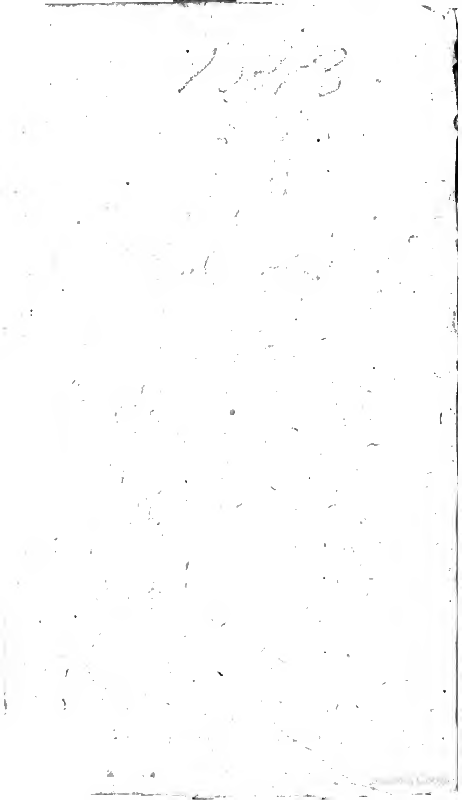



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
NAPOLI





LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.

NOUVELLE EDITION,

Revue, Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de

MR. L'ABBÉ D'OLIVET,

De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs,

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS.

TOME SECOND.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE.
M. DCC. XLVII.



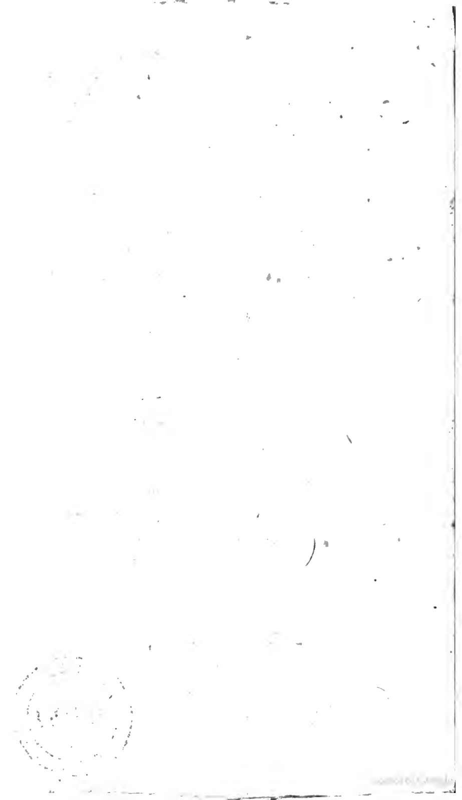


TABLE
DES
RÉFLEXIONS
ET DES
PARAGRAPHES
DE CET OUVRAGE.
TOME SECOND.

RÉFLEXION QUATRIEME
CONCERNANT
L'INCERTITUDE
DE LA
MÉTAPHYSIQUE.

XVII.



REFLE-

RÉFLEXION CINQUIEME,

CONCERNANT L'INCERTITUDE DE L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE.



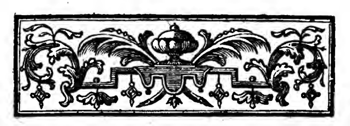
EXAMEN

EXAMEN CRITIQUE DES REMARQUES DE MR. L'ABBÉ D'OLIVET, de l'Académie Françoise, SUR LA THEOLOGIE DES PHILOSOPHES GRECS.

OU L'ON RE'POND PAR OCCASION A PLUSIEURS OBJECTIONS DE CET ACADEMICIEN CONTRE MR. BAYLE. *Pag.* 165

V.



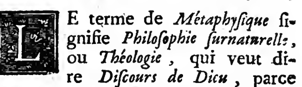


REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

REFLEXION QUATRIE'ME, CONCERNANT LA ME'TAPHYSIQUE.

§. I.

INTRODUCTION.



LE terme de *Métaphyſique* ſignifie *Philoſophie ſurnaturelle*, ou *Théologie*, qui veut dire *Diſcours de Dieu*, parce qu'on traite principalement en Méta-

physique, de Dieu & des choses qui sont au-dessus de la Nature.

Si nous nous arrêtons aux sentimens d'un illustre Philosophe, la Métaphisique & la Théologie scholastique ne servent à rien, & ne donnent à l'entendement aucune connoissance nouvelle. *Chacun peut voir*, dit Locke, *une infinité de propositions, de raisonnemens, & de conclusions, ... dans les Livres de Métaphisique, de Théologie scolastique, & d'une certaine Phisique, dont la lecture ne lui apprendra rien de plus de Dieu, des Esprits & des Corps, que ce qu'il en savoit avant d'avoir parcouru ces Livres* (*).

Cet Auteur eût pû ajouter que ces Ecrits, loin de servir à instruire, empêchent de trouver la vérité, par la confusion que causent les idées fausses dont ils remplissent l'entendement. La Métaphisique scholastique & les questions inutiles dont elle est semée, sont aussi

(*) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. VIII. pag.* 791.

aussi pernicieuses à l'esprit que les règles de la Logique d'Aristote. *Elles sont plus propres*, dit Mallebranche (*), *pour diminuer la capacité de l'esprit, que pour l'augmenter, parce qu'il est visible que si on veut se servir, dans la recherche de quelque vérité, des règles qu'elles nous donnent, la capacité de l'esprit en sera partagée de sorte, qu'il en aura moins, pour être attentif & pour comprendre toute l'étenduë du sujet qu'il examine.* Il en est de même de la Métaphysique des écoles ; elle traite tant de questions inutiles & impénétrables, elle embrasse tant de sujets différens, & qui sont absolument au-dessus de la portée de l'entendement humain, qu'elle empêche & détourne l'attention qu'on dévroit donner aux choses nécessaires, & qui sont à la portée des connoissances humaines.

Les Philosophes scholastiques ont encore le défaut de répandre le doute sur les matiéres les plus claires & les plus

(*) Recherche de la Vérité, *Liv. III. Chap. III. pag.* 181.

plus évidentes ; ils ſont accoutumés à mettre en controverſe les ſujets les plus connus, & dont on a les notions les plus certaines. Cette conduite accoutume inſenſiblement l'eſprit à douter des choſes les plus certaines, & à croire probables celles qui ſont les plus fauſſes. Ce ſont ces vaines diſputes parmi les Théologiens & les Moines, qui ont occaſionné tant d'Héréſies, & qui encore aujourd'hui fourniſſent des armes à l'Athéïſme, qu'on doit regarder comme le comble de l'aveuglement.

Je vous avoüe, Madame, que je trouve ridicule qu'on mette en doute tous les jours dans les écoles l'exiſtence de Dieu. Il eſt ridicule d'agiter une queſtion, que tout homme qui n'eſt pas privé de la raiſon, & qui veut faire uſage de la lumière naturelle, reconnoît évidente. Il arrive ſouvent que dans ces diſputes on apporte, pour prouver l'exiſtence de Dieu, les raiſons les plus foibles, & que les débauchés & les libertins, s'ils n'éteignent pas entiérement leur lumiére naturelle, la laiſſent obſcurcir par mille doutes dangereux.

Je

Je crois donc que lorſqu'on veut prouver la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, il faut préciſément n'apporter que des raiſons déciſives, certaines, & qui ſont connues de tous les hommes, pour peu qu'ils veuillent réfléchir. Je penſe qu'il faut rejetter toutes les preuves douteuſes, ou qu'on peut mettre en controverſe, telles que ſont celles qu'on veut tirer de l'idée innée de Dieu, du conſentement univerſel, &c. leſquelles étant douteuſes, & peut-être fauſſes, ne ſervent qu'à éloigner les véritables démonſtrations d'une vérité évidente.

§. II.

QUE NOUS N'AVONS POINT D'IDE'ES INNE'ES.

JE vous ai promis, Madame, que je tâcherois de vous prouver que nous n'avons aucune idée innée ; je vais vous tenir ma parole, & j'espére de vous persuader de la vérité de mon opinion.

Premiérement, si Dieu gravoit dans nos ames un certain nombre d'idées & de principes, qu'elles apportassent avec elles dès le moment qu'elles sont créées, il faudroit que tous les hommes leur donnassent un consentement général, & que ces idées fussent universellement les mêmes dans les divers entendemens. Or, les principes, auxquels on donne préférablement à tout autre, la qualité des principes innés, ne sont pas reçus universellement. En voici la preuve.

Ces deux propositions ; *Ce qui est, est ; & il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas*, passent pour innées, préféra-

férablement à toutes autres. Cependant on ne sauroit nier que les enfans & les imbécilles n'en ont pas la moindre idée ; car il est ridicule de dire qu'une notion est empreinte dans l'ame innée, & formée avec elle ; que l'ame ne la connoît pas, & qu'elle n'en a aucune perception. C'est faire de cette notion un pur néant, & j'aimerois autant soutenir que l'ame a la faculté de penser, & pourtant ne pense pas.

Si l'on est en droit d'assûrer qu'une idée est dans l'entendement, lorsque l'entendement ne l'a point encore apperçue, on pourra conclure de-là que toutes les propositions véritables, & que l'esprit regarde comme telles, étoient déjà imprimées dans l'ame, & innées avec elle. D'ailleurs, ne paroît-il pas absurde que les enfans aient le pouvoir de penser, d'acquérir des connoissances, de donner leur consentement à différentes vérités, & qu'ils ignorent cependant les notions que la Divinité imprime dans leurs ames ? Et est-il possible de s'imaginer qu'un enfant reçoive des impressions des objets exté-

rieurs, & n'a aucune connoissance des caractères que Dieu a gravés dans son ame, pour servir de fondement à toutes les notions qu'il peut acquérir, & à toutes les réflexions qu'il peut faire dans la suite?

Il étoit donc inutile que la Divinité imprimât dans l'ame des idées innées dont elle devoit faire si peu d'usage, & qu'elle pouvoit acquérir autrement, & je ne crois pas qu'on ose soutenir que les enfans aient aussi-tôt des notions de cette proposition; *Il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même-tems*, que de bien d'autres vérités qui leur sont connues.

J'ajouterai, avant de finir ce Chapitre, que s'il y avoit des idées innées, elles dévroient paroître avec plus d'éclat dans l'esprit des idiots, des enfans, & des gens sans Lettres, (où cependant l'on n'en voit aucune trace) que dans les autres hommes, dont les esprits sont altérés & corrompus par la coutume, les préjugés, & les opinions étrangères, & dont les pensées ont pris une nouvelle forme par l'étude; au lieu que celles des enfans, des idiots, & des gens

gens sans Lettres n'ont point été brouillées par le mêlange des doctrines acquises par l'Art, & que ces beaux caractères que Dieu a gravés dans leur ame, doivent être dans un ordre parfait (*).

§. III.

QU'IL N'EST AUCUNE REGLE DE MORALE QUI SOIT INNE'E.

IL s'en faut bien que les principes de Morale soient reçus d'un consentement aussi universel que les maximes spé-

(*) Que s'il y a des gens qui osent assûrer que les enfans ont des idées de ces maximes générales & abstraites, dans le tems qu'ils commencent à connoître leurs joüets & leurs poupées, on pourroit peut-être dire d'eux, sans leur faire grand tort, qu'à la vérité ils sont fort zèlés pour leurs sentimens; mais qu'ils ne les défendent pas avec cette aimable sincérité qu'on découvre dans les enfans. LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Liv. I. Chap. I. pag. 33.*

ſpéculatives. Ainſi, ce conſentement étant néceſſaire pour conſtater la vérité des idées innées, même au jugement de ceux qui les ſoutiennent, dès qu'on peut prouver qu'il n'exiſte point, toutes ces prétendues notions, gravées par la Divinité même, croulent, & n'ont plus aucun ſoutien.

Il eſt aiſé de prouver que rien ne paſſe pour juſte, ou honnête parmi quelques peuples, qui ne paſſe pour injuſte, ou mal-honnête parmi quelques autres. Les Caribes engraiſſent leurs enfans pour les manger; & pour qu'ils ſoient d'une graiſſe plus abondante & plus délicate, ils leur font l'opération que les Italiens font aux leurs pour leur rendre la voix plus claire. Pluſieurs peuples du Pérou font leurs concubines des femmes qu'ils prennent à la guerre; ils nourriſſent délicatement juſqu'à treize ans les enfans qu'ils en ont, & les mangent alors. Ils en font autant de leurs concubines, lorſqu'elles ne font plus d'enfans (*). En tout cela ils ne croient

(*) Garcilasso de la Vega, Hiſtoire des Yncas, *Liv. I. Chap. XII.*

croient pas faire plus de mal, qu'un François qui met au pot une vieille poule qui ne fait plus d'œufs. Les Druſes, peuple du Mont-Liban, épouſent leurs propres filles ; & dans certain jour de l'année ils ſe mêlent indifféremment avec les femmes les uns des autres (*). On prétend qu'il y a à Londres & en Hollande une Secte de *Multiplians*, qui ſe tiennent cachés par la crainte des Magiſtrats, mais qui n'en croient pas pour cela ce mêlange plus criminel, ni moins pieux.

S'il étoit donc vrai qu'il y eût des principes de Morale innés & gravés dans l'ame de tous les hommes, ſeroit-il poſſible qu'il y eût des Nations entiéres, qui d'un conſentement unanime & univerſel, démentiſſent par leurs diſcours & par leurs actions les principes de la juſtice & de la vérité, deſquels chacun d'eux auroit une conviction évidente en lui-même ? Et ſi l'on répond à cela, que Dieu grave dans

(*) BESPIER, Remarques ſur Ricaut, *Tom. II. pag. 649.*

dans le cœur de l'homme l'idée du bon & de l'honnête; mais que l'homme pervertit cette idée par une fausse application, il sera aisé de détruire cette objection; car qu'y auroit-il de si inutile que ces idées qui ne serviroient à rien, & dont l'ame ne feroit aucun usage? Je ne crois pas qu'on veuille soutenir qu'un Druse, véritablement zèlé pour sa religion, nourri au milieu de ses compatriotes, ait jamais reflechi aux principes innés de Morale qu'on lui prête. Il est aussi persuadé qu'en couchant avec sa fille, il fait une bonne & pieuse action, qu'un Italien qui baise la mulle du Pape, qu'un Espagnol qui se foüette dévotement le Vendredi-Saint sous les fenêtres de sa maitresse, qu'un Janséniste qui déchire impitoiablement la réputation d'un Moliniste, & qu'un Moliniste qui le lui rend au double. On ne sauroit douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens qui les croient, & qui les ont cru dès leur enfance, de bonne-foi; & avec une entiére soumission. Que deviennent donc les idées innées? A quoi sont-elles bonnes? Je

ne vois pas qu'elles soient de plus grande utilité, que l'acceptation forcée de la Bulle *Unigenitus*, par quantité de pauvres Religieuses, étoit nécessaire au bien de l'Etat.

§. IV.

QUE NOUS N'AVONS POINT D'IDE'E INNE'E DE DIEU.

SI Dieu avoit dû graver dans notre ame quelque notion qui fût innée avec elle, sans doute il y eût tracé en caractére évident & distinct l'idée de la Divinité ; mais nous avons des preuves convaincantes que tous les hommes n'ont point la connoissance de l'Etre souverainement bon & parfait. Les Anciens ont eu parmi eux des Sectès entiéres qui nioient absolument l'existence de la Divinité, & dans ces derniers tems on a découvert un nombre de Nations qui n'en avoient aucune idée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il s'est trouvé des peuples entiers, qui, croiant l'immortalité de l'ame, n'a-

n'avoient cependant aucune notion de Dieu, & étoient fort étonnées lorſqu'on leur aprenoit qu'il y en avoit un.

Les peuples des Iſles Marianes ne reconnoiſſoient aucune Divinité, avant qu'on leur eût prêché l'Evangile; ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. *Ils étoient ſans Autels, ſans ſacrifices, ſans Prêtres, mais perſuadés de l'immortalité de l'ame, & que les eſprits reviennent après la mort,* ils admettoient *un Paradis & un Enfer;* & par une bizarrerie de l'eſprit humain qu'on ne peut comprendre, ils diſoient *que ce n'étoit point la vertu & le crime qui conduiſent dans ces lieux-là. Les bonnes œuvres, ou les mauvaiſes actions n'y ſervent de rien; tout dépend de la manière dont on ſort de ce monde. Si on a le malheur de mourir d'une mort violente, on a l'Enfer pour partage..... Si l'on meurt au contraire d'une mort naturelle, on a le plaiſir d'aller en paradis, & d'y joüir des arbres & des fruits qui y ſont en abondance* (*).

Je

(*) LE GOBIEN, Hiſtoire des Iſles Marianes, *pag.* 64. 65. 66. 68.

Je vous demande, Madame, si vous croiez que les peuples des Isles Marianes eussent une notion innée de Dieu? Est-il possible qu'une Nation entiére, que tant de millions d'hommes pendant des milliers de siécles aient successivement dans leur esprit une idée dont ils ne s'apperçoivent jamais, & dont ils ne font aucun usage? Est-il croiable que Dieu leur donnant cette idée pour la base de leurs connoissances, elle ne leur serve pourtant de rien; au lieu qu'ils profitent beaucoup plus de celles qu'ils acquiérent par les objets extérieurs?

§. V.

§. V.

QUE SI DIEU AVOIT EMPREINT SON IDE'E DANS NOTRE AME, IL L'EUT EMPREINTE NETTEMENT, ET D'UNE MANIE'RE DISTINCTE.

IL est évident que si Dieu avoit imprimé son idée dans l'ame de tous les hommes, il l'eût gravée en des caractéres si beaux, que nous eussions tous sû ce que nous devions croire & penser de cet Etre suprême. Et ceux qui soutiennent les idées innées, disent eux-mêmes, qu'*étant convenable à la bonté de Dieu que tous les hommes aient une idée de cet Etre suprême, Dieu a gravé cette idée dans leurs ames.* Il résulte donc de leur propre raisonnement, que Dieu doit faire pour les hommes tout ce que les hommes croiront leur être le plus avantageux. Or, peut-on mettre en doute qu'il ne leur fût cent fois plus utile & profitable d'avoir une idée

idée nette & diſtincte de la Divinité, que celle qu'ils en ont, qui la moitié du tems ſert plus à les égarer qu'à les conduire dans le bon chemin. Telles ſont les notions que les Païens avoient de la Divinité, qu'ils croioient coupable des plus grands crimes, & à laquelle ils attribuoient toutes les foibleſſes humaines. Il n'y avoit aucune paſſion qui ne fût déifiée : le plus grand des crimes étoit le partage du plus grand des Dieux, & l'amour de Jupiter pour Ganimede n'étoit pas la ſeule monſtrueuſe idée des Païens ſur la Divinité ; ils en avoient cent autres auſſi extravagantes. Peut-on dire qu'elles avoient été gravées par la Divinité dans leur ame, comme des notions qui devoient ſervir de fondement à toutes les autres, ſans ſoutenir que Dieu eſt un trompeur ; & qu'il remplit l'entendement des hommes de mille notions pernicieuſes & fauſſes ? Gardons-nous donc très-ſoigneuſement de penſer ainſi.

Je vous ai déjà fait voir, Madame, combien il eſt inutile à ceux qui défendent les notions innées, d'objecter que

Dieu aiant gravé ſon idée dans le cœur de l'homme, celui-ci change & pervertit cette idée par une fauſſe application. A quoi ſervent donc ces idées abſtraites que l'ame ne connoît jamais, & dont elle ne fait aucun uſage ? D'ailleurs, les idées abſtraites ſuppoſent qu'on a déjà connu des objets qui ſe reſſemblent, outre qu'il eſt ridicule de vouloir faire convenir l'abſtraction à des idées primitives, & qu'on veut être innées, & de ſe figurer que Dieu communique immédiatement lui-même une notion auſſi extravagante que celle de concevoir la Divinité diſtincte & ſéparée dans quatre ou cinq cens Dieux.

N'eſt-il pas auſſi abſurde de rendre Dieu corporel, de lui ôter ſon unité, ſon indentité & ſon éternité, que de ne croire point ſon exiſtence ? Je penſe même que les Athées faiſoient moins d'injure à la Divinité, que les Païens qui l'outrageoient infiniment, en lui attribuant les amours, les impudicités & les débauches des plus grands ſcélérats ; & c'eſt-là le ſentiment d'un des plus grands hommes de ces derniers

tems

tems (*). En effet, un Indien n'offenseroit-il pas beaucoup moins un Roi de France, en niant qu'il existât, qu'en l'avoüant, & lui attribuant mille crimes ?

§. VI.

QUE LES PHILOSOPHES ANCIENS N'ONT EU AUCUNE VE'RITABLE IDE'E DE DIEU.

JE vous ai fait observer, Madame, dans la Réflexion précédente (†) que tous les Philosophes avoient eu une idée de Dieu, contraire aux véritables attributs de la Divinité. Ils lui donnoient un corps, & le faisoient matériel. Vous avez vû que Cicéron, en examinant les différens systêmes des Philosophes sur l'existence de Dieu, rejet-

(*) BAYLE. *Voïez ses* Pensées diverses à l'ocasion de la Comete de 1680.

(†) Sur les Principes généraux de la Physique.

rejette celui de Platon comme inintelligible, parce qu'il fait spirituel le souverain Etre. *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest* (*).

La spiritualité de Dieu paroissoit aux Philosophes anciens si contraire à la raison, que plûtôt que de croire que les Juifs adoroient un Etre souverainement bon, puissant & immatériel, ils se figuroient qu'ils n'admettoient d'autre Divinité que le ciel & les nuées: *Nihil præter nubes & cæli lumen adorant* (†). Ils les considéroient comme des ennemis des Dieux, parce qu'ils ne reconnoissoient point pour tels Jupiter, Junon, Mercure, Mars, Venus, &c (¶).

Est-il possible de croire que des gens qui regardoient comme des impies & des fous les seules personnes qui avoient une véritable idée de la Divinité, eussent eux-mêmes une notion in-

(*) *Voiez ci-dessus, pag. 297.*
(†) Juvenal. Satyr. XIV. *Vers.* 97.
(¶) *Judæa Gens contumelia Numinum insignis.* Plinius, Historiæ Natura *Libr. XIII. Cap. IV. pag. 69.*

innée de cette même Divinité, dont ils ne s'appercevoient point, dont ils ne faisoient aucun usage, & qui ne pouvoit les garantir des égaremens dans lesquels ils se plongeoient? Car bien loin que les Philosophes eussent des idées plus conformes aux véritables attributs de Dieu que les autres Païens, ils donnoient les premiers dans les erreurs les plus grossiéres : aussi leur a-t-on souvent reproché leurs divisions, & qu'ils ne savoient à quel sentiment s'arrêter; les uns affirmant qu'il y avoit des Dieux, mais qu'ils ne se mêloient d'aucune chose; les autres niant absolument qu'il y en eût; d'autres admettant leur existence & leur providence; quelques-uns leur donnant des figures déterminées, & leur assignant des places fixes; & tous enfin soutenant leur opinion, par des raisonnemens, qui, aiant quelque apparence de vérité, pouvoient faire impression sur l'esprit de ceux qui les écoutoient (*).

Des

(*) *Nec hoc est admiratione dignum, cum sciamus inter istos (Philosophos) quanta sit de ipsa*

Des gens qui pensoient d'une façon si différente sur la même chose, pouvoient-ils avoir une idée innée de la seule chose qui ne tomboit point sous leurs sens, & de laquelle ils n'avoient justement aucune connoissance ? Et qu'on ne dise pas que les plus grands Philosophes se réunissoient entre eux sur les sentimens de la Divinité ; c'étoient au contraire les plus grands génies & les plus grands esprits, si nous en devons

ipsa Deorum Natura dissensio, quantisque disputationum argumentis vim totam Divinitatis conentur evertere ? Cum alii Deos non esse dicant; alii esse quidem, sed nihil procurare definiant; alii & esse, & rerum nostrarum curam procurationemque suscipere; & tanta sint hi omnes in varietate & dissentione, ut longum & alienum sit..... singulorum enumerare sententias. Nam alii figuras his pro arbitrio suo tribuunt, & loca assignant, sedes etiam constituunt, & multa de actibus eorum vitâque describunt, & omnia quæ facta & constituta sunt ipsorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil curare, & ab omni administrationis cura vacuos esse dixerunt, afferuntque omnes verisimile quiddam, quod Auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet. JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Astronom. *Libr. I. in Præfat.*

vons croire Cicéron, qui disputoient sur la nature des Dieux (*).

Mais enfin, quand on accorderoit à ceux qui soutiennent les idées innées, que parmi certaines Nations, quelques Sages ont eu quelque connoissance de la Divinité plus distincte que les autres, il s'ensuivroit toujours que cette universalité de consentement, qui, selon eux, est la preuve des notions innées, ne se rencontreroit jamais, puisque pour un sage, ou un Philosophe qui auroit eu quelque idée un peu plus approchante de celle qu'on doit avoir de la Divinité, deux cens mille personnes en eussent toujours eu d'autres, qui, lui étant directement contraires, ne pou-

(*) *Cum multa res in Philosophia nequaquam satis adhuc explicatæ sunt, tum perdifficilis, Brute, (quod tu minime ignoras) & perobscura quæstio est Natura Deorum: quæ & agnitionum animi pulcherrima est, & ad moderandam Religionem necessaria: de qua tam variæ sunt doctissimorum hominum, tamque discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat causam, id est principium, Philosophiæ, esse Scientiam.* CICERO de Natur. Deor. *initio.*

pouvoient émaner immédiatement de Dieu, qui ne peut donner & graver une idée dans l'ame, qui ne serve qu'à autoriser le vice & l'idolatrie.

§. VII.

QUE LE CONSENTEMENT GE'NE'RAL N'EST POINT UNE PREUVE NE'CESSAIRE DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LA lumière naturelle nous fournit tant de preuves convaincantes de l'existence de Dieu, qu'on ne doit point hésiter à rejetter celles, qui non-seulement ne sont point démonstratives, mais même qui peuvent être fausses; car c'est faire beauconp de tort à une bonne cause, que de la soutenir indifféremment par de bonnes & de mauvaises raisons. On donne un avantage à ses adversaires, en agissant de la sorte.

Les Athées, qui osent attaquer l'existence de la Divinité, s'attachent toujours aux preuves les plus foibles & les moins solides; & lorsqu'ils sont ve-

nus

nus à bout de les détruire, ils passent legérement sur les essentielles. Ils jettent ainsi de la poudre aux yeux du Vulgaire, & par ce moïen rendent suspectes toutes les raisons de leurs adversaires. Lorsqu'on veut donc prouver quelque vérité, il faut s'attacher aux argumens essentiels, saisir la bonne & vraie raison, s'y fixer, & ne s'en jamais départir : elle seule est plus capable de convaincre, que lorsqu'elle est affoiblie par plusieurs autres qui en offusquent l'évidence.

Le consentement général de tous les peuples à reconnoître la Divinité, qu'on cite non-seulement comme une preuve de l'idée innée de Dieu, mais même comme une démonstration évidente de son existence, est une preuve, non-seulement foible & peu solide, mais même fausse. Elle entraîne d'ailleurs plusieurs absurdités après elle, qu'on découvre dès qu'on l'examine avec attention. En effet, si cette preuve étoit bonne, elle auroit servi, & serviroit encore à établir le dogme impie & abominable de la pluralité des Dieux, & non pas l'existence d'un seul

& vrai Dieu ; car pendant un tems, tous les peuples de la terre, excepté les Juifs, qui n'étoient qu'un point dans le monde, s'accordoient universellement à croire qu'il y avoit plusieurs Dieux. Or, le consentement général prouvant la Divinité, il devoit donc par la même raison prouver la pluralité des Dieux. Et lorsque les Païens se sont servis de l'argument de l'assentiment & de l'accord universel de tous les peuples sur l'existence de la Divinité, ils l'ont toujours emploïé à prouver la pluralité des Dieux : *Esse igitur Deos confitendum est*, dit Cicéron (*). Il veut qu'on avoüe que la pluralité des Dieux existe, puisque tous les hommes s'accordent en ce point. C'est aussi par cet argument que Maxime de Tyr prouvoit l'existence & la divinité de Jupiter, de Junon son Epouse, de Ganiméde son Giton, & d'une troupe de Nymphes & Néréïdes dont il avoit fait ses concubines,

le

(* CICERO de Natura Deorum, *Lib. I. pag.* 68.

le séjour de l'Olympe étant assez semblable à l'Opéra de Paris, & les Déesses du Paganisme aussi peu chastes que celles du Palais-Roïal. *Voïez*, disoit ce Philosophe Platonicien (*), *& examinez les diverses pensées des hommes dans ce grand conflict d'opinions. Vous verrez les loix & les sentimens qu'il y a un Dieu, Roi & Pere de toutes choses, & plusieurs autres Dieux, qui sont ses Enfans & ses Collégues à la Roïauté. En cela le Grec s'accorde avec le Barbare, l'Habitant de Terre-ferme avec l'Insulaire, & le Savant avec l'Ignorant. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémi-*

(*) *In hac tanta pugna, contentione, atque opinionum varietate, in eo leges ubique terrarum atque opiniones convenire videbis Deum esse, unum Regem omnium & Patrem; huic multos additos esse Deos alios, qui Supremi illius Filii sint & quasi in Imperio Collegæ. In eo Græcus cum Barbaro, Mediterraneus cum Insulano, Sapiens consentit cum Stulto. Ut si usque ad extrema Oceani littora processeris, hic quoque Deos inventurus sis, qui non procul ab aliis oriantur, ab aliis occidant.* MAXIMUS TYRIUS, Orat. I. *pag.* 4.

mités de l'Océan, on y trouvera des Dieux qui se levent, & qui se couchent les uns près des autres.

Je crois, Madame, que vous n'avez pas de peine à vous apperçevoir que si Maxime de Tyr raisonne conséquemment, & que le consentement général des peuples soit la marque de la vérité d'une opinion, il faudra donc qu'on ait cru avec raison pendant un tems qu'il y avoit plusieurs Dieux, & même qu'ils aïent existé, puisqu'une croïance, reçuë unanimement chez tous les peuples, ne peut être fausse.

Epicure, qui avoit banni toutes les raisons convainquantes de l'existence de Dieu, y substitua celle-là pour tromper & abuser le peuple (*). Il la

(*) Il est un peu fâcheux pour les Cartésiens & pour les partisans des idées innées, que le plus grand & le plus parfait Athée de l'antiquité ait prétendu prouver l'existence des Dieux, par les mêmes argumens qu'ils emploïent aujourd'hui, & qu'il ait donné des raisons qu'il croïoit bonnes, uniquement pour abuser le peuple, tandis qu'aujourd'hui on veut qu'elles soient d'un grand poids. Ecoutons parler un Epicurien;

la croïoit d'autant plus mauvaiſe ; qu'il avoit

rien ; nous le prendrions preſque pour un *Cartéſien.* » Ceux qui auront examiné, *dit-* » *il*, les fauſſes opinions des Philoſophes » ſur la Nature des Dieux, pourront-ils » s'empêcher après cela de placer Epicure » parmi ces mêmes Dieux, lorſqu'ils conſi- » déreront qu'il eſt le ſeul qui ait établi » leur exiſtence ſur les idées que la nature » même a gravées dans notre eſprit ? Quel » eſt le peuple, quelle eſt la Nation, qui » ſans aucune étude n'ait une prénotion » des Dieux ? Epicure, dans ſon Livre de » *la Règle & du Jugement*, a fortement » établi ce principe, le véritable fonde- » ment de la queſtion dont il s'agit «. *Ea qui conſideret, quam inconſulte ac temere dicantur, venerari Epicurum, & in eorum ipſorum numero, de quibus hæc quæſtio eſt, habere debeat : ſolus enim vidit primum eſſe Deos, quod in omnium animis eorum notionem impreſſiſſet ipſa Natura. Quæ eſt enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat ſine doctrina anticipationem quandam Deorum ? Quam appellat* πρόληψιν *Epicurus, id eſt anteceptam animo rei quandam informationem, ſine qua nec intelligi quidquam, nec quæri, nec diſputari poteſt. Cujus rationis vim, atque utilitatem ex illo cœleſti Epicuri, de* Regula *&* Judicio*, volumine accepimus.* CICER. de Nat. Deor. *Liv. I. Cap. XVI.*

avoit un très-grand mépris pour l'autorité populaire, & le consentement universel; mais l'apréhension qu'il avoit de l'Aréopage l'obligeoit à quelque ménagement. Il craignoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'à Protagoras, qui fut exilé par le commandement des Athéniens, pour avoir dit au commencement de son Livre, qu'il n'avoit *rien à dire sur le sujet des Dieux, s'ils existoient, ou s'ils n'existoient pas.* Epicure avoit donc donné la preuve la plus foible qu'il avoit pû trouver de l'existence de Dieu; aussi les Epicuriens, attentifs à avilir & à anéantir la Divinité, tirérent de ce principe une fausseté ridicule, qui en découloit pourtant naturellement; c'est que les Dieux étoient de figure humaine, puisque tous les hommes les conçevoient de cette manière (*).

Sa-

(*) *A Natura habemus omnes omnium gentium speciem nullam aliam, nisi humanam, Deorum. Quæ enim alia forma occurrit unquam aut vigilanti cuiquam, aut dormienti?* CICERO de Natura Deor. *Libr. I. Cap. XVII.*

Samuel Parker, Anglois, fameux Docteur en Théologie, rejette tout-à-fait l'argument tiré du consentement général. Il avoüe de bonne-foi que rien ne l'en a plus dégoûté, que de voir que les Epicuriens, qui s'en servoient très-souvent, ne reconnoissoient aucune Divinité véritablement, & n'admettoient des Dieux que d'une façon aussi inutile, que s'ils en eussent nié ouvertement l'existence (*).

On répondra peut-être à toutes ces raisons, qui peuvent passer, si je ne me trompe, pour des démonstrations, que tous les peuples ne donnoient point leur consentement à plusieurs Divinités,

(*) *Qui, quaso, omnem de Deo notionem majori contemptu onerare potuit, quam quod in multitudinis temeritatem referret, ipsamque in causam ab omni ratione secretam. Atque adeo huc tandem pervenit viri insulsi disputatio, quamvis vulgaris sit de Deo opinio, eam tamen nulla ratione demonstrari posse. Quo me hercle non minus aperte ipsum sustulit, quam si nullum certe dixisset.* SAMUEL PARKER de Deo & Providentia Divina, *Disput. VI. Sect. XVII. pag.* 141.

tés, puiſque les Juifs ne s'accordoient point avec les Païens, & ne reconnoiſſoient qu'un ſeul Dieu. Mais les Iſraëlites, n'étant qu'un point dans le monde, formoient un nombre ſi petit, en comparaiſon des autres, que ſi l'on ſoutenoit cette thèſe, il s'enſuivroit naturellement que tous les hommes n'ont point généralement reconnu une Divinité, puiſqu'il y avoit pluſieurs Sectes de Philoſophes parmi les Païens qui ne croïoient point à ſon exiſtence, & que Strabon aſſûre qu'on trouvoit des peuples en Eſpagne, & dans l'Ethiopie qui n'avoient aucune connoiſſance de Dieu. Pluſieurs Auteurs, & pluſieurs voïageurs qui ont donné des relations de ce Nouveau-Monde que nous avons découvert, confirment le ſentiment de Strabon, & le rendent vrai-ſemblable. Ils certifient qu'ils ont vû & connu eux-mêmes des peuples entiers qui n'ont aucune notion de la Divinité. Or, ſi un peuple ſeul eſt capable d'ôter le crédit que doit avoir le conſentement univerſel, j'en conclus que l'idée de Dieu n'eſt point connuë de tout l'Univers; & ſi un ou deux peu-

peuples ne doivent point empêcher que l'on ne s'en tienne au consentement unanime de tous les autres, je conclus encore qu'il faut donc croire que pendant un tems il a existé plusieurs Divinités, tous les peuples donnant à cette croïance leur consentement, & ce consentement universel étant une preuve évidente de la vérité d'une chose.

Quiconque voudra examiner de sang froid, & sans prévention, ces raisons, en connoîtra aisément la vérité : il abandonnera d'autant plus aisément l'erreur dans laquelle il étoit, qu'elle devient contraire à la bonne manière dont il faut prouver l'existence de Dieu, de laquelle je crois qu'on peut faire une démonstration aussi évidente, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.



§. VIII.

§. VIII.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

PErſonne, à ce que je penſe, n'eſt aſſez ſot, aſſez extravagant pour oſer nier qu'il n'y ait quelque choſe qui ait exiſté de toute éternité, & il eſt impoſſible que quelqu'un dans l'Univers ſe figure que le pur néant, le rien, une parfaite négation puiſſe produire un être actuellement exiſtant. Or, puiſqu'il faut que quelque choſe ait exiſté de tout tems, il faut examiner quelle eſt cette choſe.

Nous ne connoiſſons, & nous ne concevons dans ce monde que deux ſortes d'êtres; ſavoir, *être penſant*, & *être non-penſant.*

Par *êtres non-penſans*, j'entends ceux qui ſont purement matériels, qui n'ont ni connoiſſance, ni perception, ni penſée, ni ſentiment, comme ſont les cheveux, les rognûres des ongles, &c.

Par *êtres penſans*, je ſignifie & je déſigne nous-mêmes, qui ſentons & con-

connoissons, avons du sentiment, concevons & refléchissons.

S'il y a un Estre, qui ait existé de toute éternité, il faut nécessairement qu'il soit de la sorte d'un de ces deux êtres.

L'esprit connoît aisément, & la lumière naturelle nous montre d'abord qu'une matière non-pensante ne sauroit produire un être intelligent qui pense. C'est ici où l'on peut appliquer justement cet axiôme & ce principe, *Nemo dat quod non habet*; c'est-à-dire : *Une chose ne peut donner ni communiquer ce qu'elle n'a pas.* Et il est aussi impossible de croire qu'une matière non-pensante peut produire la connoissance & la pensée, qu'il l'est de se persuader que le néant & la privation de tous les êtres soient l'origine de tous ceux qui existent. Qu'on brise un caillou, qu'on le réduise en poussière, qu'on remue ensuite avec violence cette poussière; si l'on en fait résulter quelque conception, quelque pensée; si cette poudre, cette matière non-pensante peut devenir, ou produire un être intellectuel, je suis prêt à croire le systême des

des Athées. Car pour abréger toutes disputes, je veux même supposer avec ceux contre qui je raisonne, que la matière a eu son mouvement de tout tems : en leur accordant ce faux principe, je les défie de pouvoir jamais donner aucune raison plausible pour prouver que du mouvement & d'une matière non-pensante puisse naître la pensée.

D'ailleurs, si la matière étoit le premier Estre éternel pensant, il n'y auroit pas un seul premier Estre pensant; mais il y en auroit un nombre infini, & chaque atôme seroit un Estre éternel pensant qui ne dépendroit point des autres. Chaque grain de sable, chaque goute d'eau deviendroit un Dieu intelligent, éternel ; car il est aussi impossible qu'un être pensant soit composé de parties non-pensantes, qu'il l'est qu'un être étendu soit composé de parties non-étendues. Il faut donc que chaque partie de la matière pense, & soit un Estre intellectuel. Je vous ai déjà fait voir, Madame, le ridicule de cette opinion, en réfutant le systême de Spinosa. On est donc obli-

obligé d'avoüer, lorſqu'on ne veut point s'aveugler entiérement, non-ſeulement qu'il eſt impoſſible que d'un être matériel & non-penſant émane la penſée, mais encore il faut qu'on convienne que le premier Eſtre penſant qui doit être ſouverainement intelligent & puiſſant, n'eſt point matériel, puiſque s'il l'étoit, il n'auroit pas plus de pouvoir que le plus petit atôme, qui ſeroit Dieu auſſi-bien que lui. Or, je demande s'il eſt poſſible que l'arrangement, l'ordre & la magnificence de l'Univers ſoient produits par un nombre de Dieux, ſans ceſſe contraires & opposés les uns aux autres, qui cherchent à ſe détruire, à empiéter ſur leurs droits, & à s'échapper de leurs bornes ? Les Dieux du feu & ceux de l'eau ſont dans un perpétuel diſcord: ceux de l'eau font auſſi la guerre à ceux de la terre; & certes j'admire la complaiſance de ce nombre immenſe de Dieux qu'enferme chaque goute d'eau de la mer, de ſe contenir avec autant de ſageſſe dans leurs bornes preſcrites. Il me ſemble qu'une conduite auſſi réglée de tant de petits Dieux ſemble ſup-

suppofer la puiſſance d'un premier Dieu, qui les gouverne & les retient dans leur devoir. Si je n'avois pas le bonheur de connoître une Divinité éternelle & ſpirituelle, j'en admettrois du moins, comme Platon, une maîtreſſe de toutes les autres.

L'aveuglement de ceux qui font Dieu matériel, me paroît auſſi grand que celui dans lequel étoient ceux qui croïoient que la confuſion & le deſordre avoient produit l'arrangement de l'Univers, & qu'un ramas d'atômes, en s'acrochant les uns aux autres, avoient formé le monde (*). Je ne ſais, à dire le vrai, laquelle de ces deux erreurs eſt la plus abſurde, *d'ad-*

(*) Si je crois le ſiſtême d'Epicure, chaque jour, en examinant le cours du Soleil, en le voïant paroître ſur notre horizon, & s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : *Je te ſaluë, ô hazard éternel, dérangement incompréhenſible, confuſion admirable, qui maintiens l'ordre & l'arrangement ! Souffres que je te rende des honneurs que d'autres mortels aveuglés rendent à un Dieu tout bon, tout-puiſſant, & tout ſage.* Lettres Juives, *Let. XXXVIII. p. 23.*

d'admettre le désordre & la confusion pour le principe de l'ordre & de la règle, & de croire qu'une suite aveugle de ce désordre est la seule chose qui conserve l'arrangement; ou de se figurer que chaque partie de la matière est une Divinité, & qu'il y a autant de Dieux que d'atômes dans l'Univers (*).

(*) N'est-ce pas de toutes les choses inconçevables la plus inconçevable, que de dire qu'une nature qui ne sent rien, qui ne connoît rien, se conforme parfaitement aux loix éternelles; qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir, & que dans la multitude des facultés dont elle est doüée, il n'y en a point qui ne fasse ses fonctions de la derniére régularité? Conçoit-on des loix qui n'aïent pas été établies par une cause intelligente? En conçoit-on qui puissent être exécutées réguliérement, par une cause qui ne les connoît point, & qui ne sait pas même qu'elle soit au monde? BAYLE, Continuation des Pensées diverses sur les Cometes, *Tome I. pag.* 526.



§. IX.

§. IX.

QUE LA MATIERE N'EST PAS COETERNELLE AVEC DIEU.

QUelques Philoſophes qui admettent la ſpiritualité de Dieu, tombent dans une autre erreur que la précédente. Ils veulent que la matiére ait été coéternelle avec lui, ils diſent qu'ils ne ſauroient conçevoir comment elle peut avoir été créée & tirée du néant. Mais ils ſeront convaincus évidemment de la Toute-Puiſſance de Dieu, s'ils veulent faire quelque attention ſur eux-mêmes.

Ils verront d'abord qu'ils n'ont commencé d'exiſter que depuis un certain nombre d'années. Quand je dis *eux*, je n'entends point parler de la matiére dont leurs corps ſont compoſés, puiſque cette matiére étoit déja créée, & qu'elle n'a commencé que lors de la formation de leurs corps à s'arranger d'une certaine maniére; mais je veux parler de ce principe penſant & intellectuel qui eſt en eux, & que je regar-

regarde véritablement comme eux-mêmes. Je ne crois pas qu'ils se figurent, & qu'ils osent soutenir qu'ils ont été de toute éternité & qu'ils ont toujours pensé ; il faut donc qu'ils avoüent qu'ils ont commencé d'exister depuis un certain nombre d'années. Or, pourquoi se persuadent-ils qu'il soit difficile à un Estre souverainement puissant, qui de rien crée un être pensant & intellectuel, de tirer du néant un être uniquement matériel (*) ? Il est pour le moins aussi au-dessus de nos forces de connoître l'un, que de pénétrer l'autre ; & si nous voulons réfléchir sur ces deux différentes créations, celle d'un

(*) *Je dis* uniquement matériel, *c'est-à-dire, non-pensant, parce qu'on verra dans la suite, ou du moins je tâcherai de le prouver, qu'il n'étoit pas impossible que nos ames n'eussent pû être matérielles, & que Dieu éternel & spirituel peut accorder la pensée à la matière. Aussi me suis-je toujours servi du terme d'*être pensant *&* non pensant, *au lieu du terme de* matériel *& d'*immatériel, *se pouvant faire que Dieu, qui est nécessairement spirituel, ait formé tous les autres êtres, soit pensans, soit non pensans, matériels.*

d'un principe pensant & intellectuel nous paroîtra encore plus incompréhensible que celle de la matiére. D'ailleurs, de ce que nous ne comprenons pas une chose, il est ridicule de vouloir nier qu'elle puisse être, & borner la puissance de Dieu, d'autant que nous avons déja une conviction en nous-mêmes que de rien il a créé un être pensant & intellectuel, bien plus parfait que n'est la simple matiére qui n'a aucune connoissance, & qu'on ne sauroit dire coéternelle avec Dieu, sans donner dans une erreur absurde. Car tout ce qui est increé, est nécessairement infini, puisqu'il n'y a rien qui le puisse borner, ni limiter (*). La matière étant donc coéternelle avec Dieu, il y a deux Infinis, Dieu & la Matière. A cette premiére raison j'en ajoûte une autre aussi convainquante. Si la matiére étoit increée, Dieu ne pourroit

(*) *Omne mens increatum necesse est ex se infinitum & illimitatum esse, non habet enim à quo limitetur.* SMIGLECIUS de Baptismo adversus Moscorovium, *pag.* 40.

roit la détruire, puisqu'une chose incréée ne sauroit avoir aucune fin. La Divinité ne seroit donc pas toute-puissante, & la matière seroit indépendante de lui. Or, n'est-il pas absurde d'admettre un être coéternel avec Dieu, indépendant de lui, & infini dans son étenduë ? N'est-ce pas supposer deux Dieux & deux infinis ?

Vous voïez, Madame, qu'il faut s'aveugler, pour ne pas voir évidemment l'absoluë nécessité d'un Estre souverainement bon, puissant, intelligent, spirituel, éternel, & Créateur de tous les êtres. Quant aux difficultez qu'on forme sur l'origine du mal physique & du mal moral, il n'y a qu'à répondre, Je suis aussi certain qu'il y a un Dieu, *que je suis assûré de ma propre existence. Je connois clairement que ce Dieu ne sauroit être l'auteur du mal, & que s'il le permet, il faut que cela soit nécessaire. Je ne m'embarrasse plus du reste, j'avouë mon ignorance, je confesse que je ne comprens rien dans les mystères du malheur des créatures. Mais une chose que je ne comprends point, ne doit point me faire rejetter une chose dont*

 je

je connois évidemment la vérité ; il faut être fou pour agir de même.

§. X.

DE NOTRE IGNORANCE SUR LA NATURE DE L'AME.

TOus les Philosophes anciens ont été aussi peu certains de la nature de l'ame, que le sont ceux d'aujourd'hui ; & que le seront tous les hommes jusqu'à la fin des siécles. Il nous sera toujours impossible de pénétrer comment cet être, ou cette chose qui est en nous, & que nous regardons comme nous-mêmes, *est unie à certain assemblage d'esprits animaux qui sont dans un flux continuel.* Nous ne pourrons jamais connoître comment cet être pensant, que nous appellons ame, *peut avoir la faculté de penser & de se ressouvenir hors d'un corps organisé comme le notre.* Nous ne saurons jamais par la raison *s'il est matériel, ou immatériel*, & la foi seule fixera notre incertitude sur la mortalité, ou l'immortalité de cet être pensant, que l'on apelle l'ame.

Cha-

Chaque Philoſophe a donné une définition différente de ſa nature. Les Anciens ſe ſont ſeulement accordés en ce point qu'elle étoit matérielle ; car toutes les ſubtilités qu'on a inventées de nos jours pour ſoutenir que pluſieurs Philoſophes Païens avoient reconnu la ſpiritualité de l'ame, ſont inutiles, ridicules & faciles à détruire. Si l'on conſidére que tous les Anciens, excepté Platon, ont fait Dieu même corporel, & qu'ils regardoient ſon opinion comme inſoutenable & inintelligible (*), on conviendra aiſément qu'il eſt abſurde de dire que des gens qui faiſoient Dieu matiériel, cruſſent l'ame immatérielle.

Les Païens, ou du moins quelques-uns d'entre eux, diſtinguoient l'ame de l'eſprit, *anima*, & *mens.*; mais par cette diſtinction ils n'entendoient point ce que quelques-uns de nos Philoſophes d'aujourd'hui ſoutiennent ; ſavoir, que l'ame,

(*) *Quod Plato ſine corpore Deum eſſe cenſet, id quale eſſe poſſit intelligi non poteſt.* CICERO de Natura Deor. *Lib. I.*

l'ame, *anima*, est le principe de la vie; & l'esprit, *mens*, le principe du raisonnement, qui est un être incorporel & immortel, qui doit être regardé proprement comme la véritable ame; l'autre n'étant que le principe *vital*, que nous avons de commun avec les bêtes. Quelque rempli de difficulté que soit ce sentiment, il peut cependant passer pour orthodoxe. Macrobe & Lactance l'ont soutenu ouvertement, sans avoir été condamnés. *L'esprit*, dit le premier, *est proprement l'entendement, qu'on ne sauroit douter n'être quelque chose de plus divin que l'ame.* Voici l'opinion du second : *Il est difficile de savoir si l'ame est la même chose que l'esprit.*

Lorsque les Philosophes Païens ont distingué l'ame & l'esprit, ils n'ont pas cru que ce fussent deux êtres distincts & séparés l'un de l'autre; mais ils ont regardé l'esprit comme une modification produite par l'ame (*).

Pour

(*) *Nunc animum atque animam dico conjuncta teneri*

Inter

Pour avoir une idée claire de ce que les Anciens entendoient par l'esprit, il faut considérer que quelques Philosophes le conçevoient comme le mouvement de l'ame. Or, il est bien certain que le mouvement n'est rien en lui-même de corporel; mais il ne sauroit exister sans quelque chose de corporel; car il n'y auroit point de mouvement, s'il n'y avoit point de matière : ainsi, selon ce systême, l'esprit qui n'étoit qu'un mouvement, étoit une suite nécessaire de la matérialité de l'ame, & ne pouvoit être regardé comme un être distinct & indépendant de la matière.

Lucréce, qui croïoit, ainsi que tous les Epicuriens, la mortalité de l'âme, qui n'étoit, selon eux, qu'un ramas d'atômes subtils & déliés, distingue aussi la nature de l'ame & la nature de l'esprit. *Il faut voir*, dit-il, *en quoi consiste la nature de l'ame & de l'esprit*

Inter se, atque unam naturam conficere ex se.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Vers.* 137.

prit (*). Mais il les fait tous les deux corporels, &, selon lui, l'esprit est fait de principes très-menus, ainsi que l'ame.

Quant aux autres Philosophes, qui ne se sont point expliqués aussi clairement que les Epicuriens, & qu'on dit avoir distingué l'ame spirituelle & matérielle, je soutiens qu'ils n'ont entendu par l'esprit incorporel, que le mouvement produit par l'ame, qu'ils croïoient matérielle. Est-il probable que des gens qui donnoient un corps à la Divinité, reconnussent un autre Estre spirituel ? Jamais donc les Anciens n'ont regardé l'esprit, lorsqu'ils l'ont distingué de l'ame, que comme une suite de la matiére. Ils ont embrouillé leurs discours & leurs opinions de beaucoup de divisions & de subdivisions; & ceux qui sont venus après eux, ont cherché dans cette obscurité de quoi autoriser leurs nouveaux sentimens. Ils auroient mieux fait,

(*) *Unde animæ atque animi constet natura videndum.*
LUCRETIUS, *Lib. I. Vers.* 132.

fait, si au lieu de rechercher des autorités inutiles dans une question aussi incompréhensible, ils eussent avoüé naturellement, à l'exemple de St. Jérôme, de St. Augustin, de St. Grégoire, &c. qu'ils ne pouvoient rien savoir de certain sur la nature de l'ame, & que cet éclaircissement étoit réservé pour l'autre vie.

Platon, qu'on ne peut douter avoir eu connoissance des Livres de Moïse & de la Religion Judaïque dans les voïages qu'il fit en Egypte, crut que l'ame de l'homme étoit une partie ou portioncule de la Divinité, comme son corps étoit une portion de la Matière. Cette opinion approchoit de celle de l'ame du Monde; mais je suis certain que si l'on examinoit avec attention tous les différens systêmes des Philosophes anciens, on trouveroit, en les réduisant à un certain point, qu'il n'en est presque point qu'on ne pût y amener, & en démontrer la conformité.

Thalès (*) soutenoit que l'ame étoit

(*) Thalès a été le premier qui a défini l'ame,

étoit *une nature sans repos.* Cette définition prouve évidemment ce que je viens de dire sur la distinction de l'ame & de l'esprit ; car qu'est *une nature sans repos*, qu'une chose *dans un mouvement perpétuel?*

Anaximandre disoit que l'ame étoit une chose composée de terre & d'eau. Ce n'étoit pas en vérité la peine de rêver beaucoup, pour dire qu'une chose qu'on croïoit matérielle, étoit composée de Matière.

Empédocle la faisoit consister dans le sang (*). Son opinion avoit quelque apparence de probabilité ; car l'expérience nous apprend que tout animal cesse de vivre, dès le moment qu'il

l'ame, *une nature, se mouvant toujours de soi-même.* PLUTARQ. de la Traduct. d'AMIOT, *Liv. IV.* des Opinions Philosophiques, *Chap. II.*

(*) *Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem*, CICER. Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. IX.* Virgile a fait allusion à cette opinion, lorsqu'il a dit dans le neuvième Livre de l'Enéïde : *Sanguineam vomit ille animam.*

qu'il ne lui reste aucune goute de sang.

Quelques autres Philosophes disoient qu'elle étoit un feu céleste (*); d'autres une harmonie (†); d'autres, un

(*) *Zenoni Stoico animus ignis videtur.* CICER. Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. IX.* Virgile fait encore allusion à cette opinion dans son sixième Livre de l'Enéïde : *Igneus est ollis vigor & cælestis origo.*

(†) Voici ce que dit Ciceron sur cette harmonie. » Aristoxene, qui fut Musicien » & Philosophe, prétendit que de même » que l'harmonie est causée dans le chant » & dans les instrumens par la proportion » des accords, de même aussi toutes les » parties du corps étoient disposées de tel- » le manière, que par le rapport qu'elles » avoient les unes avec les autres, l'ame en » résultoit. Il falloit que cette idée lui eût » été donnée par l'art qu'il professoit. Il » n'étoit pourtant pas le premier qui l'eût » euë; car Platon avoit parlé long-tems » avant lui de cette harmonie, & en avoit » traité amplement «.

Proxime autem Aristoxenus, Musicus idemque Philosophus, Ipsius corporis intentionem quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur: sic ex corporis totius natura & figura varios motus cieri, E 2 *tam-*

un (*) nombre.

Aristote, toujours décisif, même dans les choses qu'il n'entendoit pas, définit l'ame, *une action qui fait mouvoir le corps*, qu'il appelle *Entelechios.* Suis-je plus savant sur la nature de l'ame, lorsqu'on m'en a donné cette définition, qu'avant que de l'avoir apprise? Le Pere Mallebranche n'a-t-il pas eu raison de dire? *Certainement il faut avoir bien de la foi pour croire ainsi Aristote, lorsqu'il ne nous donne que des raisons de Logique, & qu'il n'explique les effets*

tamquam in cantu sonos. Hic ab artificio suo non recessit: & tamen dixit aliquid, quod ipsum quale esset, erat multo ante & dictum & explanatum à Platone. CICER. Tuscul. Quæst. *Lib. I. Cap. X.*

(*) Xénocrates, suivant les anciens principes de Pithagore, qui vouloit que les nombres eussent des vertus & des qualités infinies, soutenoit que l'ame n'avoit point de figure; que ce n'étoit pas une espèce de corps; mais seulement un nombre. *Xenocrates animi figuram & quasi corpus negavit esse, verum numerum dixit esse, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ visum erat, in natura maxima esset.* Id. *ibid.*

effets de la Nature que par les notions confuses des sens ; principalement lorsqu'il décide hardiment sur des questions qu'on ne voit pas qu'il soit jamais possible aux hommes de pouvoir résoudre. Aussi Aristote prend-t-il un soin particulier d'avertir qu'il faut le croire sur sa parole ; car c'est un axiome incontestable à cet Auteur, qu'il faut que le disciple croie, δεῖ πιστεύειν τὸν μανθάνοντα (*).

N'est-il pas cent fois plus sage, plus glorieux, & plus digne d'un Philosophe, d'avoüer qu'on ignore ce qu'on ne connoît pas, que de vouloir donner des mots pour des raisons ? Combien Lucrece est-il plus naturel qu'Aristote, & par conséquent plus digne d'estime ? Il avoüe que tous les Philosophes ont ignoré la nature de l'ame, & qu'ils n'ont pû pénétrer si elle naît avec le corps, si elle meurt avec lui (†), ou si elle passe

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. III. pag.* 180.

(†) *Ignoratur enim quæ sit natura animæ,*

passe dans d'autres, selon le systême de quelques Philosophes qui admettoient la Métempsychose (*).

Nous serions encore aujourd'hui, Madame, dans la même incertitude que les Anciens, si la Révélation n'avoit déterminé notre croïance ; mais comme en fixant nos doutes, elle ne les éclaircit pas, je vais vous dire les raisons réciproques sur lesquelles fondent leur opinion ceux qui croient la matérialité, ou l'immatérialité de l'ame.

§. XI.

Nata sit, an contra nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobis cum morte dirempta,
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
An pecudes alias, divinitus insinuet se.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 113. *& seqq.*

(*) *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore Belli*
Phanthonides Euphorbus eram.
OVID. Metam. *Lib. XV. Vers.* 160.
Consultez la cinquième Partie des *Mémoires.*

§. XI.

SI NOTRE AME EST MATÉRIELLE.

LEs premières difficultés qu'on forme contre la ſpiritualité de l'ame, ont leurs ſources dans les différentes manières dont on veut qu'elle prenne naiſſance. Quelques Philoſophes prétendent que l'ame ſe perfectionne peu-à-peu, à meſure que le corps acheve de s'organiſer dans le ſein de la mere. Mais on leur objecte une difficulté inſurmontable; c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une choſe corporelle devienne incorporelle. Ainſi, ſi l'ame au commencement a été matérielle, elle ne peut jamais ſe ſpiritualiſer; ce qui prouve la néceſſité de la matérialité de l'ame. St. Thomas a voulu excuſer cette abſurdité; mais il n'a fait qu'ajouter

res Secrets de la République des Lettres, où j'ai amplement parlé de la Métempſychoſe de Pythagore.

jouter un nouvel embarras au premier. Il dit que l'animal, & l'ame qui a vécu avant l'arrivée ou la création de l'ame ſpirituelle, meurent tous deux, & qu'il ſe forme un nouvel animal, animé par l'ame ſpirituelle. Or, je demande, Dieu agiſſant toujours par les moïens les plus ſimples & les plus naturels, à quoi ſert cette double création de deux ames & de deux animaux? Par quel moïen, par quelle expérience St. Thomas avoit-il acquis cette connoiſſance, & qu'elle preuve évidente avoit-il de ce changement d'ame?

Quelques Savans diſent, que l'Embrion eſt animé juſqu'au quarantième jour, auquel tems ſe fait la conformation des parties, mais ce ſentiment prête des armes à ceux qui ſoutiennent la matérialité de l'ame. *Comment ſe peut-il faire*, demandent-ils, *que la vertu ſéminale, qui n'eſt ſecouruë d'aucun principe de vie, puiſſe produire des actions vitales? Or, ſi vous accordez*, continuent-ils, *qu'il y a un principe de vie dans les ſemences, capable de produire la conformation des parties, d'agir, de mouvoir*;

voir ; en perfectionnant ce principe, lui donnant la liberté d'augmenter & d'agir librement par les organes parfaits, il est aisé de voir qu'il peut, & doit même devenir ce qu'on appelle ame, qui par conséquent est matérielle.

Il est encore un autre sentiment, soutenu par plusieurs Philosophes. Ils prétendent que notre ame tire son origine des peres & des meres, par la vertu séminale; que d'abord elle n'est qu'ame végétative, & semblable à celle d'une plante; qu'ensuite elle devient sensitive en se perfectionnant, & qu'enfin elle est rendue raisonnable par la coopération de Dieu. Mais cette opinion entraîne après soi toutes les difficultés des autres dont je viens de parler, ou bien suppose la matérialité de l'ame. Sans cette supposition, il faut d'abord défendre la succession de ces trois ames, contraire aux voïes simples par lesquelles Dieu agit toujours, & qui dès le commencement eût pû insérer l'ame raisonnable. Il faut enfin prouver comment une chose corporelle peut devenir incorporelle, l'ame raisonnable ne pouvant avoir la même essence que

la

la sensitive. S'il est vrai que la Matière soit incapable de raisonner, & si l'ame raisonnable est la même ame que la sensitive, mais plus épurée, elle est alors matérielle nécessairement. C'est-là le systême des Epicuriens, à cela près que l'ame chez les Philosophes Païens, avoit en elle la faculté de se perfectionner: au lieu que chez les Philosophes Chrétiens, c'est Dieu qui par sa puissance la conduit à la perfection; mais la matérialité de l'ame est toujours nécessaire dans les deux opinions.

Quelques Philosophes enfin font l'ame une substance absolument simple & incorporelle. Ils évitent à la vérité certaines difficultés où tombent les autres: mais ils en rencontrent plusieurs nouvelles; car ils ne sauroient expliquer comment l'ame, qui est un sujet incorporel, peut recevoir des facultés corporelles, telles que sont les organiques, comment enfin la Matière peut agir sur l'esprit, & l'esprit à son tour sur la Matière (*). Tout ce qu'ils répon-

(*) Comment l'ame peut-elle *recevoir des*

pondent à ces questions ne sont que de frêles raisonnemens & des subtilités dignes des Scholastiques, qu'ils dévroient n'avoir point imités; eux, qui les ont condamnés si sévérement pour avoir voulu expliquer des mystères & des secrets qu'ils n'entendoient pas (*). Ce n'est pas que je les blâme d'avoir dit, comme tous les autres Philosophes, leur sentiment sur des choses incertaines; mais j'aurois voulu qu'ils eussent moins témoigné d'être persuadés de la vérité de ce qu'ils pensoient, & qu'ils eussent donné leurs opinions comme des conjectures vraisem-

des actions vitales qui sont aussi corporelles, vû qu'étant immanentes, elles doivent être reçuës dans le même principe qui les produit; & qu'ainsi il ne sert à rien de dire que les corporelles sont reçues dans les corps, puisque l'ame est le principe qui les produit; ou dans les facultés mêmes, puisque les facultés sont réellement & effectivement une même chose avec l'ame, & qu'elles sont par conséquent distinctes du corps. BERNIER. Abregé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. V. pag.* 482.

(*) Ceci regarde un peu les Cartésiens.

semblable : & non pas comme des démonstrations (*). C'est en vain qu'ils se récrient qu'on ne sauroit concevoir que la Matière puisse être capable de la pensée ; ils verront, pour peu qu'ils veuillent réfléchir sans passion, qu'il ne nous est pas plus difficile, par rapport à nos notions, de concevoir que Dieu est le maître d'ajouter à l'idée que nous avons de la matière, la faculté de penser, que de connoître & de comprendre qu'il unisse à cette faculté de penser une autre substance.

Nous ignorons parfaitement en quoi consiste la pensée, & à quelle espèce de substance Dieu a accordé la faculté de penser, & c'est borner la puissance du Tout-puissant, que de se figurer qu'il ne puisse pas donner quelque sentiment & quelque perception à de petits corpuscules de Matière, qu'il crée & qu'il unit ensemble comme il le trouve à propos. *Puisque nous sommes*

(*) *Ut potero explicabo, nec tamen ut Pythius Apollo, certa ut sint, & fixa, quæ dixere.* CICERO, Tuscul. Quæst. *Lib. I.*

mes contraints, dit Locke, *de reconnoître que Dieu a communiqué au mouvement des effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le mouvement ſoit capable de produire, quelle raiſon avons-nous de conclure qu'il ne pourroit pas ordonner que ces effets ſoient produits dans un ſujet que nous ne ſaurions concevoir capable de les produire, auſſi-bien que dans un ſujet ſur lequel nous ne ſaurions comprendre que le mouvement de la Matière puiſſe opérer en aucune manière* (*)?

Quelque ferme que paroiſſent dans leurs ſentimens les Philoſophes qui ſoutiennent avec aſſurance que Dieu lui-même ne peut communiquer la vie & la perception à une ſubſtance ſolide, peut-être ſeroient-ils moins perſuadés de leur opinion, s'ils conſidéroient ſans prévention combien il eſt difficile d'*allier la ſenſation avec une Matière étenduë, & l'exiſtence avec une choſe qui n'a point d'étenduë*. Pluſieurs grands hommes ont cru l'ame matérielle,

(*) LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. III. pag.* 687.

le, & même plusieurs Peres de l'Eglise. Tertullien dit que l'*ame est un corps, & qu'elle ne seroit rien sans cela, tout ce qui est, étant corps* (*). Et loin que St. Augustin ait réfuté avec hauteur ce sentiment, lui, qui pourtant croioit l'ame spirituelle (†), il semble l'excuser lorqu'il rapporte que Tertul-
lien

(*) *Cum autem sit* (loquitur de anima,) *habeat necesse est aliquid per quod est; si habeat aliquid per quod est, hoc erit corpus ejus. Omne quod est corpus est sui generis: nihil est incorporale, nisi quod non est.* TERTULLIANUS de Carne Christi, *Cap. XI.*

(†) AUGUSTINUS de anima & ejus origine, *Lib. IV. Cap. XXIII.* Je pourrois citer ici un grand nombre de Peres de l'Eglise qui ont cru l'ame matérielle, & se sont expliqués formellement, tels qu'Origène, St. Justin, Athénagore, Théophile, Tatien, Arnobe; mais je renvoie les Lecteurs à ce que j'en ai dit dans les *Mémoires de la République des Lettres*, & dans le premier & second Volume de la nouvelle Edition des *Lettres Cabalistiques.* Ils y trouveront les passages originaux qui justifient ce que j'avance ici, & dont les Savans conviennent de bonne-foi.

lien avoit cru que l'ame étoit corps, parce qu'il ne l'avoit pû concevoir incorporelle, & qu'ainsi il craignoit qu'elle ne fût rien, si elle n'étoit corps.

Malgré le mépris qu'affectent ceux qui nient la matérialité de l'ame pour leurs adversaires, ils en ont cependant eu dans tous les tems de très-respectables par leur science & par leur érudition; car sans parler de tous les Philosophes anciens, & en se réduisant aux seuls modernes, un Averoès, un Calderin, un Politien, un Pomponace, un Bembe, un Cardan, un Césalpin, un Taurell, un Cremonin, un Berigard, un Viviani, un Hobbes, &c. ne sont point des Savans pour lesquels on doive affecter un aussi grand mépris (*).

Si la vérité d'une opinion dépendoit de

(*) *Je ne cite point parmi ces Savans, ni Spinosa, ni Vanini, parce qu'ils étoient Athées de profession; & quoique parmi ceux que j'ai nommés, il y en ait quelques-uns soupçonnés d'Athéïsme, ils ne l'ont jamais néanmoins ouvertement soutenu.*

de l'étenduë du génie de ceux qui l'ont défenduë, il seroit aisé de prouver l'incertitude de la matérialité, ou de l'immatérialité de l'ame, par l'autorité de l'illustre Locke, que je crois à coup sûr pouvoir mettre en parallèle avec Descartes & Mallebranche, sans que les plus zèlés de leurs disciples trouvent, à ce que je crois, cette comparaison disproportionnée. Mais depuis long-tems j'ai dit que les Ouvrages des Savans devoient servir à chercher la vérité, & non point à cacher l'incertitude, sous le voile de l'autorité. Quoiqu'il en soit, voici le passage de ce fameux Philosophe. *Qui voudra se donner la peine d'examiner & de considérer librement les embarras & les obscurités impénétrables de ces deux hypothèses, n'y pourra guères trouver de raison capable de le déterterminer entièrement pour ou contre la matérialité de l'ame, puisque de quelque manière qu'il regarde l'ame, ou comme une substance non-étenduë, ou comme de la Matière étenduë qui pense, la difficulté qu'il aura de comprendre l'une ou l'autre de ces choses, l'entraînera toujours vers*

le sentiment opposé, lorsqu'il n'aura l'esprit appliqué qu'à l'un des deux.

§. XII.

SI NOTRE AME EST MATÉRIELLE, ET SI ELLE EST MORTELLE (*).

LE Pere Mallebranche, qui a affecté d'avoir beaucoup de mépris pour Montagne, parce qu'il paroissoit embarassé de résoudre la question de l'immatérialité & de l'immortalité de l'ame, donne lui-même des preuves très-foibles de l'une & de l'autre. *L'ame*, dit-il, *étant une substance qui pense, doit être immortelle, parce qu'il n'est pas concevable qu'une substance puisse devenir rien. Il faut recourir à une puissance de Dieu toute extraordinaire,*

(*) *On examine cette question par les seuls secours de la lumière naturelle, & comme pourroient faire des gens qui ne seroient point éclairés par la Révélation.*

dinaire, pour conçevoir que cela soit possible (*).

Je demande au Pere Mallebranche pourquoi il est besoin d'une puissance extraordinaire de Dieu, pour qu'il permette & qu'il veuille qu'une substance qui a eu un commencement ait une fin ? Pour moi, je crois, & je pense que tout le monde est de mon sentiment, qu'il ne faut pas un pouvoir plus grand pour réduire à rien une substance, que pour la créer de rien. Ainsi, si Dieu, en créant l'ame, a voulu qu'elle eût une fin, elle périra aussi aisément qu'elle a été créée. Le Pere Mallebranche pourroit répondre que Dieu n'anéantissant point l'ame, elle restera éternelle. Je conviens que si Dieu le veut, elle le sera; mais il reste à prouver que Dieu soit obligé essentiellement de vouloir que l'ame soit éternelle. Jusqu'alors on n'est point obligé de croire qu'une substance créée ne puisse avoir une fin, & il est inutile pour

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. Chap. VII. pag.* 428.

pour cela *de recourir à une puissance tout extraordinaire de Dieu, pour concevoir que cela soit possible.* Le Pere Mallebranche n'est point en droit d'autoriser son opinion par la Révélation, parce qu'il est uniquement question des preuves Philosophiques que nous pouvons avoir sur l'immortalité & l'immatérialité de l'ame, par la seule lumiére naturelle.

La seconde raison qu'il apporte pour soutenir son sentiment, est aussi peu convainquante que la première. *L'ame est immortelle*, dit-il, *parce qu'elle ne peut se corrompre, ni se résoudre en vapeurs, ou en fumée; car il est évident que ce qui ne peut se diviser en une infinité de parties, ne peut se corrompre ou résoudre en vapeurs.* Je voudrois bien que ce Philosophe me fit la grace de m'apprendre comment il sait certainement que l'ame ne peut *se résoudre en vapeur, ou en fumée.* Jusques à ce qu'il m'ait prouvé clairement que Dieu ne peut pas communiquer & accorder quelque sentiment & quelque perception à certains corpuscules très-déliés de la Matière, & qu'ainsi l'ame même

par le pouvoir divin, ne peut être matérielle, je suis en droit de lui dire; *Vous mettez pour principe certain ce dont nous disputons : vous fondez l'immortalité de l'ame sur sa spiritualité & son indivisibilité ; & moi je veux qu'elle soit mortelle, parce qu'étant matérielle, elle est sujette à la division. Voïons donc clairement auparavant quelle est sa nature ; sans cela, il est impossible que nous puissions raisonner conséquemment. Je suis en droit de rejetter toutes vos preuves, puisque vous les fondez sur un principe, dont vous ne me pouvez prouver la certitude, & encore moins l'évidence.*

Le Pere Mallebranche semble avoir prévû une partie de ces objections; car il examine la nécessité de la spiritualité de nos ames, en réfutant l'opinion de ceux qui en accordent une matérielle aux bêtes, qu'il leur refuse en les réduisant au rang de simples machines. Avant de répondre aux objections qu'il forme contre l'opinion de la matérialité de nos ames, je vais, Madame, vous dire un mot sur les raisonnemens que font généralement tous les Cartésiens, & je vous prie de vouloir

ſoir bien y apporter quelque attention ; afin qu'aïant parfaitement dans l'eſprit les raiſons qui favoriſent la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, vous puiſſiez en faire un juſte parallèle avec celles qui les combattent.

Les Cartéſiens ſoutiennent que la penſée eſt l'eſſence & le propre de l'ame. *Elle peut douter*, diſent-ils, *de tous ſes autres attributs ; mais elle ne le ſauroit de celui par laquelle elle a le droit de penſer ; puiſque le doute même eſt une penſée. Or, la Penſée n'a ni la longueur, ni largeur, ni profondeur : elle n'a rien de ce qui apartient au corps : ainſi donc elle n'eſt point un mode d'une ſubſtance étenduë. Si elle n'eſt point un mode d'une ſubſtance étenduë, il faut donc qu'elle en ſoit un d'une ſubſtance incorporelle : car puiſqu'elle exiſte, & qu'elle eſt un mode réel & effectif, il faut néceſſairement, ne pouvant l'être d'une ſubſtance corporelle & étenduë, qu'elle le ſoit d'une incorporelle & ſans étenduë ; ce qui emporte la ſignification du mot ſpirituel.*

Voilà, Madame, la manière la plus préciſe & la plus nette, par laquelle les Carthéſiens ſoutiennent la ſpi-

ſpiritualité de l'ame. Dès qu'on la leur a accordée, il leur eſt aiſé d'en tirer des preuves très-fortes pour ſon immortalité. *La deſtruction d'une ſubſtance*, diſent-ils, *n'emporte point la deſtruction de l'autre. Ainſi la ſubſtance étenduë étant diſtincte de la ſpirituelle, elles ne ſont point détruites enſemble. D'ailleurs, la ſubſtance étenduë ne périt point entiérement : il n'arrive qu'un changement, ou une diſſolution dans quelques parties de la Matière, qui demeure toujours dans la Nature, comme lorſqu'on briſe une horloge, il n'y a point de ſubſtance détruite, quoiqu'on diſe que l'Horloge eſt détruite. Ainſi, une ſubſtance n'étant appellée détruite que par la diſſolution de ſes parties, l'ame ou la ſubſtance ſpirituelle ne peut jamais être détruite, puiſqu'elle n'eſt point diviſible, ni compoſée d'aucune partie, & doit par conſéquent être immortelle.*

Quelques fortes que paroiſſent ces raiſons, prenez-garde, Madame, qu'en accordant aux Cartéſiens la ſpiritualité de l'ame, ils ne ſont pas même en droit de conclure qu'elle doive être abſolument immortelle; car lorſqu'ils diſent

disent que l'ame, n'étant point composée de parties, & ne pouvant être divisée, ne peut périr, ils ne résolvent point la difficulté, que Dieu peut avoir créé l'ame spirituelle, & avoir voulu qu'elle mourût avec le corps. Toute chose qui a eu un commencement, peut avoir une fin. Celui qui a créé la Matière de rien, peut l'annihiler, & celui qui a créé l'esprit, peut l'avoir créé mortel, ou le rendre tel, s'il le veut. Ainsi, en supposant que l'ame fût spirituelle, nous n'aurions point encore de preuve évidente qu'elle dût être absolument immortelle, si la Révélation ne nous l'apprenoit; & l'objection qu'on fait, que n'étant point composée, & n'étant point divisible, elle ne peut être détruire, n'a de force qu'autant qu'on suppose que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle, puisque celui qui crée de rien une chose, soit spirituelle, soit corporelle, peut lui fixer un tems où elle retournera à rien, à moins qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un Etre que pour l'annihiler, & que Dieu ait appris en con-

confidence à certain Philoſophe juſqu'où va ſa Puiſſance.

Le Pere Mallebranche n'a donc pas dû parler avec autant de mépris de Montagne, ſur ce qu'il ne voïoit pas évidemment la néceſſité de l'immortalité de notre ame, puiſque je défie tous les Philoſophes, dès qu'ils ne voudront point s'appuïer de l'autorité de la Révélation, de prouver qu'il ſoit abſolument néceſſaire que l'ame ſoit immortelle, en leur accordant même l'avantage de reconnoître avec eux ſa ſpiritualité.

Vous concevez, Madame, que ceux qui ſoutiennent que l'ame eſt matérielle, ont encor un avantage bien plus conſidérable pour combattre ſon immortalité. Je vais donc vous faire examiner leurs raiſons, & celles de leurs adverſaires.



§. XIII.

§. XIII.

QU'IL N'EST AUCUNE PREUVE E'VIDENTE CONTRE LA MATE'RIALITE' DE NOS AMES.

Les Cartésiens posent pour un principe certain & évident, que la Pensée ne peut être un mode d'une substance étendue. *Qui vous a dit*, leur peut-on demander, *que la pensée ne peut être communiquée à la Matière par la volonté de la Divinité? Qui vous en a instruit? Vous l'a-t-elle révélé?* Non, répondent-ils, *c'est par la réflexion que nous jugeons qu'il faut que l'ame soit absolument spirituelle. Nous voions que la Matière, quelque déliée qu'elle soit, quelque mouvement qu'elle ait, ne sauroit être susceptible du raisonnement, & de-là nous concluons que l'ame qui raisonne, n'est point matérielle.* » Nous connois-» sons, dit Descartes, que pour être, » nous n'avons pas besoin d'extension, » de figure, d'être en aucun lieu, ni » d'aucune autre chose qu'on peut » attri-

» attribuer au corps, & que nous sommes, par cela seul que nous pensons (*) ». Mais il n'est rien de moins évident & de moins prouvé que cela ; car l'on peut soutenir d'un autre côté, que nous ne connoissons que nous existons, & que nous ne pensons, que parce que nous sommes étendus ; c'est-à-dire, que parce que notre ame, qui est matérielle, a la faculté de penser. Quoique nous ne comprenions pas, quelque déliée, quelque légère que soit la Matière, quelque mouvement qu'elle ait, qu'elle puisse acquérir la pensée, nous ne devons pas croire que Dieu, par des secrets qui nous sont inconnus, ne puisse la lui communiquer. Ainsi l'on en est toujours réduit à revenir au premier point, qui est de prouver que Dieu ne peut accorder la pensée à la Matière, jusques à ce qu'on ait montré que le pouvoir de la Divinité est si borné, qu'elle ne sauroit rendre une bête raisonnable, sans changer l'essence de son ame, & lui

(*) DESCARTES, Principes de Philosophie, *Liv. I. pag. 6.*

lui en donner par conséquent une autre ; jusqu'alors, dis-je, on est en droit de soutenir qu'il n'est aucune preuve évidente contre l'immatérialité de l'esprit.

Il n'est rien de si plaisant & de si fragile que la façon dont quelques Philosophes soutiennent que Dieu ne sauroit accorder la pensée aux bêtes. *La pensée*, disent-ils, *est le mode d'une substance spirituelle. Or l'ame des bêtes étant matérielle, Dieu ne sauroit leur accorder la pensée, parce qu'il ne peut changer les essences des choses.* Mais il n'est rien de si extraordinaire que d'admettre pour principe une chose contestée ; car il s'agit uniquement de savoir si la pensée ne peut être le mode d'une substance spirituelle, & si la Matière, par le pouvoir Divin, ne peut être susceptible de perception.

Les vrais Cartésiens ne se servent point de cet argument ; parce que par une absurdité assez grande, ils prétendent que Dieu peut changer les essences, & faire qu'un bâton soit bâton, sans avoir de bout ; ce qui est de toutes les opinions la plus ridicule : mais

ils ne sont pas moins entêtés à nier que la Matière puisse être capable de la pensée.

§. XIV.

QUE L'AME DES BESTES EST UNE PREUVE QUE LA MATIE'RE PEUT ACQUE'RIR LA FACULTE' DE PENSER.

LE Pere Mallebranche veut démontrer l'impossibilité de la matérialité de l'ame, en prouvant que les bêtes en sont entiérement privées; mais les preuves qu'il donne pour autoriser & appuier son sentiment, ont plus de brillant que de solidité. *Si l'on conçoit*, dit-il, *que la Matière figurée d'une telle manière, comme en quarré, en rond, en ovale, soit de la douleur, du plaisir, &c. on peut assûrer que l'ame des bêtes, toute matérielle qu'elle est, est capable de sentir, &c....... De même, si l'on conçoit que la Matière, extrêmement agitée de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, parabolique, elliptique, soit un amour, une haine, une joie, une tristesse,* on

on peut dire que les bêtes ont les mêmes passions que nous. Que si on ne le voit pas, il ne le faut pas dire, à moins qu'on ne veuille parler sans savoir ce qu'on dit : .... car il ne faut assûrer que ce que l'on conçoit (*).

Il est aisé de répondre à ces objections, & d'en former qui ont la même force pour soutenir la matérialité de l'ame ; & l'on est en droit de dire au Pere Mallebranche : *Si vous concevez clairement comment une chose, qui n'a point d'étendue, existe ; comment une chose, qui n'a point de parties, agit sur la Matière, comment la Matière à son tour agit sur une chose, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, vous pouvez assûrer que l'âme est une substance incorporelle. Que si vous ne le concevez pas, il ne faut pas le dire, à moins que vous ne veuillez parler sans savoir ce que vous dites ; ... car il ne faut assûrer que ce que vous concevez clairement : & je crois que vous avez assez de bonne-foi pour m'a-*

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. Chap. VII. pag.* 430.

m'avouër que vous ignorez, ou du moins que vous n'avez qu'une connoiſſance bien incertaine de la manière dont une ſubſtance étendue agit ſur une qui ne l'eſt pas, & qui n'étant pas matérielle, n'a point de parties.

Les preuves du Pere Mallebranche ſont donc des brodequins de théâtre, des chauſſures qui peuvent ſervir à toutes ſortes de pieds; il n'y a que la différente façon de les accommoder: & ſi l'on ne doit juger de la ſpiritualité, ou de la matérialité de l'ame, que par la clarté qu'on apperçoit dans les différens ſentimens qui regardent cette diſpute, elle ſera éternelle parmi les gens de bonne-foi. Ils pencheront même vers l'opinion, qui veut qu'elle ſoit matérielle; car n'eſt-il pas plus aiſé de croire que Dieu accorde la penſée à une ſubſtance que nous connoiſſons, & dont nous avons une notion claire & diſtincte, que de concevoir qu'une ſubſtance qui n'a point d'étendue, & dont nous n'avons aucune notion, agiſſe ſur la Matière?

Il n'y a dans le ſyſtême de l'ame matérielle qu'une ſeule difficulté; encore

core eſt-elle legére, lorſqu'on veut ne point borner la Puiſſance de Dieu, & qu'on convient de bonne-foi que celui qui de rien a créé la Matière, peut lui communiquer la perception: mais dans l'opinion contraire, à chaque pas on rencontre une nouvelle difficulté. Il faut d'abord admettre une ſubſtance non-étendue, dont nous n'avons aucune notion; ſecondement, on ne peut comprendre comment une ſubſtance qui n'a point de parties, qui eſt ſpirituelle, enfin qui n'eſt point matérielle, peut agir ſur la Matière; troiſiémement, on ignore également comment la Matière peut à ſon tour agir ſur ce qui n'eſt pas matériel. Il eſt encore pluſieurs autres embarras; & certes ceux qui bornent ſi hardiment la puiſſance de Dieu, qu'ils veulent qu'il n'ait pas le pouvoir de communiquer la Penſée à la Matière, ont bien de la complaiſance pour leur ſentiment; de lui accorder la permiſſion de faire tant de Miracles en faveur de leurs opinions.

Le ſavant Gaſſendi a fait ſentir avec une force infinie les difficultés qui s'offrent dans l'opinion qui admet une ame

purement ſpirituelle;& quoique Deſcartes l'ait ſoutenue avec toute la ſagacité dont ſon eſprit étoit doüé, il s'en faut bien que ſes raiſons détruiſent celles de ſon adverſaire. *Quelque petite*, diſoit Gaſſendi (*), *que ſoit cette partie que vous*

(*) *Et deinde in cerebro ſolum, aut in exigua ſolum ejus parte: cernis idem plene incommode eſſe, quoniam quantulacumque ſit illa pars, extenſa tamen eſt, & tu illi coextenderis, atque idcirco extenderis, particulaſque particulis illius reſpondentes habes. An dicis te cerebri partem pro puncto accipere? Incredibile ſane; ſed eſto punctum. Si illud quidem Phyſicum ſit, eadem remanet difficultas, quia tale punctum extenſum eſt, neque partibus prorſus caret. Si Mathematicum, noſti primum id niſi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo exiſtas, vide quam futura ſit inutilis fictio. Nam ut fingatur, ſic fingi debet, ut ſis in concurſu nervorum per quos omnes partes informatæ animæ tranſmittunt in cerebrum ideas, ſeu ſpecies rerum ſenſibus perceptarum ad primum, nervi omnes in punctum non coeunt, ſed quia cerebro continuato in pinealem medullam multi nervi toto dorſo in eam habeunt: ſeu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum de-*

vous occupez dans le cerveau, (il suppo-
soit

desinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes; nihilòminus concursus illorum in Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non Mathematicæ lineæ sunt, ut coire possint in Mathematicum punctum. Et ut demus coire, spiritus per illos traducti exire è nervis, aut subire nervos non poterunt, utpote cum corpora sint, & corpus esse in non loco, seu transire per non locum, cujusmodi est punctum Mathematicum, non possit.

Et quamvis demus esse, & transire posse: attamen tu in puncto existens, in quo non sunt plagæ, dextra, sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis, quos tu debeas sentiendum, renunciandumve, & ad movendum transmittere. Ut prætercam capi non posse, quomodo tu motum illis imprimes, si ipse in puncto sis, nisi ipse corpus sis, seu nisi corpus habeas, quo illos contingas, simulque propellas. Nam si dicas illos per se moveri, ac te solummodo dirigere ipsorum motum; memento te alicubi negasse moveri corpus per se, ut proinde inferri possit te esse motus illius causam. Ac deinde explica nobis, quomodo talis directio sine aliqua contentione atque adeo motione esse valeat? Quomodo contentio in rem ali-
quam,

soit qu'il parloit à l'ame de Descartes) *elle est néanmoins étendue, & vous nécessairement vous l'êtes autant qu'elle, vous n'êtes donc point sans extension, & vous avez des parties, quelque déliées qu'elles soient, qui correspondent aux siennes? Je ne crois pas que vous disiez par hazard que vous prenez pour un point la petite partie à laquelle vous êtes uni; mais supposons que vous aïez recours à ce subterfuge, il faut alors que ce point soit Physique, ou Mathématique. S'il est Physique, la difficulté n'est point ôtée, parce que ce point est étendu, quelque petit qu'il soit, & n'est pas entièrement sans parties. S'il est Mathématique, c'est un point imaginaire, qui n'a aucune existence que dans notre imagination, & qui n'existe pas réellement. Mais poussons les choses à l'extrême, & feignons qu'il est possible qu'il se trouve dans le cerveau un*

de

quam, & motio illius, sine contactu mutuo moventis & mobilis? Quomodo contactus sine corpore, quando (ut lumine naturali est adeo perspicuum) tangere nec tangi sine corpore nulla potest res? PET. GASSEND. Object. cont. Medit. Renat. Descartes, *pag.* 32 & 33.

de ces points Mathématiques auquel vous êtes étroitement uni, & dans lequel vous résidez : cette fiction deviendra inutile ; car malgré que nous feignions, il faut cependant que vous vous trouviez dans le concours des nerfs, par lesquels toutes les parties de l'ame informe transmettent au cerveau les notions & les espéces des choses qui ont été apperçues & découvertes par les sens. Or, prenez garde d'abord que tous n'aboutissent pas à un seul point ; le cerveau étant continué & s'étendant jusqu'à la moëlle de l'épine du dos, plusieurs nerfs qui sont répandus dans le dos, aboutissent & se terminent simplement à cette moëlle.

D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le milieu de la tête, ne vont point finir également dans le même endroit du cerveau, & aboutissent en differens lieux. Et quand il seroit vrai qu'ils se terminent tous au même, il seroit ridicule de prétendre les réunir à un point Mathématique, puisqu'ils sont des corps, & non pas des lignes Mathématiques.

Mettons pour un instant que cela soit possible ; alors les esprits animaux qui s'écoulent le long des nerfs, ne pourront ni en sortir, ni y entrer, puisqu'ils sont des corps,

corps, & que le corps ne sauroit n'être point dans aucun lieu; ce qui arriveroit, s'il étoit dans un point Mathématique, qui n'a qu'une existence imaginaire. Mais enfin je pousse les choses à l'extrême, & je veux qu'il y puisse être. Je demande comment il est possible que vous, qui existez dans un point où il n'y a ni contrées, ni régions, où il n'est rien qui soit à droite, à gauche, en haut, ou en bas, puissiez discerner d'où vous viennent les choses & ressentir leur impression? La même difficulté regarde encore les esprits que vous devez envoier dans tout le corps, pour lui communiquer le sentiment & le mouvement. N'est-il pas impossible que cela puisse arriver, si vous n'existez dans un point Mathématique, si vous n'êtes point corps, ou si vous n'en avez pas un, par le moïen duquel vous touchiez & poussiez celui que vous animez? Si vous dites que les esprits se meuvent d'eux-mêmes, & que vous dirigez seulement leur mouvement, je vous prierai de vous souvenir que vous convenez que le corps ne se meut point soi-même; ainsi par vos propres principes je suis en droit de conclure que vous êtes la cause de son mouvement. Apprenez-nous de grace comment.

ment la conduite & la direction des esprits peuvent se faire sans quelque sorte de contention, & par conséquent sans quelque mouvement & quelque impulsion de votre part? Dites-nous par quel moïen une chose peut agir sur une autre, faire effort sur elle, la mettre en mouvement, sans un mutuel contract du Moteur & du Mobile, & une pulsation réelle: or, comment cette pulsation peut-elle se faire sans corps? car enfin la lumière naturelle nous apprend & nous fait voir évidemment qu'il n'y a que les corps qui peuvent toucher & être touchés.

Je vais continuer, Madame, d'examiner les raisons qui engagent le Pere Mallebranche à refuser une ame aux bêtes. Comme vous voïez, qu'ainsi que tous les Cartésiens, il soutient que la Matière ne peut jamais recevoir la perception, ni le sentiment, il est obligé de priver entiérement les bêtes de l'ame: car s'il leur en accordoit une, il résulteroit de son systême qu'elle seroit spirituelle; ce qu'aucun véritable Philosophe n'oseroit soutenir. *Il est vrai*, dit-il, *que les actions que font les bêtes, marquent une intelligence; car tout ce qui est réglé le marque. Une montre même*

me

me le marque : il est impossible que le hazard en compose les roües, & il faut que ce soit une intelligence qui en régle le mouvement..... Enfin, tout ce que nous voïons que font les plantes, aussi-bien que les animaux, marque certainement une intelligence..... Mais, continue le Pere Mallebranche, *cette intelligence n'est point de la Matière : elle est distinguée des bêtes, comme celle qui arrange les roües d'une montre est distinguée de la montre ; car cette intelligence paroît infiniment sage & infiniment puissante..... Ainsi, dans les animaux il n'y a ni intelligence, ni ame..... Autrement, il faudroit dire qu'il y a plus d'intelligence dans le plus petit des animaux, ou même dans une seule graine, que dans le plus spirituel des hommes ; car il est constant qu'il y a plus de differentes parties, & qu'il s'y produit plus de mouvemens réglés, que nous n'en saurions connoître* (*).

J'avoüe que si jamais preuves m'ont paru peu convainquantes, ce sont celles-là. Pour mieux les examiner, je vais les détailler l'une après l'autre.

Le

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. Chap. VII. pag.* 431.

Le Pere Mallebranche pose d'abord pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, ne vient point de la Matière. Mais c'est-là ce qu'il falloit prouver ; c'est cette même thèse que je viens de montrer être si peu certaine & si peu claire. Lorsqu'on philosophe sur ses propres principes, il est facile d'en tirer les conséquences que l'on veut ; mais lorsque ces principes sont, ou faux, ou incertains, tous les raisonnemens qui en découlent, se ressentent des défauts de la source. Avant de mettre pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, n'est point de la Matière, il faut avoir prouvé évidemment que la Matière est incapable du sentiment & de la perception, & qu'elle ne peut en être susceptible, même par le pouvoir de Dieu. Poursuivons l'examen des raisons du Pere Mallebranche. *L'intelligence*, dit-il, *que marquent les bêtes, paroît infiniment sage, infiniment puissante. Ainsi, il ne doit y avoir dans les bêtes aucune intelligence même ; parce que si l'intelligence qu'on y découvre, étoit une suite de leur ame, elles auroient plus de perception & d'in-*

d'intelligence que le plus ſpirituel des hommes, qui ne ſauroit en connoître les mouvemens & les différentes parties (*).

Je ne puis comprendre ſurquoi le Pere Mallebranche ſe figure qu'une choſe ne doive pas être, parce qu'elle eſt au-deſſus de la portée de la connoiſſance humaine. Eh quoi! parce que notre eſprit ne pourra comprendre comment le bled germe dans la terre, je ſerai en droit de dire qu'il ne germe pas? En vérité,

Homere quelquefois radotoit bonnement (†).

Je crois qu'il en eſt des grands Philoſophes comme des grands Poëtes, ils s'égarent quelquefois. Qu'auroit dit le Pere Mallebranche, ſi Montagne avoit ſoutenu que l'ame ne pouvoit être immortelle, parce qu'il ne concevoit pas comment elle pourroit l'être? Il n'eût pas manqué de lui dire: *Vous n'êtes pas en droit de nier qu'une choſe*

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. Chap. VII. pag.* 432.

(†) *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

chose ne puisse être, parce que vous ne concevez pas comment elle se fait. Tout ce que vous pouvez faire, est de nier qu'elle puisse être, lorsque vous en connoissez évidemment l'impossibilité. Ainsi, quoique le Pere Mallebranche ne comprenne pas comment les bêtes peuvent avoir une ame matérielle, il n'est pas fondé à assurer, comme il fait, qu'*elles évitent machinallement & sans crainte tout ce qui est capable de les détruire; .... qu'elles mangent sans plaisir; qu'elles crient sans douleur; qu'elles croissent sans le savoir; qu'elles ne desirent rien, & ne craignent rien;* qu'elles sont enfin de pures machines que Dieu conserve.

Plus j'examine cette opinion, plus je la trouve extraordinaire, & contraire à toutes nos notions. Le plus petit animal, une fourmi, une abeille dément ce sentiment, qui n'est fondé que sur la prétenduë croïance de l'impossibilité de la matérialité de l'ame. Je demande s'il n'est pas aussi vraisemblable que Dieu donne la perception à certains atômes & corpuscules legers, que d'accorder à des machines

le pouvoir d'agir avec autant de sagesse que si elles étoient intelligentes? Mais je vais plus avant, & je soutiens que les bêtes ont une ame, capable de toutes les opérations que forme l'esprit de l'homme. *La première est de concevoir, la seconde d'assembler ses pensées, & la troisième d'en tirer une juste conséquence.* Je vois distinctement dans le chien ces trois différentes opérations, quand je veux lui aprendre à sauter sur un bâton. Lorsqu'il saute, je le flatte; première pensée. Je le bats, lorsqu'il ne saute pas; seconde pensée. Il saute toujours; voilà la conséquence des deux premières pensées. Je réduis en forme l'argument que fait le chien. *Si je saute, je suis flatté. Si je ne saute pas, je suis battu. Sautons donc.*

Si les animaux ne sont que de simples machines, incapables du sentiment & de la connoissance, si elles ne peuvent sentir ni douleur, ni plaisir, que les Cartésiens me donnent une raison probable pour me montrer qu'un chien qui meurt de tristesse sur un le tombeau de son maître, est insensible

à l'amitié & à la compassion. Si *Dieu a formé les animaux de façon qu'ils évitent machinalement & sans crainte tout ce qui peut les détruire*, pourquoi le chien ne résiste-t-il donc pas à ce mouvement de tristesse qui lui cause la mort ? Pourquoi ne mange-t-il pas, & refuse-t-il la nourriture qu'on lui donne ? Pourquoi son air morne & abbattu démontre-t-il ce qui se passe dans son entendement ? En vérité soutenir sérieusement que les animaux ne sont que de simples machines, ou des plantes, c'est vouloir abuser de la licence du paradoxe.

Si les bêtes ont donc une ame matérielle, le sentiment n'est donc point incompatible avec la Matière ; elle en est donc susceptible ? Qui peut nier que Dieu ne puisse, en la subtilisant & la purifiant, l'élever jusqu'au degré de connoissance de l'ame des hommes ?



§. XV.

REPONSE A UNE OBJECTION DES CARTESIENS CONTRE LA MATERIALITE DE L'AME.

SI *l'ame étoit corporelle*, disent les Cartésiens, *elle seroit divisible en plusieurs parties, dont chacune seroit une ame. Ainsi, l'ame d'un cheval seroit très-réellement une multitude d'ames à qui l'unité ne conviendroit que de la manière qu'elle convient à une machine, ou à une confédération d'hommes qui s'entendent bien ensemble. . . . . . Il y a des animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le mouvement & le sentiment ; d'où l'on conclut que l'ame de chaque bête n'est pas un principe unique des actions vitales. . . . . . Un bon nombre de Scholastiques supposent que l'ame d'un chien, quoique matérielle, est indivisible ; cela est absurde. Les autres la font composée de parties intégrantes. Or, n'est-ce pas enseigner réellement qu'elle est un amas de plusieurs ames, comme*

le

le corps de chaque bête est un amas de plusieurs corps?

Ces objections ne sont point aussi fortes que se le figurent les Cartésiens; car Dieu peut accorder à un certain nombre & à une certaine quantité d'atômes la faculté de la perception & du sentiment, lorsqu'ils sont liés ensemble d'une certaine maniére qu'il détermine, & vouloir en même-tems que dès que cet assemblage est dissous & rompu, ces mêmes atômes deviennent insensibles.

Mais, dira-t-on, *vous composéz un Tout sensible de parties non-sensibles, & cela répugne.* Je réponds que les parties, ou les atômes qui forment l'ame, ne sont point insensibles, tant qu'elles sont dans cet arrangement que Dieu leur donne pour construire la nature de l'ame; mais qu'elles le deviennent dès qu'elles se désunissent, & que Dieu permet qu'elles soient détruites. Et l'on ne doit pas trouver extraordinaire que je soutienne que Dieu communique le sentiment à la Matière subtile & déliée qui forme l'ame des bêtes, & qu'il le lui ôte ensuite; car il est très-facile à

celui

celui qui a pû rendre cette Matière capable de sentir lorsqu'elle étoit dans un certain mode, de la rendre insensible quand elle change de figure, de forme, de situation, & qu'il arrive une dissolution dans l'arrangement de ses parties: & c'est par cette divisibilité qu'on comprend aisément la mortalité de l'ame des bêtes. *Mais*, me dira-t-on, *si vous convenez qu'une ame matérielle périt par sa divisibilité, l'ame de l'homme sera donc mortelle, si elle est matérielle; car tout ce qui est Matière peut être divisé?* En répondant à cette objection, je vais vous faire voir, Madame, que notre ame peut être matérielle & indivisible, par deux raisons. Je montrerai ensuite que quoiqu'il y ait des *animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le mouvement & le sentiment*, on n'est pas en droit d'en conclure que *l'ame de chaque bête ne seroit pas un principe unique des actions vitales, si elles en avoient une, & qu'elle fût matérielle.*

§. XVI.

§. XVI.

QUE L'AME HUMAINE EST COMPOSE'E DE DEUX PARTIES, DONT L'UNE EST RAISONNABLE, ET L'AUTRE IRRAISONNABLE.

L'Ame peut être divisée en deux parties, dont l'une est raisonnable & l'autre sensitive. Il faut entendre par l'ame raisonnable, l'esprit, ou l'entendement; & par l'ame sensitive, une chaleur répandue par toutes les parties du corps, que les Médecins & les Philosophes ont appellée *Calidum innatum* (*), & que nous nommons vulgairement *esprits vitaux.* Ces esprits sont le principe de notre vie, puisque dès que l'on nous enleve notre sang, nous mourons, parce que les esprits vitaux sont principalement dans le sang, avec lequel ils circulent perpétuellement, ré-

(*) *Voïez ci-dessus, pag.* 355. *un passage d'*HIPOCRATE.

répandant & donnant ainsi la vie à toutes les parties du corps. L'ame raisonnable, au contraire, tient son siége dans un seul endroit où elle forme ses opérations. Les uns disent qu'elle réside dans le cerveau, les autres dans la glande pinéale, les autres dans la poitrine, les autres dans le cœur. Sans m'arrêter à cette question impénétrable, j'accorderai à ceux contre qui je dispute, qu'elle est dans le cerveau ou dans la poitrine; selon qu'ils le voudront; mais en même-tems je soutiendrai qu'elle peut être matérielle, & n'être point sujette à la division. La premiére raison que j'en apporterai, est tirée de la puissance de Dieu, qui peut faire, s'il le veut, que quelques parties de Matière soient tellement liées & serrées ensemble, qu'aucun effort, ni aucune chose ne puisse les séparer; & quoiqu'elles puissent être divisibles en imagination, elles ne pourront l'être en réalité, Dieu voulant que leur liaison subsiste éternellement. Ainsi, ces particules déliées qui formeront l'ame dans le cerveau, n'étant sujettes à aucune dissolution,

l'ame

l'ame sera immortelle, quoique matérielle.

La seconde raison de l'indivisibilité de l'ame matérielle est une suite de l'indivisibilité de l'atôme. Supposons que notre ame raisonnable ne soit qu'un des plus petits atômes qui réside dans la glande pinéale; l'atôme étant de sa nature indivisible, l'ame le sera par conséquent. Ceux qui soutiennent que l'ame est une substance, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, ne se récrieront pas sans doute de ce que je fais consister l'ame dans un seul atôme, puisqu'elle est encore quelque chose de bien plus sensible aux sens qu'une substance incorporelle. Quelque petit que soit l'atôme qui forme l'ame raisonnable, ceux qui composent l'ame sensitive, & qu'on appelle esprits animaux, peuvent cependant agir sur lui. On connoît ainsi comment l'ame raisonnable peut prendre part, & être liée avec tout ce que ressent la sensitive, puisqu'elle peut en recevoir les impulsions; au lieu qu'il est impossible de concevoir qu'une substance non-étendue agisse sur la Ma-

tière, & la Matière sur une chose qui n'est point matérielle.

Les Philosophes qui soutiennent que l'ame raisonnable est immatérielle & très-simple, & qui nient l'existence de la sensitive, sont obligés de donner deux facultés opposées à la même ame ; ce qui est ridicule, étant absurde de croire qu'une chose puisse être contraire à soi-même. Car, comment peut-on accorder ce combat perpétuel qui se fait entre les sens & l'esprit ; c'est-à-dire, l'ame raisonnable & la sensitive, dans une même & simple ame ? *Je vois*, dit l'Apôtre, *dans mes membres une autre loi, qui répugne à la loi de mon esprit.* Et le systême qui admet l'ame raisonnable & la sensitive, n'est pas contraire, non-seulement à la raison, mais même à la Religion. Les Théologiens soutiennent cette opinion, mais sous des noms différens, lorsqu'ils divisent notre ame, en partie supérieure & partie inférieure. Vainement voudroit-on soutenir que l'homme aïant deux ames, pourroit donc subsister après la destruction ou le départ de l'une, puisqu'aiant l'ame sensiti-

ſitive, ainſi que les animaux, il pourroit vivre animalement. Je réponds à cela, que Dieu a formé une telle liaiſon entre l'ame raiſonnable & l'ame ſenſitive, que dès que la raiſonnable s'envole où Dieu l'appelle, la ſenſitive ſe détruit par la diſſolution de ſes parties. On dira peut-être que les animaux n'aiant qu'une ame, il n'y a pas apparence que les hommes en aient deux (*). Je vais mettre cette difficul-

(*) *On peut auſſi former une difficulté qui roule ſur des argumens, que le paſſage ſuivant ſuffit pour éclaircir entiérement; auſſi ne l'ai-je pas crue d'une aſſez grande importance pour m'y arrêter dans le corps de l'Ouvrage.*

On dira peut-être encore que l'homme ne ſeroit donc pas un Tout par ſoi, *unum quid, unum per ſe, ſed duo.* Mais ſi l'homme, étant compoſé d'une ſi grande diverſité de parties, ne laiſſe pas d'être *un par ſoi*, en ce que ces parties ſont très-étroitement unies, il ne laiſſe pas auſſi, étant compoſé de corps & d'ame, d'être *un par ſoi*, entant que l'un eſt puiſſant, & l'autre acte, comme on dit, ou, ſi vous voulez, entant que l'un eſt de ſa nature propre pour recevoir, & l'autre pour être reçu: & l'ame humaine, ſera auſſi un par ſoi, *unum*

 quid

ficulté dans un point de vûe très-clair ; enſorte qu'en répondant aux Philoſophes qui forment cette objection, on puiſſe voir auſſi la ſolution d'un autre argument que font les Cartéſiens.

Si les bêtes, dit-on, *ſont capables non-ſeulement de ſentiment, mais même de quelque connoiſſance, il faut qu'elles aient auſſi deux ames ; car ſi elles n'ont que la ſenſitive, qui eſt répandue par tout le corps, à meſure qu'on coupe un membre de leur corps, on coupe donc un morceau de leur entendement. On voit que des animaux, qu'on a partagés en deux, ont également la vie dans les deux parties ſéparées. Si vous répondez qu'ils n'ont qu'une*

quid per ſe, entant que la ſenſitive ſera comme la puiſſance recevante, & la raiſonnable comme l'acte reçu ; & le composé de l'un & de l'autre ſera enſuite un acte propre à être reçu dans le corps, & faire avec lui un Tout par ſoi, *aliquid per ſe unum :* quoiqu'on diſe aſſez ordinairement qu'un chacun de nous eſt deux ; à ſavoir, l'homme extérieur & l'homme intérieur, ou l'homme ſpirituel & l'homme animal, *Homo animalis.* BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. V. Liv. VI. pag.* 487.

qu'une ame ſenſitive, vous conviendrez donc qu'on peut la diviſer. Ainſi, on la détruit, on la diminue; enſorte qu'un chien, à qui l'on a coupé une jambe, doit avoir moins de connoiſſance qu'un autre, puiſqu'on a enlevé une partie de ſon ame.

Je réponds à cela, qu'il n'eſt pas beſoin que les chiens aient deux ames pour avoir quelque perception, & qu'en retranchant les eſprits vitaux à la partie de l'ame ſenſitive qui vivifioit la jambe qu'on leur coupe, on ne diminue point la connoiſſance très-bornée que Dieu a voulu leur donner; & voici comme je le prouve.

La Divinité aiant créé l'ame des hommes pour joüir de l'immortalité, elle a voulu diſtinguer entiérement l'ame raiſonnable de la ſenſitive, pour qu'elle pût ne ſouffrir aucune atteinte de la diſſolution de cette dernière; mais elle n'a pas voulu faire cette diviſion dans l'ame des bêtes, qui périt entiérement avec le corps: elle a ſeulement réglé, que certains eſprits qui paſſeroient en circulant perpétuellement avec le ſang dans le cœur, ou dans

quelques autres parties nobles, y causeroient certaines perceptions qui forment la connoissance & l'intelligence des bêtes, laquelle connoissance finit, dès que la circulation des esprits vitaux est arrêtée dans ces parties nobles. Il est donc aisé de voir qu'à mesure qu'on coupe un membre à un animal, & qu'il en échappe & guérit, on ne diminue pas son intelligence, parce qu'il reste toujours assez d'esprit dans les autres parties du corps pour frapper & toucher ses parties, ou plûtôt ces ressorts, où Dieu a attaché l'intelligence qu'il a jugé à propos d'accorder aux animaux. Mais dès le moment qu'on vient à déranger, ou à détruire quelqu'un de ces endroits nécessaires à la formation & à l'entretien de ses opérations, alors l'intelligence cesse d'agir, & le reste de l'harmonie qu'entretient l'ame sensitive, se détruit aussi. On voit tous les jours dans les hommes mêmes que l'ame raisonnable ne faisant rien à la conservation & à l'entretien du corps, dès que la sensitive ne frappe plus que foiblement certaines parties, l'ame raisonnable, prête à s'envoler,

pa-

paroît comme insensible à tout ce qui se passe. Dans les évanouissemens, où les esprits vitaux diminuent leur mouvement, on n'a aucune perception, ou du moins est-elle très-foible. Il en est ainsi des animaux : dès que les esprits ne frappent plus les parties intellectuelles, la destruction de leur ame & de leur intelligence finit. La seule différence qu'il y a des bêtes aux hommes, c'est que l'ame étant indivisible, ou par la volonté de Dieu, ou de sa nature, & ne recevant aucune atteinte par la dissolution de la sensitive, quitte le corps, & va où Dieu l'appelle, dès le moment qu'il est privé de la vie par la cessation des esprits animaux.

Le principe de la connoissance, soit dans les hommes, soit dans les bêtes, dépend si peu de quelques parties de l'ame sensitive séparées, ou de quelques esprits vitaux qui sont diminués du Tout, que l'on voit souvent des hommes & des animaux perdre des membres tout-à-coup, & par conséquent les esprits qui les animent, sans s'en appercevoir ; ce qui n'arriveroit pas,

si l'intelligence étoit une dépendance absolue des esprits vitaux, & qu'elle consistât dans leur quantité.

On rapporte, dit Lucrece, *que la fureur de la guerre a donné lieu à l'invention de certains chariots armés de faux, qui parmi la chaleur du carnage coupent souvent les membres d'une façon si précipitée, que leur séparation ne les prive pas du mouvement. On les voit palpitant à terre, tandis que la promptitude du mal rend l'esprit & le corps insensibles à la douleur, & que quelquefois les sens sont tellement suspendus par l'ardeur du combat, que celui qui n'a plus qu'un corps mutilé, retourne au plus fort des coups, oubliant qu'il n'a plus de bouclier par la perte de son bras gauche, que les faux tranchantes ont abbatu sous les roües & les pieds des chevaux. L'autre va à l'escalade, ou attaque fiérement son ennemi, sans qu'il lui soit sensible qu'il n'a plus de main droite. Par la même impétuosité, celui-là veut se servir d'une jambe qui lui vient d'être ôtée dans la mêlée, pendant que proche de lui, les sens, se retirant peu-à-peu de son pied,*

pied, font voir encore les mouvemens de ses doigts (*).

On peut ajoûter à ce que dit Lucrece sur les hommes, ce que nous voïons

(*) *Falciferos memorant currus abscindere membra*
Sæpe ita desubito permista cæde calentes,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum. Cum mens tamen, atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem:
Et simul in pugnæ studio quod dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam, cædesque petissit:
Non tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas, falcesque rapaces:
Nec cecidisse alius dextram, cum scandit & instat:
Indè alius conatur ademto surgere crure,
Cum digitos agitat propter moribundus humi pes.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Vers. 643. & seqq.*

voions tous les jours dans les animaux (*). Un chien, à qui un sanglier d'un coup de défense emporte une jambe ou coupe la moitié d'une épaule, ne diminue rien de son ardeur. Il paroît insensible à sa douleur, s'acharne sur le sanglier avec ses autres camarades, & ne s'apperçoit quelquefois de son mal, que lorsque son ennemi est expiré.

Il faut donc établir ces deux principes certains : le premier, que dans les hommes l'âme sensitive ne peut occasionner la perte de l'âme raisonnable, puisque cette première peut être divisée, souffrir une diminution, un changement, un commencement de destruction, sans que pendant un tems l'ame raisonnable semble y prendre part : le second, que l'intelligence des animaux ne doit pas dépendre de la quantité, ni de la totalité de leurs esprits vitaux, mais ceux qui se trouvent dans certaines

(*) *Le Lecteur rapportera tous les effets qui arrivent aux hommes, à la guerre, aux dogues, ours, tygres & autres animaux, qu'on fait souvent combattre.*

taines parties où Dieu a voulu attacher la connoissance qu'il a accordée aux bêtes ; ensorte que lorsqu'on couperoit les quatre jambes à un chien, & même plusieurs autres parties du corps, on n'affoibliroit son intelligence, qu'autant comme on endommageroit directement les esprits vitaux, destinés à lui donner l'intelligence.

Il est aisé presentement de répondre au reproche que font les Cartésiens à ceux qui accordent aux bêtes une ame materielle. Dans certains animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le sentiment, il reste du mouvement, & non du sentiment dans les parties séparées, jusques à ce que les esprits vitaux en soient entiérement exhalés ; mais il n'y a de la sensation que dans le tronc où se trouvent la tête & les parties nobles : ensorte que lorsque l'on sépare un serpent en deux, la queuë n'a que du mouvement, & la partie qui tient à la tête, si elle est considérable, conserve quelques momens la sensation. Et si l'on dit que les parties qui ne sont point avec la tête, paroissent sensibles lorsqu'on les

coupe-

coupe & qu'on les perce ; on peut répondre ce que les Cartésiens disent pour prouver que les bêtes n'ont point d'ames : *c'est que ces parties évitent machinalement, sans crainte & sans douleur, tout ce qui est capable de les détruire*, parce que Dieu a attribué à quelques-unes la faculté de guérir & de pouvoir se rejoindre ensemble, lorsqu'elles ne sont point trop divisées & maltraitées. Mais quand il seroit vrai que les animaux, en qui l'on voit du mouvement dans les parties après leur division, n'auroient aucun esprit de réünion, en accordant même ce fait, il ne s'ensuivra pas qu'on partage l'intelligence d'un animal en partageant des esprits vitaux; on la détruit au contraire entiérement ; & les mouvemens qu'on apperçoit dans ces parties, sont uniquement causées par les esprits qui se retirent. Ainsi l'objection qu'on fait que l'âme, étant corporelle, seroit divisible en plusieurs parties dont chacune seroit une ame, ne peut avoir lieu, même dans les animaux, parce que ces parties divisées & séparées ne sont plus que de simples & menus corpuscu-

puſcules, qui n'ont plus aucune ſenſation ni aucune connoiſſance.

Lorſqu'on coupe la tête à un homme, il arrive aſſez ſouvent que cette tête, ſéparée du corps, s'éleve pluſieurs fois à plus d'un pied de terre, & remue ſouvent après d'un demi quart-d'heure. Dira-t-on que cette tête eſt capable de ſenſation, parce que les eſprits qui s'échappent, la font mouvoir? Il en eſt de même dans les bêtes, dont les parties ſéparées gardent le mouvement; elles le conſervent plus ou moins de tems, ſuivant que les eſprits qu'elles contiennent, ſe diſſipent plus ou moins vîte.

§. XVIII.

QUE L'AME EST SPIRITUELLE, ET QU'ON EST OBLIGE' DE LA CROIRE IMMATE'RIELLE.

JE viens, Madame, d'établir la poſſibilité de la matérialité de l'ame humaine. Mais quoiqu'elle eût pû être matérielle, raiſonnable & immortelle,

telle, il a plû à Dieu de la faire ſpirituelle, & d'une ſubſtance qui ne tombe point ſous nos ſens. Cela ne détruit pas le ſyſtême que je viens de vous expliquer de l'ame raiſonnable & ſenſitive; il n'a rien de contraire à la Foi, dès que l'on croit que l'ame raiſonnable, qui eſt celle qui eſt deſtinée à l'immortalité, & pour ainſi dire, la ſeule véritable ame, eſt incorporelle. La Foi termine & borne tous nos doutes: ainſi, après avoir examiné les choſes, il ne reſte plus qu'à ſe ſoumettre, la croïance de la ſpiritualité de l'ame, que nous apprend la Révélation, n'aiant rien de contraire à la lumiére naturelle. Car, quoiqu'il nous ſoit difficile de conçevoir une ſubſtance ſans étendue; cependant la certitude de la ſpiritualité de Dieu peut nous élever juſqu'à la connoiſſance de l'immatérialité de notre ame. Nous ſavons qu'il exiſte quelque choſe de plus parfait que la Matière; nous en convenons. Nos ames ne peuvent-elles pas être d'une même qualité que cet Etre? Il n'eſt pas plus difficile à un Eſprit, ſouverainement puiſſant, de produire

une

une ame ſpirituelle, que d'accorder la penſée à la Matière. Celui qui de rien a tout fait, & qui peut tout réduire à rien pour créer nos ames immatérielles, n'a eu qu'à le vouloir.

§. XVIII.

DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

IL eſt auſſi difficile de prouver démonſtrativement l'immortalité de l'ame, que ſa ſpiritualité ; & quoiqu'il n'y ait rien de contraire à notre raiſon de croire que Dieu puiſſe conſerver pendant toute l'éternité un être qu'il a créé, on n'a cependant aucune preuve Philoſophique qui puiſſe mettre en évidence cette vérité, dont la ſeule Révélation nous donne l'aſſûrance.

Les Epicuriens qui croïoient l'ame formée par ce concours aveugle qui avoit produit tous les autres Etres, aſſûroient qu'elle étoit mortelle. *Le corps & l'ame*, dit Lucrece, *ſont d'un même âge ; leur alliance inſéparable re-*

çoit

çoit une mutuelle augmentation, & le tems les assujettit également aux infirmités de la vieillesse. N'est-il pas sensible que la faculté spirituelle est informe dans le corps tendre & foible des enfans, & que les parties étant fortifiées par le bienfait d'un âge perfectionné, le jugement est dans toute sa force, & que l'esprit fait des productions proportionnées à son augmentation? Mais lorsque le tems a fait sentir au corps les ateintes de la décadence, & que ses forces se sont évanoüies, son jugement n'a point d'assiette certaine; sa langue n'est plus qu'un interprête déréglé d'un esprit qui retourne à sa première enfance, & dans ce même instant la cause cessant, aussi-bien que ses effets, n'est-il pas juste de conclure que comme la fumée s'évanoüit dans l'air, ainsi l'ame par sa retraite n'est point exempte des loix de la dissolution (*)?

Il

(*) *Praterea, gigni pariter cum corpore & una*
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem;
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur

Cor-

Il est certain que l'ame est tellement liée avec le corps, que dès qu'il est travaillé par des maladies violentes, elle ressent aussi des inquiétudes cruelles, & semble présager que la perte du corps doit entraîner la sienne. Il arrive

Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis:
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas;
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque:
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumus in alias aëris auras:
Quando quidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere; & (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Verf. 445. & seqq.*

ve souvent qu'il se forme dans l'intérieur une conspiration subite contre la vie : l'ame en est d'abord troublée dans ses opérations & dans ses mouvemens ; la langueur & la pâleur du visage dénotent la certitude de sa dissolution. Elle agit plus ou moins, selon que le corps montre plus ou moins de force, l'esprit & l'intelligence suivent le cours de l'ame sensitive ; ensorte qu'il semble que ce soit elle qui détermine leur durée.

La matérialité de l'ame fournissoit aux Epicuriens plusieurs autres preuves de sa mortalité. *L'esprit*, disoient-ils, *étant une partie de l'homme, la Nature lui a donné une situation fixe, de même qu'aux oreilles, aux yeux, & aux autres sens, qui sont les mobiles de la vie ; & quoique les mains les & oreilles, étant séparées de leur Tout, conservent pendant quelque-tems la forme extérieure de leurs parties ; néanmoins elles ne peuvent plus avoir la faculté des sens, ni les mouvemens qui les animoient. Ainsi, l'esprit ne peut devoir son existence à ses propres forces ; il faut que le corps se prête à la subtilité de*

sa

sa nature, & que l'homme qui en est le vaisseau, contienne son essence délicate : ou bien il faut concevoir quelque autre chose, qui, lui étant plus inséparablement attachée, la conserve & en empêche la destruction ; ce qui n'est point, puisque le corps est le seul vaisseau qui contienne l'ame, & que son union avec lui est si étroite, qu'elle n'est dissoluble que par leur perte mutuelle (*).

L'opinion des Epicuriens sur la mortalité de l'ame étoit une suite néces-

(*) *Et quoniam mens est hominis pars una, locoque*
Fixa manet certo, velut aures, atque oculi sunt,
Atque alii sensus, qui vitam cumque gubernant:
Et veluti manus, atque oculus, naresve seorsum
Secreta à nobis, nequeunt sentire, neque esse,
Sed tamen in parvo linquuntur tempore tali:
Sic animus per se non quit sine corpore & ipso
Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;

 Sive

cessaire de leurs premiers principes. Il eût été absurde de dire qu'une chose que le hazard avoit formée, devenoit une substance éternelle & incorruptible, puisque tout ce qui a eu un commencement doit avoir nécessairement une fin, lorsque la volonté divine ne veut point lui accorder l'immortalité. Or, les Epicuriens qui n'admettoient la Divinité que par forme, & pour ne point révolter l'esprit du peuple, étoient bien éloignés de croire que l'ame eût été créée par la volonté de Dieu.

Je vais examiner à present, Madame, si en admettant un Dieu spirituel, bon, intelligent, juste & puissant, il s'ensuit que l'ame doive être nécessairement immortelle. Il faut, pour donner plus d'étendue à cette question, considérer l'ame comme une substan-

Sive aliud quidvis potis est conjunctus eii
Fingere, quando quidem connexus corpori adhæret.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Vers.* 550.

substance incorporelle, parce que si l'on peut prouver qu'une substance spirituelle peut n'être pas éternelle, il sera très-aisé de faire une application de toutes ces preuves à une substance étendue, beaucoup plus sujette par conséquent à la division & à la destruction. Je vous ai déja dit, Madame (*), que lorsqu'on objecte que l'ame spirituelle, n'étant point composée & n'étant point divisible, ne peut être détruite, cet argument *n'a de force qu'autant qu'on suppose que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle; puisque celui qui crée de rien une chose, soit spirituelle, soit corporelle, peut lui fixer un tems où elle retournera à rien; excepté qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un Etre que pour l'annihiler, & que Dieu ait appris à certains Philosophes, & particuliérement aux Cartésiens, jusqu'où va sa puissance.* S'ils n'ont donc de connoissance de l'immortalité de l'ame que par la Révélation, ils ne sont point fon-

(*) Voïez le §. XII. de cette *Réflexion*.

fondés de vouloir ne la prouver que par des raisons, uniquement appuiées sur la lumiére naturelle. Je crois, aussi-bien qu'eux, l'immortalité de l'ame; mais je soutiens qu'on ne peut la démontrer par des preuves évidentes, lorsqu'on ne veut se servir que de celles que nous donne la raison. Si j'examine attentivement la nature de l'ame, loin qu'elle me persuade qu'elle doive être éternelle, elle semble au contraire m'annoncer la possibilité de sa fin. Je vois l'ame quelquefois rester pendant long-tems sans agir, sans penser; & je conclus de-là que si elle peut rester quelques heures sans penser, sans avoir aucune connoissance d'elle-même, elle peut dans la suite du tems rester éternellement dans cette léthargie mortelle.

Il me semble, Madame, que j'entends déja frémir tous les Cartésiens. *Quoi! diront-ils, l'ame cesse quelquefois de penser? Vous avancez-là une plaisante absurdité; il vaudroit autant que vous dissiez que quelquefois la Matière cesse d'être étendue. Cette derniére proposition n'est pas plus ridicule que l'autre;*

tre ; car enfin si l'extention est l'essence de la Matière , la pensée est l'essence de l'ame. Je demande à ces Philosophes, si disposés à condamner ce qui combat leur sentiment , qui leur a révélé la nature de l'essence d'une substance dont ils n'ont qu'une idée très-confuse ? Car en concevant la spiritualité, l'esprit borné de l'homme ne conçoit presque qu'une *négation de la Matière*, si je puis me servir de cette expression ; & je ne crois pas qu'un Cartésien ait des idées beaucoup plus claires de la spiritualité , qu'un Gassendiste du Vuide. Nous connoissons certainement par expérience que nous pensons quelquefois, & nous sommes en droit de conclure qu'il y a quelque chose en nous qui a la puissance de penser ; mais d'assûrer que nous pensons continuellement, nous ne pouvons le faire qu'entant que l'expérience nous en instruit. *Nous savons*, dit Locke , *que l'ame pense toujours dans un homme éveillé* , *parce que c'est ce qu'emporte l'état d'un homme éveillé ; mais de savoir s'il ne peut pas convenir à tout homme , y compris l'ame aussi - bien que le corps , de dormir*

sans

sans avoir aucun songe, c'est une question qui vaut la peine d'être examinée par un homme qui veille. Car il n'est pas aisé de concevoir qu'une chose puisse penser, & ne point sentir qu'elle pense. Que si l'ame pense dans un homme qui dort, sans en avoir une perception actuelle, je demande si pendant qu'elle pense de cette manière, elle sent du plaisir ou de la douleur, si elle est capable de félicité ou de misère? Pour l'homme, je suis bien assûré qu'il n'en est pas plus capable dans ce tems-là, que le lit ou la terre où il est couché; car d'être malheureux, ou heureux sans en avoir aucun sentiment, c'est une chose qui me paroit tout-à-fait incroiable. Que si l'on dit qu'il peut être que tandis que le corps est accablé de sommeil, l'ame a ses pensées, ses sentimens, ses plaisirs, ses peines séparément & en elle-même, sans que l'homme s'en apperçoive & y prenne aucune part, il est certain que Socrate dormant, & Socrate éveillé, n'est pas la même personne, & que l'ame de Socrate lorsqu'il dort, & Socrate qui est un homme composé de corps & d'ame lorsqu'il veille, sont deux personnes, parce que Socrate éveillé n'a

au-

aucune connoissance du bonheur ou de la misère de son ame, qui y participe toute seule pendant qu'il dort ; auquel état il ne s'en apperçoit point du tout, & n'y prend pas plus de part qu'au bonheur ou à la misère d'un homme qui est aux Indes ; & qui lui est absolument inconnu. Car si nous séparons de nos actions & de nos sensations, & sur-tout du plaisir & de la douleur, le sentiment intérieur que nous en avons, & de l'intérêt qui l'accompagne, il sera bien mal-aisé de savoir ce qui fait la même personne (*).

Quelque long que soit ce passage, j'ai cru, Madame ne devoir rien en retrancher. S'il ne prouve pas que l'ame ne pense pas toujours, du moins rend-t-il la chose douteuse ; & je ne conçois pas pourquoi il est plus nécessaire à l'ame de penser toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement. Il n'est rien de si absurde que de vouloir

(*) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Liv. II. Chap. I. pag.* 101.

ſoir convaincre un homme qui dort ſans faire de ſonges, qu'il a penſé toute la nuit & qu'il a eu des plaiſirs, ſans en conſerver après ſon réveil le moindre ſouvenir. Que ſi un homme endormi, comme dit Locke, a des penſées qui ſe ſuccédent perpétuellement les unes aux autres ſans le ſavoir; un homme qui dort, & qui veille enſuite, n'eſt point le même. Il y a deux perſonnes différentes en lui; l'une, qui eſt peut-être toujours malheureuſe en veillant; & l'autre, qui eſt toujours heureuſe en dormant: enſorte qu'il ſe peut qu'un Porte-faix, qui a vécu quatre-vingt ans, ait été quarante ans malheureux Porte-faix en veillant, & quarante ans heureux Gentilhomme en dormant, ſans que jamais le Porte-faix ait eu connoiſſance du bonheur du Gentilhomme, & le Gentilhomme du malheur du Porte-faix. Mais, dira-t-on, les hommes font des ſonges dont ils ne ſe reſſouviennent point, & l'ame pendant le ſommeil a des penſées que la mémoire ne retient point. Dès que l'ame a des penſées, on s'en apperçoit; les ſonges qui nous

nous sont sensibles, en sont des preuves évidentes, & il faut avoir bien de la crédulité pour se persuader que l'ame dans un homme qu'on éveille, perde dans l'instant toutes les notions qui lui étoient presentes, ensorte qu'il n'en reste pas la moindre trace, & que la mémoire ne sauroit en rappeller aucune circonstance.

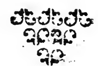
Les Philosophes qui soutiennent que l'ame pense toujours, me permettront de leur dire que je trouve assez plaisant qu'ils m'assûrent que je pense dans des momens où je l'ignore moi-même. S'ils n'ont d'autres preuves à me donner, que celle qu'ils tirent de la définition qu'ils font de l'essence de l'ame, je les prie de songer que je ne dois point croire une chose évidente, qui n'est fondée que sur un principe incertain, & regarder comme une preuve cette chose même dont je doute. Il me seroit aisé, en me servant de leur méthode, de prouver que la Samaritaine, ou le grand-jet-d'eau de Versailles, pensent toujours; je n'aurois qu'à supposer que les fontaines pensent toujours, tandis que l'eau cou-

le de leur tuyau ; & de-là j'en tirerois une conséquence incontestable que le grand-jet-d'eau de Versailles & la Samaritaine pensent toujours. On ne doit jamais établir son hypothèse sur un fait contesté, ou bien c'est alléguer en preuve la chose même dont on dispute.

Si l'ame reste donc plusieurs heures de suite sans penser & sans se connoître elle-même dans un sommeil, semblable à celui où se livre le corps; pourquoi ne pourra-t-elle pas, ainsi que lui, trouver un jour une mort éternelle, puisqu'elle est sujette à une momentanée ? Il faut donc avoüer de bonne-foi que nous n'avons aucune preuve certaine de l'immortalité de l'ame, que par la Révélation. Les Juifs avoient parmi eux une Secte qu'ils ne séparérent jamais de leur Communion, qui croioit l'ame mortelle ; & il faut avoüer que si la Foi ne fixoit nos doutes, il seroit bien difficile de concevoir qu'une chose qui a eu un commencement, ne doive point avoir de fin. Cependant l'immortalité de l'ame, quoique difficile à connoître, ne répugne

pugne point à la raison, qui nous montre que Dieu, qui a eu la puissance de créer une substance, soit matérielle, soit spirituelle, a sans doute celle de la prolonger tant qu'il le juge à propos, & éternellement, s'il le veut. Ainsi, c'est dans la seule volonté de la Divinité qu'il faut prendre la preuve de l'immortalité de l'ame. Toutes les autres qu'on veut tirer de sa nature & de son essence, sont incertaines, peu convainquantes, & s'appuient plus sur l'autorité du Vulgaire, que sur la ferme croiance des Philosophes (*).

(*) *Cum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium Inferos, aut colentium: utor hac publica persuasione.* SENECA, Epistola. CXVII.



§. XIX.

SI LA CROIANCE DE L'IMMORTALITE' DE L'AME EST ESSENTIELLE AU CARACTE'RE DE L'HONNESTE HOMME.

IL paroît d'abord qu'une personne, qui n'attend & n'espére rien après sa mort, ne sauroit être retenue par la crainte, & qu'elle doit se porter sans remords aux plus grands crimes.

Je conviens, & c'est une chose qu'on ne sauroit mettre en doute, que la croiance de l'immortalité de l'ame est nécessaire pour contenir le bas peuple & les personnes vulgaires, qui, nées naturellement mauvaises, agissent plûtôt en esclaves qu'en hommes libres & doüés de la raison, qui nous fait aimer la vertu par raport à elle-même, comme étant le bien le plus parfait qu'on puisse acquérir. Mais je pense aussi, & l'expérience certifie tous les jours mon sentiment, que parmi les gens d'un certain rang, la croïance de

de l'immortalité de l'ame n'est point un attribut qui leur soit nécessaire pour devenir, ou pour être honnête-homme.

Bien des Héros, des Philosophes, des Poëtes qui ont cru la mortalité de l'ame, ont souhaité ardemment d'immortaliser leur nom; ce desir suffit pour exciter à la gloire & à la vertu. Epicure, qui fut un des plus grands adversaires de l'immortalité de l'ame, fut aussi un des Philosophes anciens qui vécut le plus exemplairement. La régularité de ses mœurs, sa candeur, sa probité forcérent les Stoïciens d'avoüer que sa morale n'avoit rien que d'épuré. Sénèque, nourri & élevé dans une Secte toujours opposée à celle que forma Epicure, a rendu justice au mérite de ce Philosophe, & à l'excellence de ses préceptes (*). Le même Sénèque dit, que quelques-uns de ceux qui suivoient la doctrine de ce Phi-

(*) *Mea quidem ista sententia, & hoc nostris invitis popularibus dicam, sancta Epicurum & recta præcipere, & si propius accesseris, tristia.* SENECA, de Vita Beata, *Cap. XII.*

Philosophe, n'étoient pas devenus débauchés, parce qu'ils avoient embrassé sa doctrine, mais parce qu'ils étoient débauchés naturellement, la volupté d'Epicure étant fort sobre; fort réservée & fort sèche (*). Des Peres de l'Eglise lui ont accordé les mêmes loüanges. St. Jérôme témoigne beaucoup d'estime pour ce Philosophe, & St. Augustin avoüe qu'il l'eût préféré à tous les autres, s'il eût cru, aussi-bien qu'eux, des châtimens & des récompenses dans l'autre vie (†) Lucrèce, sectateur d'Epicure, vécut toujours

(*) *Non ab Epicuro compulsi luxuriantur, sed vitiis dediti luxuriam suam in Philosophiæ sinu abscondunt, & eo concurrunt ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æstimatur voluptas illa Epicuri: ita enim, me hercule, sentio, cum sobria & sicca sit; sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ad velamentum.* SENECA, de Vita Beata, *Cap. XII.*

(†) *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam & tractus meritorum, quod Epicurus credere noluit.* AUGUST. Confess. *Lib. VI. Cap. XVI.*

jours d'une manière simple, honnête, & frugale. Le Chancelier de l'Hôpital croioit l'ame mortelle, ou du moins l'assûre-t-on ainsi (*). Ce fut cependant un très-honnête-homme, qui vécut parmi beaucoup de scélérats qui pensoient qu'elle étoit immortelle.

Si la croiance de l'immortalité de l'ame étoit absolument essentielle au caractère de l'honnête-homme, il faudroit que cette persuasion dépendît de nous, comme l'acquisition de la vertu en dépend. Sans cela, nous ne serions pas les maîtres d'être honnêtes-gens; & il n'y auroit que ceux qui auroient le bonheur d'être convaincus de cette vérité. Or, il ne dépend point de nous d'en être persuadés, & l'on ne peut objecter que les gens à qui elle n'est point sensible, soient des personnes qui s'aveuglent elles-mêmes, & qui souhaitent que l'ame périsse avec le

(*) *Homo quidem doctus, sed nullius Religionis, aut, ut vere dicam*, A'Θεος. BELCARIUS, Comment. Rerum. Gallic. *Lib. XXVIII. Num. LVII.*

le corps; elles desirent, au contraire, qu'elle soit éternelle. Et ces personnes ne sont pas de jeunes débauchés qui cherchent d'étouffer leurs remords; ce sont des Philosophes, qui tâchent au contraire de se convaincre de son immortalité. *Je me plais*, dit Cicéron, *à croire l'ame immortelle; & si elle ne l'est point, je veux toujours tâcher de me le persuader* (*). Sénèque nous apprend qu'il se satisfaisoit lui-même, en philosophant & méditant sur l'éternité de l'ame, & qu'il adoptoit le sentiment de plusieurs grands hommes, qui prouvoient moins une doctrine aussi satisfaisante, qu'ils ne la promettoient (†).

Les hommes n'agissent pas toujours conformément à leur croiance. Quelques-

(*) *Me vero delectat, idque primum ita esse; deinde etiam, si non sit, mihi tamen persuaderi velim.* CICER. Tusculan. Quæst. *Lib. I.*

(†) *Juvabat me de æternitate animarum quærere, imo me hercule credere. Credebam enim facile opinionibus magnorum virorum gratissimam promittentium magis, quam probantium.* SENECA, Epist. CII.

ques-uns d'entr'eux qui ont cru l'ame mortelle, ont été vertueux; & quelques autres qui croient qu'elle étoit immortelle, ont étonné l'Univers par leurs crimes, & foulé aux pieds toutes les loix divines & humaines. Catilina avoit élevé dans sa maison un Autel à une Aigle, à laquelle il sacrifioit avec beaucoup de respect & de superstition, toutes les fois qu'il se préparoit à commettre quelque crime (*). Néron avoit une grande dévotion à une image d'un petit enfant, à laquelle trois fois par jour il offroit des sacrifices. Bien d'autres scélérats ont été superstitieux, & persuadés de l'immortalité de l'ame. Louïs XI. croioit aux récompenses & aux châtimens de l'autre monde; mais il n'en a pas moins été vicieux dans celui-ci. Il accommodoit sa Religion à ses desseins, plûtôt que ses desseins à sa Religion. Brantôme dit que ce Roi, faisant un jour

(*) *Quam venerari ad cædem proficiens solebas, à cujus Altaribus sæpe istam dextram impiam ad necem civium transtulisti.* CICER. Orat. I. in Catilinam.

jour ses prières devant l'Autel de Notre-Dame de Cléri, on lui entendit dire : *Ah ! ma bonne Dame, ma petite Maîtresse, ma grande Amie, en qui j'ai toujours eu mon réconfort, je te prie de suplier Dieu pour moi, & être mon Avocate envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frére que j'ai fait empoisonner par ce méchant Abbé de St. Jean. Je m'en confesse à toi comme à ma bonne Maîtresse* (*).

Ce n'est donc point la Religion, qui, chez les gens d'un certain rang, décide uniquement de leur vertu & de leur candeur ; c'est le tempérament, l'éducation, & l'amour de la gloire. Spinosa ne croioit certainement pas l'immortalité de l'ame : tous ceux qui l'ont connu, avoüent que c'étoit néanmoins un honnête-homme, & toute la Hollande rend justice à la pureté de ses mœurs. Le Juif, qui, par un zèle outré de dévotion, lui donna un coup de couteau en sortant de la Synagogue, étoit

(*) BRANTOME, Mémoires, Vie de Charles VIII. *Tom. I. pag.* 30.

étoit persuadé de l'immortalité de l'ame, & son crime étoit une suite de sa croïance.

§. XX.

QUE L'AME EST IMMORTELLE.

QUoique je vous dise, Madame, que la croiance de l'immortalité de l'ame n'est pas nécessaire au caractère de l'honnête-homme, n'allez pas vous figurer que je sois un hérétique; car si l'on peut avoir des vertus, & suivre cette opinion, on ne sauroit en la croïant, non-seulement être Chrétien, mais même persuadé parfaitement de l'existence de Dieu. Et loin d'approuver l'aveuglement de ceux qui soutiennent ce sentiment, je pense que dès que l'on veut raisonner conséquemment, & examiner les choses, on voit clairement la nécessité de l'immortalité de l'ame. Elle découle naturellement des preuves invincibles de l'existence de Dieu, & il faut vouloir ne point faire usage de sa raison, pour

pour croire que la Divinité, toute bonne & toute-puissante, crée des hommes, leur défend de faire le mal, leur ordonne de faire le bien, & ne les punit point lorsqu'ils désobéïssent. L'argument le plus invincible pour l'immortalité de l'ame, c'est le bonheur & la prospérité des méchans dans ce monde. Leur félicité se dissipe comme un songe; & lorsqu'ils sont prêts à passer de cette vie à une autre, ils sentent alors combien peu ils étoient assurés de la bonté des argumens qu'ils se faisoient à eux-mêmes, pour obscurcir la vérité qui cherchoit à les éclairer.

Un savant Philosophe, après avoir examiné tout ce qu'on peut dire sur la nature de l'ame, & être convenu de bonne-foi qu'il n'y a aucune preuve philosophique évidente de son immatérialité & de son immortalité, fait cette belle & sage réflexion. *Puisque (*) les rai-*

(*) *Profectò utcumque rationes immortalitati astruendæ allatæ, Mathematicæ evidentiæ, ut sumus initio testati, non sint; eæ tamen sunt, quæ non neminem bene affectum permoveant; quæ congestis aliis immortalitati*

raiſons qu'on apporte pour prouver que l'ame eſt immortelle, ſont pour le moins auſſi fortes que celles qu'on leur oppoſe, & qu'elles ſont ſoutenues par la Révélation; nous ne devons pas balancer à ſuivre l'opinion qui nous aſſûre l'immortalité.

Je crois, Madame, que vous me faites la grace de me regarder comme un homme ſincére & incapable de déguiſer ſa penſée; je puis vous aſſurer que je ſuis fermement perſuadé que mon ame eſt immortelle. Hé quoi! Madame, eſt-il poſſible de croire qu'un être, capable d'examiner les queſtions que nous venons de parcourir, ne fût qu'une miſérable liqueur, deſtinée à vivifier pendant quelques années un vil morceau de matière? La plus grande preuve de l'immortalité de l'ame ſe doit chercher dans elle-même. Lorſqu'on examine ſa nobleſſe, ſa grandeur, ſon élévation, on ſent mieux ſon immor-

ti impugnandæ preponderent; quæ denique ſuperveniente authoritate Fidei, pondus, atque robur ineluctabile obtineant. Synthagma Philoſoph. Epicuri. P. GASSEND. *pag. 72. Edit. in 4to.*

mortalité, que par tous les argumens des Théologiens. Il est impossible que Dieu ait créé un être aussi noble, pour remplir les seules fonctions qu'il fait ici bas; il est réservé à quelque chose de mieux. Je trouve d'ailleurs qu'il ne convient qu'à des criminels de souhaiter de finir totalement: rien ne flatte plus un galant homme que l'espérance de l'immortalité; c'est la consolation la plus grande d'un véritable Philosophe, & ce doit être celle de tous les gens qui pensent sensément. Je regarde le desir qu'ont les hommes sages d'immortaliser leur nom, comme une preuve bien forte de l'immortalité de l'ame. D'où vient cette ame se porteroit-elle si fort d'elle-même, & comme par un instinct naturel, vers l'immortalité, si elle n'y étoit pas destinée par son essence?

Nous sommes assurés que l'ame a ses intérêts séparés de ceux du corps, puisque nous voïons par l'expérience journalière que ce qui nuit au dernier, amuse & plaît au premier. Un homme, par exemple, qui incommode sa santé par une étude trop assidue, contente cependant son esprit. Or, pourquoi

quoi voulons-nous donc que ces deux substances, si différentes entr'elles, ne puissent subsister l'une sans l'autre, puisque même lorsqu'elles sont unies, elles donnent des marques visibles de la possibilité de leur désunion ? Enfin, n'est-on pas en droit de dire avec Ciceron, le plus savant des Romains, & peut-être le plus beau génie qu'il y eut dans le monde (*) que *quand on voit ce qu'il y a d'activité dans nos esprits, de mémoire du passé, de prévoïance de l'avenir. Quand on considère tant d'Arts, de Sciences; de découvertes où ils sont parvenus, on doit être pleinement persuadé qu'une nature qui a en soi le fond de tant de grandes choses, ne sauroit être mortelle....*

(*) *Quid multa? Sic mihi persuasi, sic sentio, cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorum prudentia, tot artes, tantæ sapientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ res eas contineat, esse mortalem.* CICER. de Senect. *Cap.* 21.

§. XXI.

RE'CAPITULATION.

AVoüez, Madame, que les connoiſſances que nous avons ſont bien bornées. Non-ſeulement nous ne ſavons rien des principaux ſecrets de la nature; mais nous ſommes même, pour ce qui nous regarde, dans une parfaite ignorance. Nous ne connoiſſons évidemment que les choſes qui nous ſont néceſſaires pour la conduite de notre vie & pour la règle de nos actions. Il ſemble que la Divinité n'ait borné ſi fort notre entendement que pour nous donner plus lieu de nous défier de nous-mêmes & des autres. Elle nous a accordé la raiſon, & elle y a attaché, non pas le privilége de découvrir les ſecrets des cauſes & des choſes; mais le moïen de diſtinguer le vrai, qui nous eſt connu, d'avec le mal que nous connoiſſons: enſorte que ſi la lumiére naturelle ne nous développe pas certains myſtères cachés, elle

elle nous empêche pourtant d'accorder notre croiance à bien des fausſetés, pourvû que nous voulions en faire uſage, & ne point nous laiſſer éblouïr par l'autorité de ceux qui nous parlent ? Des gens d'un vaſte génie tombent quelquefois eux-mêmes dans le défaut de la préoccupation, & adoptent pour des vérités évidentes des conjectures fauſſes ou douteuſes (*)

Il eſt encore un autre écueil qu'il faut

(*) *Ariſtotelis doctrina eſt ſumma veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipſe fuit creatus & datus nobis à divina Providentia, ut non ignoremus poſſibilia ſciri.* Averroës devoit même dire que la divine Providence nous avoit donné Ariſtote pour nous apprendre ce qu'il n'eſt pas poſſible de ſavoir : car il eſt vrai que ce Philoſophe ne nous apprend pas ſeulement les choſes que l'on peut ſavoir; mais puiſqu'il le faut croire ſur ſa parole, ſa doctrine étant la ſouveraine vérité, *ſumma veritas*, il nous apprend même les choſes qu'il eſt impoſſible de ſavoir. MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. III. Chap. III. pag.* 180.

faut éviter pour ne point s'égarer ; c'est de ne point recevoir sans examen bien des faits qu'on appuie de l'autorité de la Révélation. On ne doit les croire aveuglément que dans les matières que la raison ne sauroit juger, ou sur lesquelles elle ne peut porter des jugemens probables ; mais dans celles dont elle peut avoir une connoissance certaine, elle doit être absolue maîtresse & décider en souveraine, parce qu'il est certain que toute chose, contraire & incompatible aux décisions claires & évidentes de la lumière naturelle, ne peut avoir été révélée par Dieu, qui feroit un trompeur, s'il nous ordonnoit une chose contraire à la règle & aux maximes qu'il nous a données pour connoître la vérité. Si l'on n'établit point ce principe comme certain, il n'est rien de si extravagant, rien de si absurde, qu'on ne puisse dire avoir été révélé, & par conséquent qu'on ne doive croire aveuglément (*).

Tou-

(*) Si l'on veut faire passer pour Révélation

Toutes les Religions ont leur prétendue Révélation ; c'est en les examinant, & en les trouvant contraires à la lumière naturelle, qu'on les rejette & qu'on les réfute. La raison est donc la règle des Révélations, puisqu'elle juge de leur validité ; & l'on ne sauroit dire qu'on ne doit examiner que les Révélations des fausses Religions ; car cet argument seroit commun à toutes, & chacun resteroit éternellement dans l'erreur, puisqu'il n'examineroit point s'il peut y être.

En voilà assez, Madame, à ce que je crois, pour vous persuader que nous savons peu de chose, & qu'il nous est impossible d'espérer jamais sur certaines matières d'acquérir des connoissances bien certaines & bien étendues. Je ne re-

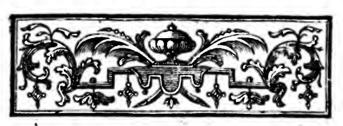
lation une chose contraire aux principes évidens de la raison, & à la connoissance manifeste que l'esprit a de ses idées claires & distinctes, il faut alors écouter la raison sur cela, comme sur une matière qui est de son ressort. LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. XVIII. pag. 901.*

regretterai point le tems que je puis avoir emploïé à ces Réflexions, si elles peuvent vous plaire; & puisque vous me paroissez souhaiter que je vous dise un mot de l'Astrologie-Judiciaire, je vous promets, Madame, que dès que j'aurai un moment de loisir, je satisferai votre envie.

FIN DE LA QUATRIE'ME RE'FLEXION.



RE'FLE-



REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE DES CONNOISSANCES HUMAINES.

REFLEXION CINQUIE'ME, CONCERNANT L'ASTROLOGIE - JUDICIAIRE.

§. I.

INTRODUCTION.



Ous voici enfin arrivés ; Madame, à la Science en laquelle vous paroissez avoir le plus de confiance. Oserai-je vous le dire ; c'est cependant la plus fausse

fausse & la plus trompeuse. Les préjugés vous ont empêché jusqu'ici de faire usage de votre raison. Vous avez ajoûté une entiére croïance aux Contes & aux Fables qu'on vous avoit dits dans votre jeunesse ; mais j'ose me flatter de vous convaincre évidemment de l'erreur où vous êtes ; & je vous montrerai si clairement le ridicule de l'Astrologie-Judiciaire, que vous aurez pour elle autant de mépris qu'en ont eu les plus grands hommes, anciens & modernes. Cette Science trompeuse a été regardée de tout tems comme le partage de quelques menteurs, qui par un sale intérêt dupent les autres, & se dupent eux-mêmes. Ils enveloppent leurs prédictions de tant d'obscurité ; ils les annoncent dans des termes si ambigus, que, semblables aux anciens Oracles, elles ont toujours deux ou trois sens différens, & peuvent être expliquées suivant les tems & les personnes, & selon le commentaire qu'il leur plaît d'en donner.

Il y avoit autrefois à Alexandrie une coutume, par laquelle les Astrologues

logues étoient obligés de païer un certain impôt, qu'on appelloit *le Tribut des Fous*, parce que le produit en étoit assigné sur le gain que les Astrologues & les diseurs de bonne-fortune faisoient à la faveur de la folle crédulité de leurs sectateurs. Que penseriez-vous, Madame, d'un homme qui décideroit de ses affaires par le sort des dez? Vous vous moqueriez sans doute de sa folie. La décision de l'Astrologie est aussi peu certaine que celle des dez. *Quiconque a dessein de piper le monde*, dit un Auteur célèbre, *est assûré de trouver des personnes qui seront bien-aises d'être pipées; & les plus ridicules sottises rencontreront toujours des esprits auxquels elles sont proportionnées.*, *après que l'on voit tant de gens infatués, de l'Astrologie-Judiciaire.... Il y a une constellation dans le Ciel, qu'il a plû à quelques personnes de nommer* Balance, *& qui ressemble à une balance comme à un moulin-à-vent. La Balance est le signe de la Justice; donc ceux qui naîtront sous cette constellation, seront justes & équitables........ Quelques extravagans que soient ces raisonnemens,*

il se trouve des personnes qui les debitent, & d'autres qui s'en laissent persuader (*).

On étoit autrefois bien plus attaché à l'Astrologie-Judiciaire, qu'on ne l'est actuellement; peu-à-peu beaucoup de gens sont revenus de cette foiblesse, & l'étude de la bonne & saine Philosophie a beaucoup servi à guérir les esprits de cette maladie. Les grands hommes se sont plaints dans tous les tems de la crédulité des peuples & de la fourberie des Astrologues. *Ce sont des gens*, dit Tacite, *infidèles aux Grands, menteurs auprès de ceux qui les croient; qu'on exilera toujours de Rome, & qu'on y laissera toujours vivre, malgré les Ordonnances* (†).

La plus grande partie du monde aime à être dupée, & l'on conduit les peuples aisément, lorsqu'on les amuse par

(*) Art de penser, *premier Discours*, pag. 2.

(†) *Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in Civitate nostra, & vetabitur semper, & retinebitur.* TACITUS, Histor. *Lib. I.*

par des chimères & des Histoires extravagantes. Le Vulgaire est plus frappé par des idées vagues & gigantesques, que par la simple vérité. Il pardonne tout à ceux qui savent le séduire agréablement, & exciter sa curiosité. Un mensonge perd la réputation d'un honnête-homme : il le fait soupçonner de fausseté, lors même qu'il dit la vérité ; mais un Astrologue a le droit de mentir impunément. Loin qu'on lui fasse un crime de ses impostures, bien des gens cherchent à l'excuser. Il suffit qu'il rencontre une fois, par un pur hazard, sur un fait de conséquence, c'en est assez pour faire croire toutes les impertinences qu'il débitera pendant tout le cours de sa vie. On n'examinera point les mensonges qu'il aura assûrés, on ne parlera que de la prédiction que le hazard aura rendu véritable. Un Astrologue prédit-il la mort d'un Prince, si elle n'arrive point, personne ne s'avise de tourner en ridicule le prétendu Prophête. Le Prince vient-il à mourir, chacun court en foule apprendre du Devin le sort dont il est menacé. Peu de gens

s'aviseront d'examiner avec attention la réalité de la Science de l'Astrologue; ils s'empresseront au contraire à fournir les moiens de duper plus aisément leur crédulité. *Combien de fois*, dit Cicéron, *ai-je entendu les Astrologues prédire à Pompée, à Crassus, à César, qu'ils mourroient dans un âge très-avancé, au milieu de leur famille, comblés de gloire & d'honneur? Il leur est arrivé tout le contraire de ce qu'on leur avoit assûré, & je ne puis comprendre comment, après des marques si visibles de la fausseté de l'Astrologie-Judiciaire, il peut encore se trouver quelqu'un assez crédule pour y ajouter foi (*).*

A quoi sert de vouloir savoir ce que nous ne pouvons connoître? Dieu n'a point voulu nous révéler certains se-

(*) *Quam multa ego Pompeio, quam multa Crasso, quam multa huic ipsi Cæsari, à Caldæis dicta memini, neminem eorum, nisi senectute, nisi cum claritate, esse moriturum: ut mihi permirum videatur quemquam extare qui etiam non credat iis quorum prædicta quotidie videat re & eventu refelli.* CICERO, de Divinatione, *Lib. II.*

secrets; n'est-il pas ridicule de croire qu'il les a écrits dans les astres? Une impertinente curiosité n'a pas peu servi à mettre en vogue l'Astrologie-Judiciaire, & à lui donner un grand crédit; chacun croit avidemment ce qui le flatte. Elle promet des richesses, des honneurs, des trésors; n'est-il pas naturel qu'on aime à lui donner la croiance? Et quant à ceux qu'elle menace de quelques dangers, la crainte, la superstition, l'envie d'éviter le péril suffisent pour leur faire regarder ces prédictions comme des instructions essentielles. Il est peu de personnes, qui, satisfaites du présent, n'aiment point à s'embarrasser de l'avenir. Cette sage conduite est le partage des Philosophes, ils savent qu'ils ne gagnent rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver, & qu'il est triste de se tourmenter inutilement (*). Jupiter, dit Horace, enve-

(*) *Ne utile quidem est scire quid futurum sit: miserum est enim nihil proficientem angi.* CICERO, de Natur. Deor. *Lib. III. Chap. VI.*

veloppe dans une nuit obſcure tous les événemens à venir, & ſe rit d'un mortel qui porte ſes vûes inquiétes plus loin qu'il ne dévroit.

§. II.

COMBIEN LES PRINCIPES DE L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE SONT RIDICULES.

Les régles de l'Aſtrologie-Judiciaire différent ſi fort ſur un ſeul & même ſujet, qu'il eſt impoſſible de pouvoir former ſur ces règles un jugement certain. La plûpart même ſont ſi ridicules, qu'on ne ſait comment les réfuter ſérieuſement. Parmi les douze ſignes du Zodiaque, il y en a trois qu'on nomme le *Belier*, le *Taureau*, le *Capricorne*, & qu'on eût pû tout auſſi juſtement appeller le *Pigeon*, le *Chien*, & le *Chat*. Mais *parce que le* Belier, *le* Taureau, *& le* Capricorne *ſont des animaux qui ruminent, ceux qui prennent médecine, lorſque la Lune eſt ſous ces conſtellations, ſont en danger de vomir.* Il faut être bien Aſtrologue pour

pour donner dans de pareilles folies, & bien aveuglé pour se les persuader; car c'est un pur caprice & une fantaisie qui a fait donner aux signes du Zodiaque certains noms plûtôt que d'autres. Et dans le fond, ils ne ressemblent non plus à ceux qu'on leur a attribués, qu'un moulin-à-vent à une hirondelle. Les Anciens, pour s'accommoder aux fictions des Poëtes, croioient que la Justice, dégoûtée d'un monde aussi corrompu que le nôtre, s'en étoit allée au Ciel; & sur cette idée chimérique, on a assûré que sous ce signe les femmes seront stériles, ou feront de fausses-couches. Eh quoi! si les anciens Poëtes avoient appellé *Chienne* le signe qu'ils ont appellé *Vierge*, les femmes auroient couru risque d'enrager lorsque la Lune, ou quelque autre Planete, nous auroit paru répondre à cette constellation!

Je voudrois bien qu'un Astrologue me fît le plaisir de me dire comment il fait qu'un tel signe ressemble plûtôt à une Vierge qu'à un Clocher, & comment il a pû trouver d'assez bons télescopes pour discerner cette ressem-

blance, d'une distance peut-être de plus de trente millions de lieuës ? Jusqu'alors, je ne sais sur quoi il assûre qu'on vomit aisément lorsqu'on prend médecine quand la lune est sous le Belier. Je suis en droit de lui soutenir qu'on doit au contraire être sujet à se donner une entorse si l'on vient à danser alors ; parce que le signe, qu'il croit ressembler au Belier, a la figure d'un danseur de corde. Sur cette supposition, je ferai, s'il m'en prend envie, des prédictions tout comme lui, où, parmi une infinité de fausses, il y en aura par hazard quelques-unes de véritables. Il ne restera plus après cela, qu'à savoir si ma science vaudra mieux que la sienne, & si le danseur de corde existera véritablement dans le Ciel.

Monsieur Bernier a recueilli la même moisson de gloire que tous les grands hommes qui ont écrit contre l'Astrologie-Judiciaire ; & voici, Madame, un passage de cet Auteur, qui suffira pour vous démontrer évidemment le ridicule de ces Maisons, sous les noms desquelles les Astrologues ont divisé le Ciel en douze régions, qui com-

communiquent leurs vertus aux Planetes. *D'où est-ce que les Maisons*, dit ce Philosophe, *tirent leur vertu? Sera-ce du Ciel mobile? Mais pourquoi la même partie du Ciel qui est heureuse dans une Maison, sera-t-elle incontinent malheureuse dans une autre? Cela lui vient-il du lieu & de l'espace dans lequel elle est? Mais pourquoi de purs espaces auroient-ils tant de vertus, & si differentes entre elles? Et qu'ils ne disent point que ce ne sont pas les Maisons, mais que ce sont les Planetes, qui dans les Maisons produisent divers effets; car puisqu'une Planete, qui est bonne de sa nature, nuit dans une Maison malheureuse, & que celle qui est mauvaise, y multiplie ses forces; on demande d'où lui vient cette malignité qui lui est imprimée par la Maison* (*)?

Prenez-garde, Madame, que voilà toute l'Astrologie-Judiciaire ruinée de fond en comble par ce passage. Est-il rien de si ridicule que de soutenir que de purs espaces puissent communiquer un

(*) BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. IV. pag.* 457.

un nombre de vertus différentes, & donner ce qu'ils n'ont point? Vous êtes actuellement trop Philosophe pour accorder votre consentement à de pareilles chimères, qui ne sont fondées que sur les idées extravagantes d'un nombre de gens qui n'ont aucune notion de la véritable & saine Philosophie.

§. III.

QU'IL EST IMPOSSIBLE QUE L'INFLUENCE DES ASTRES PUISSE DÉTERMINER LE BONHEUR, OU LE MALHEUR DES HOMMES.

CONsidérez, Madame, que si les règles de l'Astrologie-Judiciaire étoient certaines, Dieu se seroit lié les mains; & nous les auroit liées à nous-mêmes. Toutes nos actions, nos plus secretes pensées, nos moindres mouvemens seroient gravés dans le Ciel en caractères ineffaçables, & il ne nous resteroit plus rien de libre. Nous serions nécessités au mal comme au bien, puisqu'il faudroit que nous fissions

ſions abſolument ce qui ſeroit écrit dans le prétendu régître des aſtres ; ou bien le livre ſeroit faux, & la ſcience des Devins incertaine. Notre ſort dépend des lieux, des perſonnes, des tems, & de notre volonté, & non pas des conjonctions chimériques, imaginées par des Charlatans. Deux hommes naiſſent ſous la même Planete : l'un eſt Porteur-d'eau, & l'autre Souverain. D'où vient donc cette différence ? *Jupiter le vouloit ainſi*, répondra un Aſtrologue. Mais, qu'eſt-ce que Jupiter ? C'eſt un corps ſans connoiſſance, & qui ne peut agir que par ſon influence. D'où vient donc agit-elle dans le même moment, dans le même climat d'une manière ſi différence ? Comment cette influence peut-elle avoir lieu ? Comment peut-elle percer la vaſte étendue des airs? Un atôme, la moindre portion de matière arrête, détourne, diminue ces prétendues particules, qu'on veut que ces Planetes nous envoient. D'ailleurs, les aſtres influent-ils toujours, ou n'influent-ils que dans certaines occaſions ? S'ils n'influent que dans certains momens, & lorſque
les

les particules qui s'en détachent, viennent à nous rencontrer, comment l'Astrologue peut-il connoître le tems précis où cela arrive, pour décider de leur effet? Et si les influences sont continuelles, comment peuvent-elles être assez promptes pour percer la vaste étendue des airs, forcer la matière qui les arrête ou les détourne, & s'accorder avec la vivacité de nos passions, d'où naissent les principales actions de notre vie? Car si les astres réglent tous nos sentimens & toutes nos démarches, il faut que leurs influences agissent avec autant de rapidité que notre volonté, puisque ce sont eux qui la déterminent; ensorte que lorsqu'un Amant prend le dessein d'abandonner sa Maîtresse sur un coup d'œil qu'elle donne à son Rival, il faut qu'il y ait un nombre d'influences qui agissent aussi vîte que le coup d'œil de la Maîtresse, & la pensée de l'Amant piqué, pour qu'elles puissent déterminer l'une à la coquetterie, & l'autre au dépit & au désespoir. Car les Astrologues veulent que les moindres choses soient gouvernées par les astres.

Les

Les brouilleries & les raccommodemens des Amans sont aussi de leur district ; c'est-là une des meilleures piéces de leur sac, & qui leur donne le plus de crédit dans le monde. Chaque Amant veut connoître si sa Maîtresse est fidèle. Le beau sexe est encore plus curieux que le nôtre, & les faiseurs d'Horoscopes n'ont point d'aussi bonnes pratiques que les Amoureux & leurs Dames. L'Astrologie-Judiciaire est aussi trompeuse que l'amour, & je me crois obligé en conscience d'avertir les Belles de ne se point fier davantage aux prédictions des Astrologues, qu'aux sermens des Petits-Maîtres.

§. IV.

QUE LES COMETES NE SONT POINT DES SIGNES QUI PRESAGENT DES EVENEMENS FUTURS.

VOus m'avez promis, Madame, de lire avec attention les *Pensées diverses de Bayle sur les Cometes*, dès que vous aurez achevé le charmant Livre des *Entretiens sur la Pluralité des*

Mon-

Mondes (*), qui vous rend, dites-vous, si aisées les connoissances Astronomiques. Si vous le faites, l'agréable Fontenelle vous fournira des lumières pour goûter utilement le savant & profond Bayle; & rendue Astronome par l'un, l'autre achevera de vous persuader de la ridiculité des influences Astrologiques. Il vous montrera démonstrativement que ces Cometes, dont on fait tant de bruit, ne sont que des phénomènes ordinaires dans le cours de la nature, & dont le pouvoir est aussi borné que celui des étoiles & des Planetes. Vous serez convaincue, lorsque vous aurez lû ses *Pensées*, qu'il n'est pas plus extraordinaire qu'il arrive des malheurs après l'apparition des Cometes, qu'il l'est qu'il en arrive après le

(*) *Je n'ai point fait de Réflexion particulière sur l'Astronomie, parce qu'il m'eût été impossible de rien dire sur les Corps Célestes qui pût approcher de la beauté & de la clarté de ces* Entretiens. *Quiconque voudra savoir autant d'Astronomie qu'il convient à un homme du monde d'en savoir, pourra aisément trouver dans cet agréable Livre dequoi se satisfaire.*

ſe coucher ou le lever du Soleil, puiſque ſelon le train ordinaire du monde, dans quelque année que ce ſoit, il arrive de grandes calamitez ſur la terre, ou en un lieu, ou en un autre. *Il eſt probable*, dit cet illuſtre Auteur, *qu'à quelque heure du jour que ce ſoit qu'un Bourgeois de Paris regarde par ſa fenêtre ſur le Pont-Saint-Michel, il voit paſſer des gens dans la rue. Cependant, les regards de ce Bourgeois n'ont aucune influence ſur les gens qui paſſent, & chacun paſſeroit tout de même, encore que le Bourgeois n'eût pas regardé par ſa fenêtre. Donc, la Comete n'a aucune influence ſur les événemens, & chaque choſe ſeroit arrivée comme elle a fait, quand même il n'auroit paru aucune Comete, puiſque ſes influences ne peuvent avoir aucune vertu* (*).

Il ſeroit aiſé de prouver qu'il eſt faux qu'il ſoit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont ſuivi de près les Cometes, que dans les autres tems; & pour être perſuadé du train ordinaire des choſes, on n'a qu'à ſupputer, par

(*) BAYLE, Penſées diverſes ſur les Comettes, &c. *Tom. I. pag.* 42.

par le moïen de l'Histoire, le bien & le mal qu'on a ressentis sur la terre pendant l'espace de quinze ou vingt ans, lors de l'apparition d'une Comete. On trouvera que l'un comportant l'autre, la supputation se trouvera égale avec celle qu'on fera de quinze ou vingt autres années, éloignées des tems où l'on aura vû des Cometes.

Et quant aux sentimens de quelques Historiens & de quelques Poëtes, grands amateurs de Prodiges, je vous ai fait voir dans ma premiére Réflexion combien on doit y avoir peu d'égard. En effet, si l'on écoutoit tous les contes que débite ridiculement un nombre de génies foibles, & peu éclairés par la bonne Philosophie, il faudroit par la même raison autoriser les superstitions & fables de toutes les vieilles. On n'oseroit plus se mettre à table, lorsqu'on se trouveroit treize à la fois, & l'on seroit dans l'attente des plus grands malheurs, dès qu'on auroit renversé une salière, ou cassé un miroir. Mais dans des matières de Philosophie, le sentiment d'un Auteur, tel que Bayle ou Gassendi,

di, est préférable au témoignage de vingt Historiens, qui ne connoissent de la nature des Cometes que ce qu'ils en ont lû dans quelques autres Historiens aussi superstitieux qu'eux ; aussi voïons-nous que les Auteurs les plus estimés sont généralement peu favorables aux prodiges.

§. V.

DE LA FOURBERIE ET DES FILOUTERIES DES ASTROLOGUES.

Les Astrologues sont si peu persuadés de la réalité & de la vérité de leur art ; qu'ils se traitent mutuellement de fourbes ; & s'accusent d'impostures.

Cardan, fameux Astrologue, se récrie fort contre une troupe de Fripons & de Charlatans, qu'il accuse d'avoir gâté & corrompu, par leurs impostures & leurs sottises, l'Astrologie-Judiciaire. Il soutient qu'on a prêté plusieurs choses à Ptolomée, qui ne sont point de lui : mais ce repro-

che de Cardan eſt tout-à-fait plaiſant & particulier; car perſonne n'a inventé tant de nouvelles chimères, qui ne ſe trouvent point dans Ptolomée, que lui (*).

Un autre Aſtrologue, appellé Morin, fort piqué contre Gaſſendi qui ſe moquoit de ſes Prédictions, & qui mettoit en évidence la fourberie de ſon art, voulut rétablir ſa réputation, délabrée aux dépens de Gaſſendi. Il choiſit le tems où ce Philoſophe étoit incommodé d'une fluxion très-dangereuſe ſur la poitrine; & croiant qu'il n'en

(*) *Cardan fut la victime de ſa vanité. Il fit ſon horoſcope, & annonça qu'il mourroit dans un certain tems, qu'il fixa; cependant ce tems approchoit beaucoup, & Cardan ſe portoit toujours bien. Pour conſerver ſa gloire & celle de l'Aſtrologie-Judiciaire, il ſe laiſſa mourir de faim. Scaliger, & l'illuſtre Monſieur de Thou certifient la vérité de ce fait. Le même Cardan dreſſa avec beaucoup de ſoin l'Horoſcope de ſon Fils. Il l'avertit, par un long écrit, de ce qui lui devoit arriver, & ne lui parla jamais qu'on le pendroit à vingt-quatre ans, pour avoir empoiſonné ſa femme.*

n'en guériroit point, il fut assez impudent pour faire imprimer & répandre dans le Public, que Gassendi qui frondoit si fort l'Astrologie-Judiciaire, mourroit vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août de l'année 1650. L'Astrologue crut étonner le Philosophe par cette prédiction; mais celui-ci, non content d'avoir donné des raisons contre l'Astrologie-Judiciaire, voulut encore y joindre des preuves évidentes de sa fausseté; car il reprit si bien ses forces, qu'il ne se porta jamais mieux que dans le tems que l'Astrologue l'avoit condamné à être immolé à la réparation du tort qu'il avoit fait à son art. Si Gassendi fût mort par hazard, voiez, Madame, quelle devenoit la réputation de l'Astrologue, & quel triomphe ç'eût été pour ceux qui aiment à être abusés par des idées chimériques! Il n'est point extraordinaire que les faiseurs d'horoscopes les Charlatans, & les diseurs de bonne-avanture prédisent quelquefois la vérité; à force de mentir, il leur arrive de deviner. *Qui est celui*, dit Ciceron, *qui, s'exerçant tous les jours à tirer, ne don-*

ne enfin quelquefois au but (*). Un faiseur d'Almanacs annonce qu'il mourra un Souverain en Europe. S'il meurt, chacun parle de l'Almanac; s'il ne meurt point, on n'en dit rien ; non plus que de bien d'autres qu'on avoit faits dans divers païs, & qui avoient prédit un mensonge d'une autre espèce.

Permettez, Madame, en achevant cette Réflexion, que je vous exhorte à mépriser souverainement toutes les Sciences que vous trouverez aussi incertaines & aussi ridicules que l'Astrologie-Judiciaire.

(*) *Quis est enim, qui, totum diem jaculans, non aliquando conlineet.* CICERO, de Divinatione, *Lib. II. Cap. LIX.*

FIN DE LA CINQUIE'ME ET DERNIE'RE RE'FLEXION.



EXAMEN



EXAMEN CRITIQUE

DES REMARQUES DE M. L'ABBE' D'OLIVET, *DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, SUR LA THE'OLOGIE DES PHILOSOPHES GRECS.*

OU L'ON RE'POND PAR OCCASION A PLUSIEURS OBJECTIONS DE CET ACADE'MICIEN CONTRE M. BAYLE.

MONSIEUR,



» Vous voulez que je vous en-
» voïe l'Examen Critique que
» j'ai fait des *Remarques sur la*
» *Théologie des Philosophes Grecs,*
» je ne puis refuser de satisfaire votre
» envie,

» envie, & voici ce que vous paroissez
» souhaiter avec assez d'empressement.
» Ne vous figurez pas qu'en critiquant
» Mr. l'Abbé d'Olivet, je n'aïe point
» pour lui l'estime que ses talens & ses
» rares qualités méritent qu'on lui ac-
» corde; je le considére comme un
» Savant qui fait honneur à sa Patrie,
» comme un excellent Traducteur. Le
» seul amour de la vérité m'a fait
» prendre la résolution de justifier
» Mr. Bayle, qu'il a maltraité sans
» aucun ménagement dans plusieurs
» endroits. Ce n'est ni l'envie de cri-
» tiquer un Académicien, qui s'est fait
» un nom dans la République des
» Lettres, ni le desir de briller aux
» dépens d'un Auteur respectable, qui
» m'ont mis la plume à la main. Vous
» vous en appercevrez aisément, Mon-
» sieur, par la manière dont j'ai com-
» battu les opinions de Mr. l'Abbé
» d'Olivet. J'ai tâché, autant qu'il
» m'étoit possible, qu'il ne m'échap-
» pât quelque chose de trop vif; ce-
» pendant, comme dans le feu de la
» dispute on se laisse aisément empor-
» ter à son imagination, je vous prie,
» si

» si vous trouvez dans ma Critique
» quelques termes ou quelques expres-
» sions qui vous paroissent peu con-
» venables aux égards que mérite Mr.
» l'Abbé d'Olivet, de les attribuer
» à mon inadvertance. Quant à la dif-
» férence qu'il y a entre mes sentimens
» & les siens, c'est à vous de juger
» lesquels vous paroissent les plus pro-
» bables. Il s'en faut bien que je me
» regarde comme infaillible ; l'expé-
» rience m'a convaincu & me con-
» vainque tous les jours que chacun
» *abonde en son sens.* Portez donc, sans
» avoir égard à l'amitié que vous avez
» pour moi, le jugement qui vous
» paroîtra convenir à mon Ouvrage.
» De quelque façon que vous en ju-
» giez, je n'en serai pas moins avec
» une considération infinie,

Votre très-humble, &c.



§. I.

§. I.

DES OUVRAGES QUI PEUVENT NOUS ETRE UTILES POUR CONNOITRE LA THE'OLOGIE DES ANCIENS PHILOSOPHES GRECS.

MOnsieur l'Abbé d'Olivet prétend qu'il doit, pour expliquer la Théologie des Grecs, s'attacher uniquement *& scrupuleusement à Ciceron* (*), *parce que de tout ce que les Anciens ont pû écrire là-dessus, il n'est venu jusqu'à nous que le Timée de Platon, où l'on ne développe qu'un sentiment particulier. Le peu qui se trouve ailleurs, ne doit être compté que pour des fragmens, qu'on peut même soupçonner d'être*

(*) Remarques sur la Théologie des Philosophes Grecs, *placées au commencement de la Traduction des* Entretiens de Ciceron, sur la Nature des Dieux, *par Mr.* l'ABBE' D'OLIVET, *pag.* 53.

tre tronqués, ou falsifiés; & des fragmens ne sauroient nous représenter au vrai la totalité d'un systême qui suppose beaucoup de principes.

Je ne comprends point comment Mr. l'Abbé d'Olivet a pû avancer autant de paradoxes étonnans, qu'il s'en trouve dans ce peu de lignes. Nous n'avons, selon lui, *hors le Timée de Platon, où l'on ne dévoloppe qu'un sentiment, que des fragmens tronqués, ou falsifiés.* Avant d'examiner quels sont les Ouvrages qu'il traite de fragmens suspects, voions les Livres entiers qui nous restent.

Le Poëme de Lucrèce ne nous sert-il pas pour juger des opinions de Démocrite & d'Epicure? N'y développe-t-on pas aussi amplement que dans le Timée de Platon un *sentiment particulier?* Mr. l'Abbé d'Olivet ne seroit pas fondé à rejetter un Auteur qui doit être plus ancien que Cicéron, puisqu'on prétend que cet Orateur (*) en a revû l'Ou-

(*) *Titus Lucretius Poëta nascitur, qui amatorio poculo in furorem versus, cum ali-*

 quot

l'Ouvrage. Enfin, que cela soit ou non, il consiste toujours que nous avons dans Lucrece le systême de Théologie d'Epicure, pour le moins aussi-bien éclairci que celui de Platon dans son *Timée*.

Les huit Livres de la Physique d'Aristote & ceux de sa Métaphysique, ne peuvent-ils pas nous servir à connoître la Théologie des Grecs ? Ce Philosophe y réfute en plusieurs endroits les sentimens des Philosophes qui l'avoient précédé, ou qui avoient été ses contemporains. Il devoit les connoître aussi-bien que Cicéron, qui ne vivoit que plusieurs siécles après; du moins Aristo-

quot libros per intervalla insaniæ conscripsisset, quos postea CICERO *emendavit, propria se manu interfecit anno ætatis* 44. *Euseb. pag.* 160. Que ce qu'Eusébe nous dit soit vrai ou non, toujours est-il certain que Lucrece étoit mort avant Cicéron, puisque ce dernier, écrivant à son frere, fait l'éloge de l'Ouvrage de ce Poëte. *Lucretii Poëmata, ut scribis, non ita sunt multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.* M. CICERO ad Q. Fratrem, *Lib. II. Epist. II.*

Ariſtote avoit-il ſon propre ſyſtême, ainſi on peut l'apprendre dans ſes Ecrits.

L'Ouvrage que Xénophon a compoſé, ſous le titre *des Choſes mémorables de Socrate*, ne doit-il pas auſſi être compté parmi les Livres dont on peut retirer de grands éclairciſſemens ſur la Théologie des Anciens ? On y voit fort au long le ſentiment de Socrate ſur la nature de l'ame, ſur celle de Dieu, &c. Voilà encore un quatriéme ſyſtême amplement détaillé ; car quoique Platon ait pris bien des choſes de Socrate, il différoit cependant de lui dans pluſieurs points, puiſque Mr. l'Abbé d'Olivet prétend que Platon n'envoioit pas les ames humaines dans le corps des bêtes ; mais, ſelon qu'elles étoient bonnes ou mauvaiſes, il vouloit qu'elles paſſaſſent dans d'autres corps humains, où elles étoient plus ou moins heureuſes. Socrate, au contraire, diſoit (*) que les ames des hommes

(*) Je vous dis, par exemple, Cebes, que les ames des hommes intempérans, brutaux,

mes qui avoient été vicieux, entroient dans des corps d'animaux.

Voions encore un nombre d'excellens Ouvrages qui peuvent nous apprendre la Théologie des Grecs. Plutarque, qui a fait un Traité particulier des opinions des Philosophes, ne doit-il pas être consulté? Est-ce que Porphyre, Plotin, qui défendirent les sentimens des anciens Philosophes contre les Peres de l'Eglise, les ignoroient? Oseroit-on avancer un aussi étrange paradoxe?

Les

taux & lascifs, & qui se sont mis au-dessus des règles de l'honnêteté, entrent dans des corps d'ânes, ou d'autres semblables animaux. Cela ne vous paroît-il pas vraisemblable? *Cebes.* Assûrément Socrate. *Socrate.* Et les ames qui n'ont aimé que l'injustice, la tyrannie & les rapines, vont animer des corps de loups, d'épervier, de faucons; des ames de cette nature peuvent-elles aller ailleurs? *Cebes.* Non sans doute, Socrate. *Socrate.* Il en est donc de même des autres; elles vont dans des corps de bêtes d'espèce différente, dont elles avoient le naturel. PLATON, dans le Phædon, *cité par le Pere* MOURGUES, *Tom. I. pag.* 495.

Les premiers Docteurs du Christianisme, qui attaquérent la Théologie Païenne avec tant de force & avec tant d'avantage, combattoient-ils contre des chimères & contre des monstres qu'ils se forgeoient ? Ces génies, aussi vastes que profonds, auroient-ils ignoré les opinions qu'ils attaquoient ? Ces grands hommes nous ont laissé plusieurs Ouvrages très-considérables, où les différens systêmes Théologiques des Grecs sont parfaitement éclaircis & réfutés. Combien d'excellentes choses ne trouve-t-on point à leur sujet dans les Apologies de St. Justin Martyr, dans l'Exhortation aux Grecs du même Pere, dans plusieurs Traités de Tertullien, dans l'Oraison de St. Athanase, contre les Gentils, dans la Cité de Dieu de St. Augustin, dans les Stromates de Clément Alexandrin, & dans les Œuvres de plusieurs autres, tels qu'Athénagore, Hermias, Arnobe, Lactance & Eusèbe, où presque tous les différens systêmes Théologiques des Grecs sont rapportés & réfutés. Les Philosophes Cyniques occupent le 20. Chap. du XIV. Liv. de cet Ouvrage; ceux,

qui, comme les Stoïciens ont admis l'ame du monde, le 12. du IV. Liv. ceux qui avoient apporté quelque modification à ce systême, & qui vouloient que les seuls animaux raisonnables fussent des parties de la Divinité, le 9. du IV. Liv. ceux qui vouloient qu'il y eût des Dieux différens qui présidassent aux différentes parties du Monde, le 10. du même Livre. On voit dans le 2. du VIII. Livre comment Platon avoit pû acquérir les connoissances qui avoient rendu ses opinions moins éloignées du Christianisme que celles des autres Philosophes. Les changemens & les corrections que Porphyre avoit voulu faire au systême de Platon, sont dans le 30. Chap. du X. Liv.

Je me borne à ce petit nombre d'exemples de l'utilité de la Cité de Dieu, pour la connoissance de la Théologie des anciens Grecs. Cet Ouvrage de St. Augustin seroit sans doute le plus essentiel que nous eussions, si le tems n'avoit respecté les Discours que Théodoret a faits contre les Philosophes Grecs. L'Ouvrage de ce Pere est assez considérable pour former un petit

in-

in-folio, dans lequel il n'eſt aucun ſyſtême de Théologie Païenne, qui ne ſoit amplement rapporté & réfuté avec toute l'éloquence & tout le jugement poſſible. J'ai dans le moment que j'écris ceci, Théodoret devant les yeux, & je ne crains point d'avancer que ſon ſecond diſcours ſur le *premier Principe*, ſon troiſiéme *ſur les Anges*, *ſur les Dieux & ſur les Démons*, ſon quatrième *ſur la Matière & ſur le Monde*, renferme plus de choſes eſſentielles pour juger de la Théologie des Grecs, qu'il n'y en a dans tout l'Ouvrage de Cicéron ſur la Nature des Dieux.

Mr. l'Abbé d'Olivet dira peut-être, que Cicéron aiant vécu avant tous les Auteurs dont je parle, ſon autorité doit être préférable à la leur. Je réponds à cela, que quand il ſeroit vrai que l'on dût préférer Cicéron à tous ces ſages Ecrivains, il ne s'enſuivroit point de-là qu'il fallût ne les pas conſulter, & les regarder comme de nulle valeur. Parce qu'un bon Auteur a traité une matière, il eſt abſurde de prétendre qu'on ne doit faire aucune attention à pluſienrs autres qui en ont

auſſi parlé d'une façon très-claire, très-ample & très-ſenſée. Que diroit-on d'un homme, qui, voulant éclaircir un point de l'Hiſtoire Romaine, ſe contenteroit de conſulter Tite-Live, & ne daigneroit pas examiner ce que Plutarque & les autres Hiſtoriens en auroient dit? On blâmeroit ſans doute la prévention de cet homme : mais je vais plus loin, & je ſoutiens que l'ancienneté de Cicéron ne doit point lui acquérir aucune préférence ; le tems qu'il y a eu entre lui & les autres Auteurs, n'eſt point aſſez conſidérable.

Lorſque les Peres de l'Egliſe ont écrit contre les ſyſtêmes de Théologie des Philoſophes Grecs, les diſciples de ces mêmes Philoſophes formoient encore un corps de ſecte. Le Paganiſme exiſtant avoit en eux de zèlés défenſeurs. Les Partiſans de Platon, d'Ariſtote, d'Epicure, de Zénon, étoient les plus grands adverſaires du Chriſtianiſme; connoiſſoient-ils moins les opinions de leur maître que Cicéron? Et les Peres qui les attaquoient, ne les avoient-ils pû apprendre? Sans doute ils avoient eu les mêmes moïens

de

de s'instruire que Cicéron, les Ecoles publiques leur avoient été ouvertes comme à lui, le voiage d'Athènes & de la Gréce ne leur avoit point été interdit, & trois cens ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de Cicéron, n'empêchoient pas qu'on ne pût connoître les opinions des Philosophes, dont les Ecrits existoient encore dans leur entier, & dont les disciples formoient une secte nombreuse. Il y a deux cens ans environ que Calvin est mort, ne feroit-il pas absurde de prétendre que Mr. de Bossuet & le Ministre Claude connoissoient beaucoup moins les sentimens de ce Théologien, que le Cardinal de Richelieu & le Ministre Martet, parce que ces premiers Auteurs vivoient plusieurs années après les derniers? car il ne s'agit point ici de gens qui ont été contemporains. Platon étoit mort plus de trois siécles avant Cicéron, qui est précisément dans le cas du Ministre Claude, n'aiant pas vû davantage Epicure, Platon, Aristote, &c. que le Docteur Réformé Calvin, Beze, Zwingle, &c.

L'opinion que je soutiens contre

Mr. l'Abbé d'Olivet, est si claire & si évidente, qu'il semble que je n'aurois pas dû m'y arrêter aussi long-tems. Deux raisons essentielles m'ont obligé à donner autant d'étendue à mes preuves. La première, c'est que voulant composer un Ouvrage qui pût être de quelque utilité à ceux qui souhaitent connoître l'ancienne Théologie des Philosophes Grecs, j'ai cru devoir indiquer les principales sources dans lesquelles ils pourroient puiser les éclaircissemens qui leur seroient nécessaires. La seconde, c'est qu'il étoit nécessaire que je constatasse la validité des Auteurs dont je dois opposer quelquefois les sentimens à ceux de Cicéron, & qu'il convenoit que je montrasse évidemment que les autorités sur lesquelles je m'appuiois, étoient prises dans des Livres complets, respectables, & non point dans des morceaux tronqués ou falsifiés.

Je viens actuellement à des Ouvrages moins considérables que ceux dont j'ai fait mention. Comme ils sont d'une grande utilité pour connoître la Théologie des Grecs, j'examinerai si

on

on doit les considérer comme des *fragmens altérés, qui ne sauroient nous représenter au vrai la totalité d'un systême.* Le Livre de *l'Ame du Monde & de la Nature* de Timée de Locre, est regardé par les Savans comme un *Livre d'or* (*), qui contient la plus pure doctrine des Philosophes anciens. Platon, qui, s'étant approprié le fond de ce Livre, a voulu en composer un autre beaucoup plus étendu, a resté, au jugement de plusieurs habiles gens, audessous de son Original (†); il a mêlé aux belles idées qu'il y avoit puisées, les chiméres & les visions grotesques des

(*) *Vere aureus libellus, & purioris priscorum Philosophorum doctrinæ pulcherrimum μνημόσυνον, superioris vero disputationis à Platone copiose de Natura perscriptæ verum autographum.* TH. GALE, in argument. Lib. Timæi Locr. *pag.* 1.

(†) *Hoc tamen notandum Platonem ad Doctrinam amplificandam, fœda quædam commenta ex Ægyptiorum scholis putida quadam diligentia, illuc congessisse, quæ commodius & modestius hic notantur à Timæo: veluti sunt nugæ περὶ μεταφύσεως, in quibus sane nimius est Plato.* Id. ibid.

des Egyptiens. L'Ouvrage de Timée de Locre est le plus excellent morceau du Pythagoricisme (*) qui soit parvenu jusqu'à nous ; on y voit parfaitement tous les principes de ce systême. Par quelle raison plaît-il donc à Mr. l'Abbé d'Olivet de le regarder comme un fragment qu'on peut soupçonner d'être tronqué ou falsifié ? Est-ce parce qu'il n'est point d'une grosseur fort considérable ? Combien n'y a-t-il pas d'excellens Ouvrages anciens & modernes qui sont aussi courts ? Le meilleur Livre de Philosophie qu'on ait jamais écrit, est le plus petit de tous ; c'est le Traité que Mr. de Maupertuis a écrit sur l'attraction. L'autenticité du Traité de Timée de Locre est prouvée par l'attestation de tous les siécles ; peu d'années après qu'il fut composé, Platon en fit l'éloge (†). Les premiers Peres

(*) *Fuit autem Timæus Locrus Pythagoreus Philosophus, purioris Philosophiæ, ut apparet, peritissimus : ut non immerito eum quasi Archetypum in Physicis rebus explicandis sibi proposuerit Plato.* Id. ibid.

(†) Τίμαιός τε γὰρ ὅδε εὐνομωτάτης ὢν πόλεως, τῆς

Peres de l'Eglise, dans la réfutation qu'ils firent des Ecrits des Philosophes, citérent très-souvent (*) le Traité de Timée

τῆς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκρίδος, οὐσίᾳ καὶ γένει οὐδενὸς ὕστερος ὢν τῶν ἐκεῖ τὰς μεγίστας μὲν ἀρχάς τε καὶ τιμὰς ἐν τῇ πόλει μετακεχείρισται φιλοσοφίας δ' αὖ, κατ' ἐμὴν δόξαν, ἐπ' ἄκρον ἁπάσης ἐλήλυθε. *Nam & Timæus hic cum esset è Locris civitate in Italia, optimis legibus fundata, neque quoquam civium aut divitiis, aut genere inferior, summos in ea civitate & honores & magistratus gessit, & ut ego arbitror, ad summum in omni Philosophia fastigium pervenit.* PLATO in Timæo, *pag.* 4. Il est bon de remarquer ici que quelques Auteurs veulent que Timée ait été contemporain de Platon; les autres font mourir Timée peu de tems avant la naissance de Platon. Quoiqu'il en soit, il est toujours certain que ces deux Philosophes ont vécu à peu près dans le même tems.

(*) Τίμαιος ὁ Λοκρὸς ἐν τῷ φυσικῷ συγγράμματι κατὰ λέξιν ὧδέ μοι μαρτυρήσει. Μία ἀρχὰ πάντων ἐστὶν ἀγέννητος. εἰ γὰρ ἐγένετο, οὐκ ἂν ἦν ἔτι ἀρχά ἀλλ' ἐκείνα ἐξ ἇς ἁ ἀρχὰ ἐγένετο. *Timæus Locrus in Libro de Natura his verbis mihi feret testimonium: unum principium omnium est infectum. Si enim esset factum, non esset utique amplius principium; sed illud ex quo factum est principium, vel ex quo tanquam prin-*

Timée de Locre. Jamblique en fait mention (*), & ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'il parle préciſément de ſa briéveté; preuve bien certaine qu'il a toujours été tel que nous l'avons aujourd'hui. Deſcendons encore plus avant vers ces derniers tems, nous verrons que le livre en queſtion étoit parfaitement connu de Suidas

principio factum eſt. CLEM. ALEXANDRINUS Stromatum, *Lib. V. pag.* 508.

(*) Τίμαιός τ' οὖν ὁ Λοκρὸς, ἐν τῷ περὶ φύσεως κόσμου καὶ ψυχᾶς, (ἀφ' οὗπερ ἐφοδιασθέντα Πλάτωνα τὸν διὰ τοῦτο φερώνυμον Τίμαιον συντάξαι λέγουσιν, ὧν ἐστι καὶ ὁ τοὺς Σίλλους ποιήσας Τίμων λέγων οὕτως,

Πολλῶν δ' ἀργυρίων ὀλίγην ἠλλάξατο βίβλον
Ἔνθεν ἀφορμηθεὶς Τιμαιογραφεῖν ἐπεχείρει.

Quare Timæus Locrus in Libro de Natura Mundi atque Anima, ex quo inſtructum Platonem Timæum cognominem compoſuiſſe ferunt nonnulli, inter quos etiam eſt Timon Syllographus, ita ſcribens:

Magno nummorum numero parvum emit Librum,
Unde materiam nactus, aggreſſus eſt Timæum ſcribere.

JAMBL. in Nicomachi Arithmet. *pag.* 102.

das (*). Enfin, tous les Commentateurs de Platon (†), anciens & modernes, en ont parlé ; que faut-il donc de plus pour prouver que l'Ouvrage de Timée de Locre ne peut être sans injustice regardé comme un fragment tronqué & falsifié, qui n'est d'aucune utilité

(*) Τίμαιος Λοκρὸς, φιλόσοφος Πυθαγόρειος, μαθηματικὰ, περὶ φύσεως, περὶ τοῦ Πυθαγόρου βίου.

Timæus Locrus Philosophus Pythagoreus, Mathematica de Natura, de Vita Pythagoræ. SUIDAS in Lexic.

(†) Καὶ γὰρ καὶ αὐτὸ τοῦ Πυθαγορικοῦ Τιμαίου γράμμα περὶ φύσεως τὸν Πυθαγορικὸν τρόπον διατάττεται. ἔνθεν ἀφορμηθεὶς ὁ Πλάτων Τιμαιογραφεῖν ἐπιχειρεῖ, κατὰ τὸν Σιλλογράφον. ὃ καὶ προὐπήξαμεν, τῶν ὑπομνημάτων, ἵν' ἔχοιμεν γινώσκειν τίνα μὲν ὁ Πλάτωνος Τίμαιος λέγει ταυτὰ ἐκείνῳ, τίνα δὲ προσέθηκε, τίνα δὲ καὶ διάφορα.

Etenim Liber Timæi Pythagorei de Natura Pythagorico more disponitur, unde materiam nactus Plato, Timæum scribere aggressus est, secundum Syllographum, quem Librum etiam Commentariis nostris præfiximus, ut noscere possumus quænam Platonis Timæus tradit illi consentanea, quænam addidit, quænam etiam dissentanea. PROCULUS DIADOCHUS in Commentario in Timæum Platonis.

utilité pour l'intelligence de la Théologie des anciens Philosophes Grecs ?

Je joindrai à Timée de Locre, Ocellus Lucanus, autre célèbre Pythagoricien, dont nous avons encore un Traité sur la *Nature & l'Univers*, qui est fort estimé ; il est sur-tout d'une grande utilité pour la connoissance de l'ancienne Théologie des Grecs. Je pourrois encore constater plus aisément l'authenticité de cet Ouvrage que de celui de Timée de Locre ; mais je me contenterai de remarquer qu'il a pour lui, ainsi que l'autre, l'attestation continuée & renouvellée de tous les siécles. Philon, habile Juif (*), a remar-

(*) Ἔνιοι δ' οὐκ Ἀριστοτέλη τῆς δόξης εὑρετὴν λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν Πυθαγορείων τινάς. ἐγὼ δὲ καὶ Ὠκέλλου συγγράμματι, Λευκανοῦ γένος, ἐπιγεγραμμένῳ περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως, ἐνέτυχον, ἐν ᾧ ἀγέννητόν τε καὶ ἄφθαρτον, οὐκ ἀπεφαίνετο μόνον, ἀλλὰ καὶ δι' ἀποδείξεως κατεσκεύαζεν τὸν κόσμον εἶναι.

Cæterum sunt qui tradunt opinionis hujus non Aristotelem primum auctorem, sed Pythagoreos quosdam fuisse. At mihi Occelli, genere Lucani, inscriptum de Universi Natura Commentarium oblatum est, in quo qui-

marqué avec raison que ceux qui croioient qu'Aristote avoit été le premier Philosophe qui avoit soutenu l'éternité antérieure & postérieure du Monde, se trompoient, puisqu'Ocellus Lucanus avoit dit dans son Traité que l'Univers n'avoit jamais eu de commencement, & qu'il n'auroit jamais de fin. *Je crois*, ajoute ce Juif, que *le Dogme de l'éternité du Monde a été puisé dans la doctrine de quelques anciens Pythagoriciens.* Cette seule remarque de Philon prouve, & l'utilité qu'on peut retirer du Livre d'Occellus Lucanus, & son ancienneté ; car il dit expressément l'avoir lû. Hobé en parle de même : les plus savans Modernes lui ont donné de grandes loüanges, & Pic de la Mirande (*) à ce sujet

quidem Mundum esse ingenitum & nunquam interiturum non solum protulit, verumetiam exquisitissimis rationibus comprobavit. PHILO JUDÆUS in Libro de Mundo non interituto, *pag. 607.*

(*) *Cur & Occellus idem Lucanus in Libro de Mundo, testimonio etiam ipse Platonis, eminentissimus.* JOANNES PICUS MI-

jet pense bien différemment de Mr. l'Abbé d'Olivet.

Le Commentaire que Saluste, Phylosophe Cynique, nous a laissé *sur les Dieux & sur le Monde*, a été mis assez mal à propos au rang des fragmens, puisqu'il paroît qu'il est aujourd'hui en entier, & tel qu'il a été composé, s'il faut en croire (*), Suidas & Photius (†).

Nous avons encore un autre Commentaire sur la Nature des Dieux par un Philosophe Grec, appellé Cornutus, ou, selon quelques autres, Pharnutus. Porphyre nous apprend (¶) qu'il adoptoit volontiers les explications qu'il faisoit des allégories des Poëtes. Théodoret (⊥) fait mention de l'Ouvrage Théo-

RANDULUS, &c. *Lib. I.* contra Astrologos. *pag.* 79.

(*) PHOTIUS, in Bibliotheca. *Cod.* CCXLII.

(†) SUIDAS, Lexicon.

(¶) Ὅθεν ἐπιθυμία μὲν, &c. PORPHIR. *Lib. de* Antro Nympharum. *pag.* 262.

(⊥) Κορνοῦτος ὁ φιλόσοφος τὴν Ἑλληνικὴν Θεολογίαν ξυντέθεικε. *Cornutus Philosophus Græcanicam*

Théologique de ce Grec, Suidas en parle avec éloge ; d'où vient donc le regarder comme un fragment inutile, & peut-être falsifié ? Je passe au Pere Hardoüin de faire main-basse sur tous les Ouvrages qui nous restent des Philosophes anciens : un homme qui veut que l'Enéïde de Virgile ait été composée dans le commencement du quatorzième siécle par un Moine Bénédictin ; qui donne à tous les Poëmes des anciens Romains(*) de pareils Auteurs ; qui prétend que les Ouvrages des Peres de l'Eglise, & particulièrement ceux de St.

cam Theologiam composuit. THEODORET. *in* secund. Sermone de Princip. *pag.* 28.

(*) *Proh ! quod adminiculis fulta aneis est, ut sincera ac genuina Virgilii lucubratio fuisse credatur decem testimoniis innumeris Ovidii, Juvenalis, Statii, Silii Italici, Martialis, Propertii, Quintiliani, Asconii, Pediani, Taciti in Dialogo de Oratoribus, aliorumque, ut eos qui Ecclesiastici dicuntur Scriptores, omittamus, qui plurimi certe sunt, sed aque suppositiii, proxime sequentis avi, & fabrica.* HARDOUINI Opera varia, &c. Pseudo-Virgilius, *sive* Observationes in Æneidem, *pag.* 282.

St. Auguſtin, ont été faits par une Société d'Athées & de Déïſtes (*) qui vouloient détruire le Chriſtianiſme; un homme enfin qui a fait un *in-folio* d'une bonne groſſeur pour prouver (†) qu'Arnaud, Paſcal (¶), le Pere Thomaſſin

(*) *Incredibile ac ſimile portenti eſt, quantam falſorum ſcriptorum ſegetem de rebus, tum ſacris, tum profanis, execranda & deteſtabilis una quædam, ut cæteras ſileam, ante annos fere quingentos officina effuderit.* HARDOUINI Chronologiæ ex nummis antiquis reſtitutæ Proluſio, de nummis Hadrian, *pag.* 68.

(†) *Rarius apud* Arnoldum, *tametſi fuit is* Janſenianæ *factionis ſuo tempore primipilus, impium illud placitum de Deo, ente vel veritate intelligibili entium occurrit conceptis verbis, ſive quoniam cautior ille & conſideratior fuit; ſive demum quod ſatis & ſatius eſſe duxit ac multo conſultius, in Gallicum ſermonem transferre Latina quædam Opuſcula, in quibus ea impietas diſerte adſtruitur.* HARDOUINI Opera varia, &c. Athei detecti, *pag.* 160.

(¶) *Sequitur qui celebritate famæ nihilo inferior prioribus fuit*, Blaſius Paſcal, *ex Avernia Claromontanus, cujus ex ſcriptis unum eſt ſolummodo, ex quo excerpta quædam exhiberi locus poſtulet. Titulus eſt:* Pen-

massin (*), ... (†) Ambroise Victor (¶), Descartes, étoient des Athées

Pensées de Mr. Pascal sur la Religion, & sur plusieurs autres sujets.... *in multis locis :.... pro Deo habet veritatem intelligibilem.* Idem, *ibid. pag.* 198.

(*) *Si quis velit omnia quæ sunt ab eo* (Thomassino) *impie de eo argumenta scripta repræsentare, tria ipsa quæ edidit Theologicorum Dogmatum Volumina, sunt exscribenda.* Idem, *ibid. pag.* 21.

(†) *Offert se nobis in secundo loco, qui, occulto suo nomine, metu fortassis publicæ animadversionis,* Ambrosium Victorem *se voluit nuncupari*, P. Andreas Martin, *è Congregatione Oratorii in Gallia. Edidit ille* Philosophiam, *ut appellat* Christianam, *falsa profecto appellatione, si sumus nos Christiani.* Idem., *ibid. pag.* 6.

(¶) *Ne quid intentatum Infernus relinqueret, quod non ad Ecclesiæ fidem si fieri posset convellendam adhiberet, novæ Theologiæ, hoc est* Jansenianæ, *coævam adjecit, & adjutricem eorumdemque consiliorum sociam ac participem, novam Philosophiam*, Cartesianam *ab auctore* Renato Cartesio *appellatam, quos innumeros habet hoc ævo sequaces & asseclas : miseros sane si se non intelligunt ἀθεότητα defendere ; miseriores si intelligunt.* Idem., *ibid. pag.* 198. Le Pere Hardouin a joint

Athées parfaits, & plus dangereux que Spinosa, peut bien ne point épargner les Ouvrages de quelques Philosophes anciens, sans qu'on en soit surpris, ou scandalisé. Lorsqu'on est une fois convaincu qu'un Auteur est entièrement fou, on s'attend à tout de lui. Mr. l'Abbé d'Olivet, quelque ami qu'il paroisse avoir été du Pere Hardoüin, est trop sensé pour avoir donné quelque attention à son systême, sifflé aujourd'hui si hautement dans la République des Lettres, que quoiqu'il s'y trouve toujours assez d'avanturiers, prêts à soutenir les causes les plus désespérées, personne d'eux n'a osé se charger de le défendre. Je ne comprends donc point ce qui l'a engagé à croire

joint à tous ces prétendus Athées, NICOLE, JANSENIUS QUENEL, ANTOINE LE GRAND. Ce Jésuite n'étoit-il pas véritablement digne d'avoir une place distinguée aux Petites-Maisons ? Je renvoie mes Lecteurs à ce que j'ai dit sur le systême de ce fanatique visionnaire dans mes *Lettres Cabalistiques*, & dans les *Mémoires Secrets de la République des Lettres.*

croire qu'on ne devoit examiner la Théologie des Philosophes Grecs sur la Nature des Dieux, que parce qu'en dit Cicéron. Est-ce que je me tromperois, & que Mr. l'Abbé d'Olivet auroit malheureusement donné dans les visions chimériques de son ami ? Ce qu'il dit des Ouvrages d'Aristote, & que j'examinerai dans la suite, est bien capable de faire naître des soupçons; mais non encore une fois, je ne puis me figurer qu'un homme aussi sage que Mr. l'Abbé d'Olivet, ait pû donner dans un pareil égarement. Quoi qu'il en soit, il me permettra de tenir une autre conduite que la sienne, en tâchant de développer les différens systêmes des Anciens. Je les parcourrai le plus succintement qu'il me sera possible; & pour suivre de plus près Mr. l'Abbé d'Olivet, je leur conserverai le même ordre qu'il leur a donné.



§. II.

§. II.

DU SYSTEME DE THALES.

UN *Critique* (*), dit Mr. l'Abbé d'Olivet en parlant de Mr. Bayle, *voudroit inférer que Cicéron, lorsqu'il a dit que Thalès fit présider un principe intelligent à la formation de l'Univers, s'étoit trompé, ou que si telle avoit été l'opinion de Thalès; Cicéron étoit par conséquent tombé dans une contradiction visible, puisque fort peu de lignes après il dit qu'Anaxagore fut le premier des Philosophes qui donna l'arrangement de la Matière à une Intelligence.* Voions dans Mr. Bayle même ce qu'il dit au sujet de Thalès; écoutons-le parler, nous examinerons ensuite la Critique de Mr. l'Abbé d'Olivet, & nous verrons après ce que Mr. Bayle auroit pû y répondre. » Je serois trop long (†), » dit ce dernier, si je voulois rapporter » tous

(*) D'OLIVET, Théolog. des Philosoph. Grecs, &c. *pag.* 59.

(†) BAYLE, Dictionaire Hist. & Critiq. Art. ANAXAGORAS, *Remarq. D. pag.* 211. *Col.* 1.

» tous les témoignages qui établissent
» l'une ou l'autre de ces deux vérités,
» ou même toutes les deux; I. Qu'A-
» naxagoras admettoit une Intelligen-
» ce, qui avoit mû la Matière & formé
» le Monde par le triage des *homogénéi-*
» *tés*; II. Qu'il fut le premier Philosophe
» qui avança ce systême. Conten-
» tons-nous donc d'indiquer Platon,
» Tertullien, Clément d'Alexandrie,
» Eusébe, Thémistius, St. Augustin,
» Théodoret, Proclus, Simplicius.
» Je n'en userai pas ainsi à l'égard de
» Cicéron; je rapporterai ses paroles,
» parce qu'elles fournissent une matiè-
» re d'examen. *Inde Anaxagoras*,
» dit-il, *qui accepit ab Anaximene*
» *disciplinam*, *primus omnium rerum*
» *descriptionem & modum*, *mentis infi-*
» *nitæ vi ac ratione designari ac confici*
» *voluit. In quo non vidit*, *neque mo-*
» *tum sensui junctum & continentem in*
» *infinito ullum esse posse*, *neque sensum*
» *omnino quo non ipsa natura pulsa sen-*
» *tiret. Deinde si mentem istam quasi*
» *animal aliquod esse voluit*, *erit aliquid*
» *interius ex quo illud animal nominatur.*
» *Quid autem interius mente? Cingitur*

» *igitur corpore externo. Quod quoniam* » *non placet, apperta simplexque mens nulla* » *re adjuncta qua sentire possit, fugere* » *intelligentiæ nostræ vim & notionem* » *videtur.* Il est un peu surprenant » que Cicéron donne cette primauté » au Philosophe Anaxagoras, puisqu'il » venoit de dire que Thalès avoit re- » connu un Entendement, ou un » Dieu, qui de l'eau avoit formé tou- » tes choses. *Thales Milesius, qui pri-* » *mus de talibus rebus quæsivit, aquam* » *dixit esse initium rerum, Deum au-* » *tem, eam Mentem, quæ ex aqua* » *cuncta fingeret.* Est-il possible que » Cicéron mette si-tôt en oubli ses » propres paroles ? Peut-on s'imaginer » qu'il ait voulu dire que Thalès ne » donnoit à Dieu que l'action de con- » vertir l'eau en d'autres corps; mais » qu'Anaxagoras faisoit Dieu l'auteur » de l'ordre & de la belle symmétrie » du Monde ? Je ne vois dans tout » cela rien de vraisemblable, & j'ai- » merois mieux soupçonner que ce » passage est *corrompu*; la confusion & » l'obscurité qui se rencontrent dans » les paroles qui le suivent, peuvent » con-

» confirmer beaucoup ma conjecture.
» Quoiqu'il en soit, je ne voudrois pas
» qu'on mit en balance ce témoignage
» de Cicéron avec celui de tant de célè-
» bres Ecrivains de l'Antiquité, qui af-
» firment unanimement qu'Anaxagoras
» est le premier qui joignit à la cause
» matérielle la cause efficiente; c'est-à-
» dire, qui reconnut un Entendement,
» auteur de l'œconomie de l'Architec-
» ture de l'Univers. St. Augustin fait
» si peu de cas de ce témoignage de
» Cicéron, que dans le lieu même où
» il rapporte le sentiment des Philoso-
» phes de la secte d'Ionie, conformé-
» ment à Cicéron à l'égard du reste,
» il le contredit formellement à l'é-
» gard de Thalès. *Iste autem Thales,*
» *ut successores etiam propagaret rerum*
» *naturam scrutatus, suasque disputa-*
» *tiones litteris mandans eminuit........*
» *aquam.............. putavit rerum esse*
» *principium, & hinc omnia elementa*
» *Mundi ipsumque Mundum, & quæ in eo*
» *gignuntur existere. Nihil autem huic*
» *operi, quod Mundo considerato, tam ad-*
» *mirabile aspicimus, ex divina Mente*
» *præposuit.* Notez que Cicéron mê-

» me, dans un autre Livre, exclut
» Thalès de la primauté, & la donne
» simplement & absolument au Philo-
» sophe Anaxagoras.

» Le Jésuite Lescalopier tâche de
» guérir la contradiction, en suppo-
» sant qu'Anaxagoras fut le premier
» qui publia cette doctrine, ses prédé-
» cesseurs les Philosophes s'étant con-
» tentés de la debiter dans leurs audi-
» toires. Ce dénoüement n'est guè-
» res bon; car puisqu'on a sû les
» dogmes des prédécesseurs d'Anaxa-
» goras, & en quoi les uns diffé-
» roient des autres; puis, dis-je,
» qu'on a sû cela encore qu'Anaxago-
» ras fut le premier qui eût publié des
» Livres, n'auroit-on pas sû égale-
» ment ce qu'ils eussent enseigné tou-
» chant la cause efficiente de ce Mon-
» de? Quant aux objections contre la
» doctrine de ce Philosophe, contenues
» ci-dessus dans le passage de Cicéron,
» je vous renvoie à St. Augustin, qui
» les réfute solidement ».

Mr. l'Abbé d'Olivet, voulant réfu-
ter Mr. Bayle, & prouver que Thalès
avoit reconnu un entendement, qui de
l'eau

l'eau avoit formé toutes choses, dit d'abord (*) : *Voions donc premièrement si l'on doit soupçonner Cicéron de se tromper, lorsqu'il dit que Thalès reconnoissoit un principe intelligent. Je pourrois répondre d'abord que son autorité devroit elle seule tenir contre le silence des autres Ecrivains. Quand nous avons un bon argument positif sur un fait semblable, on n'est plus reçu à emploier le négatif.*

Il est faux que l'autorité de Cicéron forme dans cette occasion un argument positif; il l'est encore plus que les autres Ecrivains aient gardé le silence: car un grand nombre d'autres, au contraire, antérieurs & postérieurs à Cicéron, ont dit expressément qu'Anaxagoras avoit été le premier qui avoit admis une Intelligence, qui, aiant mû la Matière, avoit formé le Monde. Assûrer qu'un homme a été le premier à soutenir une opinion, n'est-ce pas dire en même-tems qu'elle ne l'avoit point

(*) D'OLIVET, Théolog. des Philosoph. Grecs, *pag.* 59.

point été par ceux qui l'avoient précédé ? Mais plusieurs ont été encore plus loin, & ont dit en termes nets, clairs & fort expressifs, que Thalès n'avoit admis aucune Intelligence dans la formation du monde. Théodoret s'explique à ce sujet d'une manière décisive ; il reproche aux Grecs, qu'*avant Anaxagoras, tous les Philosophes n'avoient emploié que la seule Matière pour la formation de l'Univers, & qu'ils n'avoient pû s'élever au-dessus des choses matérielles qui tomboient sous leurs sens.* Notez que dans l'endroit où Théodoret s'explique ainsi, il fait mention du sentiment des autres Philosophes, qui ont fait présider une Intelligence à la formation de l'Univers, & qu'il ne dit pas un seul mot de Thalès ; mais comment en eût-il parlé, puisqu'il l'excluoit, pour ainsi dire nommément, en disant qu'Anaxagoras avoit été le premier qui eût admis une Intelligence dans l'arrangement de la Matière. Mr. Bayle a rapporté ce passage de Théodoret : il l'a trop abrégé ; je le citerai d'une maniére plus am-

ample (*), parce qu'il est essentiel dans la question dont il s'agit. Au lieu de trois lignes, j'en copierai dix ou douze; ceux qui entendent le Grec ou le Latin, jetteront les yeux au bas de la page.

St. Augustin est encore plus précis que Théodoret, s'il est possible de l'être. Il eût fallu consulter ce Pere de l'Eglise, pour éclaircir la contradiction qui se trouve dans Cicéron; contradiction

(*) Ἐπεὶ καὶ Ἀναξαγόρας ὁ Ἡγησιβούλου ὁ Κλαζομένιος, τῶν πρὸ αὐτοῦ [γεγενημένων] φιλοσόφων, οὐδὲν περαιτέρω τῶν ὁρωμένων νενοηκότων, πρῶτος νοῦν ἔφησεν ἐφεστάναι τῷ κόσμῳ, καὶ τοῦτον εἰς τάξιν ἐκ τῆς ἀταξίας ἀγαγεῖν τὰ στοιχεῖα· καὶ Πυθαγόρας δὲ ὁ Μνησάρχου, ἀρχὴν τῶν πάντων ἔφησε τὴν μονάδα.

Quandoquidem & Anaxagoras Hegesibuli filius Clazomenius, primus inquit, Mentem Mundo insedisse, unamque hanc elementa de confusione in ordinem disposuisse; cum superiores Philosophi nihil ultra Materiam, præterque ea quæ oculis videntur, excogitassent. Pythagoras autem Mnesarchi filius, principium rerum omnium Monada, hoc est unitatem, esse dixit. THEODORET. ad Græcos infidel. Serm. II. de Princip. *pag.* 24. *Edit. Colon.*

tion manifeste, qui montre évidemment que l'endroit où elle est, a été altéré & falsifié par les Copistes, ainsi que je le prouverai bientôt, & par l'autorité de Cicéron lui-même, & par un espèce d'aveu forcé de Mr. l'Abbé d'Olivet. Ecoutons auparavant St. Augustin prononcer la condamnation de Thalès : Nous avons vû en abregé ce qu'il en dit dans le morceau que j'ai rapporté de Mr. Bayle ; mais il est bon de l'entendre d'une manière plus étendue. Si Mr. Bayle eût prévû les chicanes qu'on pourroit lui faire un jour, il eût moins abregé les passages qu'il citoit ; je ferai actuellement ce qu'il eut dû faire, d'autant mieux, que l'endroit de St. Augustin suffit pour donner une exacte connoissance du systême de Théologie de la secte Italique & Ionique ; c'est-à-dire, des deux plus anciennes de la Gréce. » Parmi les monumens de la Langue » Grecque, qu'on regarde, *dit ce Pere(*)*, » com-

(*) *Quantum enim adtinet ad Litteras Græcas, quæ Lingua inter ceteras gentium cla-*

» comme la plus belle de toutes les
» Lan-

clarior habetur, duo Philosophorum genera traduntur; unum Italicum, ex ea parte Italiæ quæ quondam magnam Græcia nuncupata est; alterum Ionicum, in eis terris, ubi & nunc Græcia nominatur Italicum genus auctorem habuit Pythagoram Samium, à quo etiam ferunt ipsum Philosophiæ nomen exortum. Nam cum antea Sapientes appellarentur, qui modo quodam laudabilis vitæ aliis præstare videbantur; iste interrogatus quid profiteretur, Philosophum se esse respondit, id est, studiosum vel amatorem sapientiæ, quoniam Sapientem profiteri, arrogantissimum videbatur. Ionici vero generis princeps fuit Thales Milesius, unus illorum septem qui appellati sunt sapientes. Sed illi sex vitæ genere distinguebantur, & quibusdam præceptis ad bene vivendum accommodatis: iste autem Thales ut successores etiam propagaret, rerum naturam scrutatus, suasque disputationes litteris mandans eminuit; maximeque admirabiles exstitit, quod Astrologiæ numeris comprehensis defectus solis & lunæ etiam prædicere potuit. Aquam tamen putavit rerum esse principium, & hinc omnia elementa Mundi ipsumque Mundum & quæ in eo gignuntur, existere; nihil autem huic operi, quod Mundo considerato tam admirabile adspicimus, ex divina Mente præposuit. Huic successit Anaxi-

» Langues, il y a deux sectes de Phi-

» Io-

Anaximander ejus auditor, mutavitque de rerum natura opinionem. Non enim ex una re, sicut Thales ex humore, sed ex suis propriis principiis quasque res nasci putavit. Quæ rerum principia singularum esse credidit infinita, & innumerabiles Mundos gignere, & quæcumque in eis oriuntur; eosque Mundos modo dissolvi, modo iterum gigni existimavit, quanta quisque ætate sua manere potuerit, nec ipse aliquid divinæ Menti in his rerum operibus tribuens. Iste Anaximenem discipulum & successorem reliquit: qui omnes rerum caussas infinito aëri dedit, nec Deos negavit, aut tacuit: non tamen ab ipsis aërem factum, sed ipsos ex aëre ortos credidit. Anaxagoras vero ejus auditor harum rerum omnium, quas videmus, effectorem divinum animum sensit; & dixit ex infinita Materia quæ constaret similibus inter se particulis, rerum omnium genera pro modulis & speciebus propriis singula fieri, sed animo faciente divino. Diogenes quoque Anaximenis alter auditor aërem quidem dixit rerum esse Materiam, de qua omnia fierent, sed eum esse compotem divinæ rationis, sine qua nihil ex eo fieri posset. Anaxagoræ successit auditor ejus Archelaus: etiam ipse de particulis inter se similibus, quibus singula quæque fierent, ita omnia constare putavit, ut in esse etiam Mentem

» losophes ; l'une, qu'on nomme Itali-
» que, de cette partie d'Italie qu'on
» appelloit autrefois la grande Gréce,
» & l'autre Ionique, du païs qu'on
» appelle encore aujourd'hui la Gréce.
» La secte Italique a eu pour Auteur
» Pythagore, de qui l'on dit que vient
» le nom même de Philosophe. Car
» au lieu que ceux qui faisoient profes-
» sion d'une vertu plus exacte que les
» autres, s'appelloient *Sages* ; celui-ci,
» enquis de ce qu'il étoit, répondit
» qu'il étoit Philosophe ; c'est-à-dire,
» amateur de la Sagesse, croïant qu'il
» y avoit de l'arrogance à en faire
» profession. Thalès de Milet, l'un
» des sept Sages de la Grece fut chef
» de la secte Ionique. Les six autres
» se rendirent recommandables par le
» ré-

tem diceret, quæ corpora æterna, id est, illas particulas conjungendo & dissipando ageret omnia. Socrates hujus discipulus fuisse perhibetur, magister Platonis, propter quem breviter cuncta ista recolui. St. AUGUST. de Civit. Dei. *Lib. VIII. Tom. VII. Cap. II. pag.* 191. *Edit. Bened. Sti. Mauri Parif.* 1685.

» réglement extérieur de leur vie, &
» par quelques préceptes de Mora-
» le; mais Thalès s'adonna particu-
» liérement à l'étude de la Phyſique,
» dans le deſſein d'augmenter le nom-
» bre de ſes diſciples, & de fonder
» une école qui pût ſubſiſter après lui.
» Il écrivit ſes opinions, & compoſa
» pluſieurs Ouvrages; mais ce qui le
» fit plus admirer, c'eſt que par le
» moïen de l'Aſtrologie il prédiſoit
» les éclipſes du Soleil & de la Lune.
» Il crut néanmoins que l'eau étoit le
» principe de toutes choſes, des Elé-
» mens du monde, du Monde même,
» & de tout ce qu'il produit, & ne
» donna la conduite de l'Univers à au-
» cune Nature intelligente. Anaxi-
» mandre, l'un de ſes diſciples, lui
» ſuccéda; mais il ne le ſuivit pas en
» tout : car il ne crut pas, comme
» lui, que l'eau fût le principe de tou-
» tes choſes; mais ſon opinion fut que
» chaque choſe avoit ſon principe par-
» ticulier; qu'ainſi les principes des
» choſes étoient infinis, & engen-
» droient une infinité de Mondes, qui
» mouroient & renaiſſoient ſucceſſive-
» ment;

» ment, après avoir achevé le tems
» de leur durée. Il ne donnoit point
» de part à Dieu dans l'Univers. Il
» eut pour disciple & pour succes-
» seur Anaximène, qui établissoit un
» air infini, qu'il vouloit être la cause
» de toutes choses. Il ne nioit pas
» qu'il n'y eût des Dieux; mais il les
» croioit engendrés de l'air. Anaxago-
» ras, disciple de celui-ci, crut qu'un
» Esprit divin & immortel étoit la
» cause de tout ce que nous voions. Il
» disoit que toutes choses étoient fai-
» tes, chacune selon son espèce, d'une
» Matière infinie, composée de peti-
» tes parties toutes semblables; mais
» que l'esprit de Dieu étoit l'agent
» qui les faisoit. Diogène, autre
» disciple d'Anaximène, croioit qu'à
» la vérité l'air étoit la Matière de
» toutes choses, mais qu'il étoit doüé
» d'une intelligence divine, sans la-
» quelle il ne pouvoit rien produire.
» Archélaüs, marchant sur les traces
» de son maître Anaxagore, disoit
» aussi que toutes choses étoient telle-
» ment formées de ces petites parties
» semblables, qu'il y avoit une Intel-
» li-

» ligence qui joignit ensemble & » agençoit ces corps éternels; c'est-à-» dire, ces petites parties, pour en » composer tout ce que nous voions. » Socrate fut son disciple, & maître » de Platon ».

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus précis sur la question dont il s'agit ; car St. Augustin décide formellement que Thalès n'avoit admis aucune Intelligence dans la formation du Monde : Quelle apparence y a-t-il que ce Pere, écrivant contre des Philosophes Païens, qui étoient en état de le réfuter, & qui même l'en menaçoient, eût avancé avec autant d'assûrance un fait qui auroit été si aisé à démentir ? Par quelle raison Théodoret eût-il voulu courir le même risque ? Mais voici encore un Ecrivain plus ancien que Théodoret & St. Augustin, dont Mr. Bayle n'a fait aucune mention, qui reproche aux Philosophes Grecs la même chose; c'est St. Justin, Philosophe & Martyr. *Thalès*, dit-il (*), *qui fut le*

(*) Θαλῆς γὰρ ὁ Μιλήσιος ὁ πρῶτος παρ' αὐτοῖς τῆς

le premier qui enseigna publiquement la Phi-

τῆς φιλοσοφίας ἄρξας, τὴν πρόφασιν παρ' αὐτῦ λαβὼν, τας πρώτας αὐτῦ περὶ ἀρχῶν αθετήσει δόξας. αὐτῦ γαρ Αριστοτέλους Θεὸν καὶ ὕλην ἀρχὰς εἶναι τῶν πάντων εἰρηκότος, ὁ πρεσβύτατος τῶν κατ' αυτὸς απάντων Θαλῆς αρχὴν τῶν ὄντων ὕδωρ εἶναι λεγει· ἐξ ὕδατος γὰρ φησι τὰ πάντα εἶναι, καὶ εἰς ὕδωρ ἀναλύεσθαι τα πάντα· στοχάζεται δὲ, πρῶτον μὲν, ἀπὸ τῦ πάντων τῶν ζώων τὴν γονὴν αρχὴν ὑπαι, ὑγρὰν εἶναι· δεύτερον δὲ ὅτι παντα τὰ φυτὰ υγρῷ τρεφεται καὶ καρποφορεῖ, αμοιρῦντα δὲ τῦ υγρῦν, ξηραίνεται. εἶθ' ὥσπερ μὴ αρκύμενος οἷς στοχαζεται, καὶ τὸν Ομηρον ὡς ἀξιοπιστον μαρτύρεται οὕτος λέγοντα,

Ωκεανὸς, ὅσπερ γένεσις πάντεσσι τέτυκται.

Thales namque Milesius, qui primus apud illos philosophari cœpit occasione & obtentu ab ipso Homero sumpto primarias ejus de principiis abolebit opiniones. Cum enim Aristoteles primordia rerum omnium Deum & Materiam esse dicat, antiquissimus Philosophorum omnium Thales ipse, originem rerum aquam esse censet. Nam ex aqua, ait constare omnia, atque in aquam dissolvi omnia: duplici conjecturâ ductus: prima quod genitura animantium omnium principium, & causa humida est: secunda quod plantæ omnes humore & foventur & fructificant; humore autem destitutæ exarescunt. Exinde, quasi conjecturæ istæ satis non essent, Ho-

Philosophie chez les Grecs, puisa dans Homere son opinion sur les premiers principes,

Homerum insuper ut idoneum testem citat, ita dicentem.

Oceanum rerum, genuit qui cuncta parentem.

STI. JUSTINI MARTYR. ad Græcos Cohortatio, *pag.* 7.

Il est bon de remarquer ici que Plutarque dit la même chose que St. Justin sur les conjectures de Thalès, & en ajoute une troisième. Je me servirai de la Traduction D'AMIOT. *Thalès s'en retourna tout vieil en la ville de Milet, où il maintint que toutes choses étoient composées d'eau, & qu'elles se résolvoient aussi toutes en eau. Ce qu'il conjecturoit par une telle raison, c'est que premiérement la semence est le principe de tous animaux, laquelle semence est humide, ainsi est-il vrai-semblable que toutes autres choses aussi ont leur principe d'humidité. Secondement, que toutes sortes de plantes sont nourries d'humeur, & fructifient par humeur, & quand elles en ont faute, elles se desseichent. Tiercement, que le feu du soleil même & des astres se nourrit & entretient des vapeurs procédantes des eaux, & par conséquent aussi tout le monde. C'est pourquoi Ho-*

cipes, & au lieu qu'Ariſtote dans la ſuite prétendit que la cauſe première de tous les êtres étoit Dieu & la Matière, ce Thalès, le plus ancien des Philoſophes, établit au contraire l'eau pour le principe univerſel & la cauſe unique de l'Univers. Il dit que c'étoit d'elle, que tous les êtres tiroient leur origine, & que tous les differens corps; aiant été faits par l'eau, ſe réſolvent auſſi en eau. Deux conjectures obligérent Thalès à ſoutenir cette opinion: la première; c'eſt que la génération de tous les animaux vient d'une cauſe humide; la ſeconde, c'eſt que toutes les plantes ſont entretenues & augmentées par l'humidité, & que lorſqu'elles en manquent, elles ſéchent & périſſent. Pour fortifier ces conjectures, Thalès les appuïa du ſentiment d'Homére, qui dit que l'Océan eſt le pere aniverſel de toutes les différentes ſubſtances.

Après

Homére, ſuppoſant que toutes choſes ſont engendrées d'eau.

L'Océan eſt pere de toutes choſes.

PLUTARQUE, des Opinions des Philoſ. *Liv I. Chap. III.*

Après un si grand nombre d'autorités, si précises & si fortes, comment est-ce que Mr. l'Abbé d'Olivet a pû dire que celle de Cicéron devoit elle seule tenir contre le *silence des Ecrivains ?* Jamais il n'y a eu un Auteur aussi formellement contredit que Cicéron dans cette occasion, & jamais on a moins été en droit de nier qu'il ne l'ait été de tout tems, & même, pour ainsi dire, plusieurs siécles avant d'avoir écrit, puisque Platon, ainsi que l'a fort bien remarqué Mr. Bayle, avoit écrit en termes formels, qu'Anaxagoras fut le premier qui fit entrer une Intelligence dans la formation de l'Univers, qu'il n'avoit rien dit d'approchant de Thalès.

Voions à présent une autre objection de Mr. l'Abbé d'Olivet. *Une réponse*, dit-il (*), *à laquelle je n'en vois point, c'est qu'il est faux que tous les autres Ecrivains se taisent là-dessus.*

Aristote nous dit que des Philosophes tenoient

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, &c. *pag.* 52.

*tenoient qu'il y a une Intelligence répandue dans tout l'Univers, & que c'étoit peut-être ce qui avoit persuadé à Thalès que tout étoit plein de Dieux. Plutarque nous dit que Dieu est l'*Ame *du Monde, suivant Thalès. On voit dans l'Historien des Philosophes que Thalès croioit le Monde* animé ; *qu'il disoit que Dieu est ce qu'il y a de plus ancien, parce qu'il est improduit, & que le Monde est ce qu'il y a de plus beau, parce que c'est l'ouvrage de Dieu.*

Mr. l'Abbé d'Olivet me paroît trop prévenu en faveur de ses objections, auxquelles il croit qu'on ne sauroit répondre. S'il s'étoit donné la peine de consulter le passage d'Aristote, qu'il indique, & qu'il ne cite point, parce que peut-être avoit-il ses raisons pour cela, il auroit vû qu'il ne s'agit non plus d'une *Intelligence qui ait présidé à la formation du Monde*, que du grand Iman de la Mecque. Aristote, parlant des Philosophes qui admettoient une ame répandue dans le Monde qui le vivifioit, dit (*) que c'est peut-être cette opi-

(*) Καὶ ἐν τῷ ὅλῳ δέ τινες αὐτὴν (ψυχὴν) με-

opinion qui a fait dire à Thalès que tout l'Univers étoit plein de Dieux. Le systême des Anciens sur l'ame du Monde est précisément le même que celui de Spinosa. Je demande à Mr. l'Abbé d'Olivet, s'il croit que ce Juif pensoit à une Intelligence qui eût présidé à la formation de l'Univers, & qui en conserve actuellement l'ordre & l'harmonie ? Les Philosophes qui ont admis autrefois l'ame du Monde, & ceux qui aujourd'hui admettent la substance générale & unique de Spinosa qui produit toutes les différentes modifications; ont regardé cette ame, & regardent cette substance comme un être qui agit sans connoissance, qui donne la vie à toutes les différentes modifications, qui les forme & les reçoit sans aucune connoissance; c'est ce que je montrerai bien-tôt. Mais quand

μεμιχθαι φασὶν. ὅθεν ἴσως καὶ Θαλῆς ᾠήθη πάντα πλήρη θεῶν εἶναι. *Sunt & qui in toto Universo permistam ipsam (animam) inquiunt esse. Quocircà forsitan & Thales omnia plena Deorum esse putavit.* ARISTOT. de anima, *Lib. I. Cap. V.*

quand il seroit vrai, comme il ne l'est pas, qu'Aristote eût dit qu'il y avoit eu des Philosophes avant Thalès, qui prétendoient qu'*une Intelligence étoit répandue dans l'Univers*, s'ensuivroit-il de-là que ce même Aristote eût dit qu'ils la *faisoient présider à la formation de l'Univers*; ni que même cela dût découler de leur principe? Aristote lui-même admettoit une Intelligence; il faisoit cependant le Monde éternel.

Il reste à répondre à ce que dit Mr. l'Abbé d'Olivet, fondé, à ce qu'il croit, sur l'autorité de Plutarque & de Diogène Laërce. Mr. Bayle avoit prévenu ces deux objections, & je m'étonne qu'on ait voulu les emploier, après la manière dont elles avoient été réfutées. » Si on allégue (*), dit ce » grand Critique, les paroles de Dio» gène Laërce, je répons que Plu» tarque ne s'en sert point lorsqu'il » cite

(*) BAYLE, Dictionn. Histor. & Critiq. Art. *Thales*. Remarq. B. & C.

» cite la même réponse de Thalès. Il
» ne suppose point que ce Philosophe
» ait allégué la raison qu'on a vûe ci-
» dessus : Pourquoi le Monde est la
» plus belle de toutes les choses, il
» dit que Thalès, aiant à résoudre cet-
» te question ; *Quel est le plus beau de*
» *tous les êtres*, répondit, *le Monde*,
» *car tout ce qui est dans l'ordre est une*
» *partie du Monde.* Τί κάλλιστον ; κόσμος
» πᾶν γὰρ το κατὰ τάξιν, τότο μέρος ἐστί.
» *Quid pulcherrimum ? Mundus ; omnes*
» *enim ejus partes ordine aptæ sunt.* Et
» pour ce qui est de la réponse à la
» demande, si Dieu connoît les actions
» mauvaises de l'homme, il y a des gens
» qui l'attribuent, non pas à Thalès,
» mais à Pittacus. Voiez Théon, au
» Chapitre X. de ses *Progymnasmata*,
» à la page *69.* & 77. de l'Edition de
» Leyde *1626.* . . . . . Si l'on repli-
» que que Plutarque & Diogène Laër-
» ce s'accordent sur un autre point,
» qui est que Thalès, donnant la rai-
» son pourquoi Dieu est la plus an-
» cienne de toutes les choses, allégua
» que Dieu n'a point été fait, ou que
» Dieu n'a point de commencement,
» je

» je dirai que ce n'est pas une preuve
» positive qu'il ait attribué à Dieu la
» génération du Monde. N'y a-t-il
» pas eu des Philosophes, qui, en
» avoüant d'un côté qu'il y a des
» Dieux, nioient de l'autre que les
» Dieux eussent fait le Monde? . . .
» Il ne faut pas chercher les vrais sen-
» timens Philosophiques du Physi-
» cien Thalès dans les discours de
» conversation de Thalès, l'un des
» sept Sages de la Gréce. Il pouvoit
» dire sous cette dernière qualité beau-
» coup de choses qu'il ne disoit pas
» dans son Auditoire de Philosophie.
» Il ne parloit que de l'eau, quand il
» expliquoit en Physicien la généra-
» tion du Monde; il n'ajoutoit pas
» l'action de Dieu à celle de l'eau.
» Mais quand il se regardoit comme
» un Sage, dont les discours senten-
» tieux devoient servir à la correction
» des mœurs, & se répandoient parmi
» les peuples, il se croioit obligé de
» se conformer aux sentimens Théolo-
» giques. Notez que les Dogmes des
» Philosophes Païens étoient mal liés,
» & si peu justes, que de l'hypothèse
» de

» de l'existence de Dieu, il ne suivoit
» pas qu'il eût part à la production &
» à l'administration du Monde ; &
» que de l'hypothèse de sa Providen-
» ce ; il ne suivoit pas qu'il eût dé-
» brouillé le Cahos, ou formé cet
» Univers. Il leur étoit permis de dire
» que les Dieux gouvernoient le Mon-
» de ; quoique produits & tirés du
» sein du Cahos, comme les corps.
» Dès qu'on croit que l'ame de l'hom-
» me est formée des parties les plus
» subtiles du sang, on peut dire que
» Jupiter, Vénus & Mercure ont été
» produits des parties les moins grof-
» sières du Cahos. «

J'ajouterai ici aux raisons convainquantes de Mr. Bayle, que Cicéron dit précisément la même chose que lui au sujet des sentences qu'on rapporte des Philosophes. Selon (*) lui, on ne doit pas *juger de leurs sentimens par quelques*

(*) *Non igitur ex singulis vocibus Philosophi spectandi sunt, sed ex perpetuitate atque constantia.* CICER. Tuscul. Disput. *Lib. V. Cap. X.*

Un peu auparavant le même Cicéron avoit dit : *Atqui his capiuntur* imperiti, &

ques paroles découſues; *mais par l'enchaînement de leurs principes & par le total de leurs ſyſtêmes.*

Quant à ceux qui ont admis des Dieux, & qui ne les ont pas fait préſider à la formation du Monde, on peut placer parmi eux Epicure. Les Epicuriens admettoient des Dieux; mais loin de leur attribuer l'arrangement de la Matière, ils diſoient qu'ils avoient été formés eux-mêmes par les atômes, lorſque ces particules déliées, en s'accrochant les unes aux autres, avoient produit l'Univers. Il me ſeroit aiſé de prouver que pluſieurs autres Sectes qui admettoient des Dieux, les faiſoient naître lors de l'arrangement de la Matière dans l'état où elle eſt aujourd'hui; car pour la création de cette même Matière, tirée du néant par une Intelligence, jamais aucun Philoſophe ancien n'en a eu la moindre idée, ſoit qu'elle leur parût véritablement impoſ-

& propter hujuſmodi ſententias iſtorum hominum eſt multitudo. Acute autem diſputantis illud eſt, non quid quiſque dicat, ſed quid cuique dicendum ſit, videre. Id. *ibid.*

possible, ainsi qu'ils le disoient, soutenant (*) que de rien on ne pouvoit faire quelque chose, même par le pouvoir divin, soit que le Diable, si nous devons en croire un Professeur Allemand (†), leur eût malignement persuadé

(*) *Principium hinc cujus nobis exordia sumet*
Nullam rum è nihilo gigni divinitus unquam.
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quod multa in terris fieri cæloque tuentur
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, ac fieri divino Numine rentur.

T. LUCRET. Cor. *Lib. I. vers.* 150. *& seq.*

(†) *Gentilibus omnibus persuasum fuit Deo Materiam increatam ab æterno coextitisse. Tetigi hoc in Schediis, Hist. §. 37. Tit. O. & causas duas exposui quibus à Satana mendacium hoc persuaderi sibi fuerint passi, unam quod ne adeo quidem crederent ex puro nihilo quicquam fieri posse, alteram quod existimarent, nisi Materia detur, quæ sit independens, principium mali, fore ut Deus habeatur autor malorum. Dissert. XII. Stoicis Materia principium mali. ad* Thes. XII. *auctore* M. JAC. THOMASIO, *pag.* 162.

ſuadé cette opinion. J'ai cependant peine à croire, malgré l'aſſertion magiſtrale de ce Savant, que le malin Eſprit ait eu une influence ſi directe ſur le premier principe de la Théologie des Grecs; j'aimerois mieux en accuſer la foibleſſe de l'entendement humain, qui ne peut de lui-même & ſans le ſecours de la Révélation, s'élever juſqu'à la découverte de certaines vérités abſtraites.

Je ne dois pas oublier, avant d'aller plus loin, de relever le reproche que fait Mr. l'Abbé d'Olivet à Mr. Bayle de *donner un ſens forcé* (*) *aux paſſages qu'il cite, & de ſe faire un plaiſir ſecret d'augmenter le nombre des Philoſophes matérialiſtes, en plaçant Thalès parmi ceux qui donne la formation de l'Univers à la Matière toute pure, ſans le concours d'une cauſe intelligente.* Quant au reproche de *donner un ſens forcé aux paſſages*, je croirois perdre inutilement le tems, ſi je m'arrêtois davantage à juſtifier

(*) D'OLIVET, Théologie des Philoſophes Grecs, &c. *pag.* 60.

tifier Mr. Bayle ; & pour ce qui eſt du plaiſir qu'on veut qu'il ſe ſoit fait d'augmenter le nombre des Philoſophes matérialiſtes , je demande pourquoi Mr. l'Abbé d'Olivet ne dit pas la même choſe de St. Auguſtin , de Théodoret , de St. Juſtin ? Hé quoi ! le même zèle qui fera injurier Mr. Bayle , ſe diſſipera dès qu'il s'agira des Auteurs morts il y a treize ou quatorze cens ans ! C'eſt à eux au contraire à qui il s'en faut prendre ; ſi Mr. Bayle a erré , ils l'ont jetté dans l'erreur. Mr. l'Abbé d'Olivet ignoreroit-il qu'on ne doit jamais juger ſur des apparences trompeuſes , des ſentimens d'un galant homme , encore moins prendre le prétexte de ces apparences pour décrier ſa probité ? mais ce n'eſt point encore ici le lieu de me récrier ſur la façon peu ménagée dont Mr. l'Abbé d'Olivet a ſouvent parlé de Mr. Bayle ; j'aurai des occaſions bien plus eſſentielles que celle-ci , & j'en ſuis en vérité beaucoup plus mortifié pour Mr. l'Abbé d'Olivet , que pour ſon adverſaire.

Je vais actuellement m'acquitter de ma parole , & montrer , ainſi que je l'ai pro-

promis, qu'il eſt évident, par le témoignage de Cicéron & par l'aveu de Mr. l'Abbé d'Olivet, que le paſſage du Livre de la *Nature des Dieux*, qui a fait naître la difficulté qu'a remarquée ſi judicieuſement Mr. Bayle, a été manifeſtement altéré & corrompu. Voici comment s'explique Cicéron dans les Queſtions Académiques, où il redit précifément la même choſe des ſyſtêmes des Philoſophes Grecs, que ce qu'il en a écrit dans le Livre de la Nature des Dieux (*). *Thalès, le pere des Philoſophes, un des ſept Sages de la Grece, ſoutient que tous les êtres avoient*

(*) *Princeps Thales, unus è ſeptem, cui ſex reliquos conceſſiſſe primas ferunt, ex aqua dixit conſtare. At hoc Anaximandri populari & ſodali ſuo non perſuaſit, is enim infinitatem naturæ dixit eſſe è qua omnia gignerentur. Poſt ejus auditor Anaximenes infinitum aëra, ſed ea quæ ex eo orirentur definita: gigni autem terram, aquam, & ignem, tum ex his omnia Anaxagoras materiam infinitam, ſed ex ea particulas ſimiles inter ſe minutas, eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina.* CICER. Academ. Quæſt. *Lib. IV. Cap. XXVII.*

avoient été produits par l'eau. Anaximandre son disciple ne suivit pas cette opinion ; mais il prétendit que l'infini étoit la source de toutes les différentes substances. Anaximenès qui vint ensuite, admit pour premier principe l'air, qu'il disoit être infini, quoique les diverses productions qui en émanoient, fussent finies ; il vouloit que l'air seul eût produit l'eau, la terre & le feu, & ces derniers Elémens tous les corps. Anaxagoras prétendit que la Matière étoit infinie, & composée de petites parties homogènes qui d'abord avoient été dans une grande confusion, & ensuite mises en ordre par une Intelligence divine. Voilà tous les systêmes de Théologie sur la formation de l'Univers. Cicéron ne dit pas un seul mot en parlant de Thalès, qui marque que ce Philosophe ait admis une Intelligence dans la formation de l'Univers. Il parle des corrections que son disciple Anaximandre, (qu'on convient n'avoir admis aucune Intelligence) prétendit faire à son systême. Peut-on se figurer que si Thalès eût réellement fait présider une cause divine lors de l'arrangement de la Matiére, Cicéron n'eût

n'eût point remarqué qu'Anaximandre avoit rejetté cette cause, ainsi qu'il avoit fait le principe universel de l'eau? En vérité lorsqu'on confronte ce passage avec celui du Livre de la *Nature des Dieux*, il est impossible de ne sentir que ce dernier a été corrompu. Et comment ne l'auroit-il point été, puisqu'on ne sauroit comprendre ce que veulent dire deux lignes qui le suivent, & qui ne doivent cependant faire qu'un seul & unique sens avec celles qui ont fait naître la difficulté dont il s'agit? Ecoutons Mr. l'Abbé d'Olivet, il ne sauroit se récuser lui-même comme un témoin suspect. *Il ne reste plus*, dit-il, *qu'à développer la dernière phrase de Cicéron qui contient la réfutation de Thalès, elle paroît* un peu tronquée; *on devine cependant la pensée de Velleius*, &c. Je crains bien que Mr. l'Abbé d'Olivet ne soit aussi mauvais devin dans cette occasion que dans celle où il juge des *plaisirs secrets* de Mr. Bayle. Enfin, quoiqu'il en soit, il convient que le passage en question paroît un peu *tronqué*. Mr. le Président Bouhier s'ex-

s'explique plus nettement, & convient que tous les Interprêtes se sont apperçus que ce passage étoit *corrompu, & qu'il y manquoit plusieurs mots.* Et quoi! le zéle de Commentateur est-il si fort, & a-t-il tant de puissance sur les meilleurs esprits, qu'il les aveugle au point de vouloir opposer un passage *tronqué & falsifié* à l'autorité de cinq ou six Auteurs anciens, & de trois Peres de l'Eglise, qui ont été, au jugement de l'Univers entier, les plus grands génies de la primitive Eglise, & qui ont combattu avec le plus de force les Philosophes Païens leurs contemporains? Lorsque je considére l'entreprise de Mr. l'Abbé d'Olivet, je ne m'étonne plus qu'il ait établi comme une loi fondamentale (*) : *Qu'un Traducteur doit être, selon les règles, un Chevalier toujours prêts à rompre des Lances pour défendre la gloire de son Original.* Malheureusement pour Messieurs les Chevaliers Traducteurs, il leur arrive quelquefois

(*) D'OLIVET, Remarques sur la Théologie des Philosoph. Grecs, *pag.* 106.

quefois de trouver des adverſaires d'aſſez mauvaiſe humeur, pour ne pas vouloir confeſſer que les défauts de leur Original ſont des beautés, ſurtout lorſque ces défauts ſont des contradictions manifeſtes, cauſées par l'erreur des Copiſtes, & qu'elles ſont prouvées par l'autorité des Ecrivains les plus célèbres.

Je ſens qu'il eſt fâcheux à Mr. l'Abbé d'Olivet d'avoir fait inutilement toutes les belles diſtinctions par leſquelles il prétend établir que (*) *Thalès vouloit parler d'une Intelligence, qui, ne faiſant qu'un avec la Matière, dirigeoit ſes opérations, comme on diroit que l'ame, qui jointe au corps ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme. Mais Anaxagore l'entendoit d'une Intelligence abſolument diſtincte & ſéparée de la Matière, comme on le verra ci-deſſous. Ainſi, celui-là trouvoit dans un même Tout la cauſe matérielle & la cauſe efficiente; au lieu que celui-ci les diviſoit réellement. Ce ſont deux opinions toutes differentes,*

(*) Id. *ibid. pag.* 61.

rentes, dont la première, aiant été d'abord enseignée par Thalès, & la seconde par Anaxagore, Cicéron a eu raison de les reconnoître pour Auteurs ; celui-ci d'un systême, celui-là d'un autre. Toutes ces conjectures sont spirituelles, mais manifestement fausses. Si elles avoient pû être regardées comme véritables, les Auteurs anciens n'auroient pas manqué de les proposer ; ils ont dit précisément le contraire. C'est ici où il faut appliquer la maxime de Mr. l'Abbé d'Olivet ; *Quand on a un argument positif, on n'est plus reçu à apporter le négatif.*

§. III.

DU SYSTÊME D'ANAXIMANDRE.

ANaximandre (*), fils de Praxides, étoit Milésien, ainsi que Tha-

(*) ΑΝΑΞΙΜΑΝΔΡΟΣ Πραξιάδου, Μιλήσιος. οὗτος ἔφασκεν ἀρχὴν καὶ στοιχεῖον τὸ ἄπειρον. οὐ διορίζων ἀέρα, ἢ ὕδωρ, ἢ ἄλλο τι. καὶ τὰ μὲν μέρη μεταβάλλειν, τὸ δὲ πᾶν ἀμετάβλητον εἶναι. *Anaximandro Milesio Praxiades pater fuit. Hujus est*

Thalès son maître & son ami. Nous avons vû qu'il n'en adopta point les opinions, & qu'il soutint que tout venoit de l'infini. Cicéron nous apprend (*) qu'il croioit que *les Dieux recevoient l'être; qu'ils naissoient & mouroient de loin à loin; que c'étoient des Mondes innombrables.* Cicéron remarque ensuite qu'il est ridicule d'admettre un Dieu qui n'est point éternel; il a raison, & l'on ne sauroit avancer une absurdité plus sensible. Sans m'arrêter inutilement à la relever, je me contenterai de remarquer qu'Anaximandre n'emploioit par conséquent aucune Intelligence divine dans la formation de l'U-

est illud, Principium & elementum immensum hoc, & infinitum esse, non tamen definiens aëra, aut aquam, aut alliud quippiam; partes quidem ejus immutari, totum vero immutabile esse. DIOGEN. LAERT. de Vit. Philos. *Lib. II. Segm.* 1.

(*) *Anaximandri autem opinio est, nativos esse Deos, longis intervallis orientes occidentesque, eosque innumerabiles esse Mundos; sed nos Deum, nisi sempiternum intelligere qui possumus?* CICER. de Nat. Deorum. *Lib. I. Cap. X.*

l'Univers, cela n'est contesté de personne ; cependant il admettoit des Dieux. Et pourquoi son maître Thalès n'aura-t-il pû faire la même chose, parler magnifiquement de la Divinité, & la rendre inutile au développement de l'Univers ? La croïance du disciple est plus qu'une forte présomption pour celle du maître.

Un passage de Plutarque (*) fort petit, car il ne contient que ces mots, *Anaximandre croioit que les Astres sont des Dieux célestes*, a servi fort heureusement à Mr. l'Abbé d'Olivet, pour expliquer ce que c'étoit que ces Mondes innombrables que Cicéron nous apprend être les Dieux d'Anaximandre. *Plutarque*, dit-il (†), *nous facilite l'intelligence de cette opinion, en nous apprenant que les Dieux d'Anaximandre, c'étoient les astres. 1. Si ce Philosophe n'attribue*

(*) PLUTARQUE, des Opinions des Philosophes, *Liv. I. Chap. VII.* de la Traduct. d'Amiot.

(†) D'OLIVET, Remarques sur la Théolog. des Philos. Grecs, *pag.* 63.

tribue pas l'innascibilité à ses Dieux, c'est qu'il ne regardoit, & ne pouvoit regarder les astres que comme des ouvrages de la Nature. 2. S'il croit que ses Dieux naissent & meurent loin à loin, *c'est que l'Astronomie encore imparfaite découvroit alors de nouveaux astres, non pas souvent, mais de loin à loin; & que peut-être aussi en perdoit-elle de vûe quelques autres qui avoient été découverts anciennement.* 3. *S'il dit enfin* que ce sont des Mondes, & des Mondes innombrables, *il parle comme la plûpart des autres Philosophes, qui ont cru que tous les astres étoient autant de Mondes peuplés d'animaux.*

J'aurois bien voulu consulter les Commentaires du Jésuite Lescalopier, pour m'éclaircir si Mr. l'Abbé d'Olivet n'y auroit pas puisé une partie des idées qu'il a eues sur les Dieux d'Anaximandre; mais je n'ai pû me satisfaire. Ce qui m'avoit fait naître cette curiosité, c'est un reproche que les partisans de ce Jésuite ont fait au Savant Académicien. *Le morceau*, disent-ils (*), *que*

(*) JOURNALISTE de Trevoux, *dans les Mé-*

que nous a donné Mr. l'Abbé d'Olivet ſur la Théologie des Philoſophes Grecs, eſt très-curieux, & écrit avec autant de diſcernement que de clarté & de politeſſe; mais on doit cette juſtice au Pere Leſcalopier de dire que quand on ne feroit que coudre enſemble tout ce que ce Pere a dit des ſentimens des Anciens ſur la Divinité, on en feroit un volume conſidérable. Les mêmes Auteurs avoient dit un peu plus haut, en parlant des Critiques de Mr. l'Abbé d'Olivet ſur les Commentaires de ce Pere; *On ſait aſſez qu'il n'y a guères d'Auteurs qu'on traite plus mal que ceux qu'on a le plus pillés.* On entend aſſez ce que ſignifie cette dernière phraſe, & Mr. l'Abbé d'Olivet y eſt accuſé de maltraiter les Auteurs, des lumières deſquels il ne dédaigne pas de ſe ſervir. Je n'aurois fait aucune attention à ce reproche, parce que je connois la mauvaiſe-foi & l'impudence des Ecrivains de qui il vient; je ſuis même très-éloigné d'y ajouter aucune croiance,

Mémoires de Novembre 1721. Article XCIII.

croiance, n'aiant pû avoir l'Ouvrage du Pere Lescalopier. Mais cependant une chose m'a empêché de le rejetter comme une calomnie manifeste; c'est que j'ai des preuves que je donnerai au Public, toutes les fois & quantes que Mr. l'Abbé d'Olivet le souhaitera; que quoiqu'il ait puisé plusieurs excellentes choses dans les Ouvrages de Mr. Bayle, il l'a cependant injurié d'une manière choquante & impolie; & ce qu'il y a de pis, dans le tems même qu'il trouvoit ses idées assez bonnes pour s'en servir, les emploiant quelquefois toutes simples & telles qu'il les prenoit, & quelquefois les ornant & les parant par un stile Académique. Cela les déguise d'abord; mais en les rapprochant de l'Original, on les reconnoît aisément. Quant aux citations qui se trouvent dans l'Ouvrage de Mr. l'Abbé d'Olivet, les trois quarts se retrouvent dans les Articles que Mr. Bayle a faits sur plusieurs Philosophes dans son Dictionnaire; chacun peut vérifier ce que je dis. En vérité, quelque estime que j'aie pour Mr. l'Abbé d'Olivet, je ne puis m'empêcher de remarquer en passant, que

que d'emprunter le bien d'un homme, de s'en servir, de le mettre à profit & de l'injurier, cela n'est guères Chrétien, *Aliquando bonus dormitat Homerus*, les plus grands hommes s'oublient quelquefois. Si Mr. l'Abbé d'Olivet étoit Janséniste, il me permettroit de lui dire que nous voions dans lui *l'exemple d'un Juste, à qui la Grace a manqué.*

§. IV.

SUR LE SYSTÊME D'ANAXIMENE'S.

Anaximenès, fils d'Euristrate, étoit Milésien (*), ainsi que

(*) Ἀναξιμένης Εὐρυστράτου Μιλήσιος, ἤκουσε Ἀναξιμάνδρου· ἔνιοι δὲ καὶ Παρμενίδου φασὶν ἀκοῦσαι αὐτόν. οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον. *Anaximenes, Eurystrati filius, Milesius, Anaximandri auditor fuit. Quidam & Parmenidem audivisse asserunt. Hic initium dixit aëra, & infinitum.* DIOGEN. LAERT. de Vit. Philosop. *Lib. II. Segm.* 3.

que Thalès & Anaximandre. Il fut disciple de ce dernier ; quelques-uns croient qu'il le fut aussi de Parménide. Il disoit que l'air & l'infini étoient les principes de tous les êtres. Je parle actuellement comme Diogène Laërce, nous verrons bien-tôt si ce qu'il dit n'a point été contredit. Je remarquerai auparavant que ces deux principes produisoient & absorboient tour à tour toutes les différentes substances. Ce systême, considéré dans ce point de vûe, auroit beaucoup de ressemblance avec celui de Spinosa, mais on la trouve bien plus parfaite, si l'on cherche les sentimens d'Anaxagore dans plusieurs autres auteurs qui en ont parlé ; car par la façon dont s'explique Diogène Laërce, il semble qu'Anaxagore crut indubitablement deux principes, *l'air & l'infinité de la Nature* ; cependant Aristote & tous ceux qui l'ont commenté, placent Anaximenès parmi les Philosophes qui n'ont admis qu'un seul & unique principe. Plutarque dit la même chose ; il blâme même formellement Anaximenès de n'avoir établi qu'un seul principe. *Il est impossi-*

ble, dit-il (*), *qu'il n'y ait qu'un seul principe de toutes choses qui est la Matière, ains faut quand & quand supposer la cause efficiente : ne plus ni moins que ce n'est pas assez d'avoir de l'argent pour faire un vase, s'il n'y a ensemble la cause efficiente qui est l'ouvrier, autant en faut-il dire du cuivre, du bois, & de toute autre matière.* Cicéron dit comme une chose certaine qu'Anaximenès avoit cru que (†) *l'air étoit infini, qu'il produisoit tous les différens êtres, mais non pas dans une quantité infinie ; que c'étoit de l'air que la terre, le feu, l'eau avoient été formés, & qu'ils avoient formé à leur tour tous les autres corps.*

Mr. l'Abbé d'Olivet n'a fait aucune mention de l'opposition où se trouve Diogène Laërce avec tous ces Auteurs : peut-être est-ce parce que le Jésuite Lesca-

(*) PLUTARQUE, des Opinions des Philosophes, *Liv.... Chap. III.* de la Traduct. d'Amiot.

(†) *Anaximenes, infinitum aëra, sed ea quæ ex eo orirentur definita, gigni autem terram, aquam, ignem, tum ex his omnia.* CICER. Quæst. Academ. IV. *Cap.* 37.

Lescalopier, ni Mr. Bayle n'en ont point parlé ; elle a pourtant été remarquée par Isaac Casaubon (*). Il n'y a guères moïen de justifier la méprise de Diogène Laërce, qu'en la rejettant sur les Copistes ; ceux qui entendent le Grec, verront d'abord combien il est aisé qu'il se soit glissé dans cette phrase une faute qui cause l'opposition qui se rencontre entre Diogène Laërce & ces autres Auteurs : οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον. Enfin quoiqu'il en soit, il n'en est pas moins certain qu'Anaximenès n'établit que l'air, qu'il disoit être infini, pour le seul & unique principe de toutes les choses ; il donnoit le nom de Dieu à cet air infini.

Cicéron

(*) *Duo ergo videtur Anaximenes agnovisse principia, aërem, & infinitatem Naturæ, quam solam Anaximander esse dixit, è quia omnia gignerentur. Atqui ex Aristotelis Interpretibus in primum* τῆς φυσικῆς ἀκροάσεως, *Intelligimus, Anaximenem inter eos fuisse qui unicum ponerent rerum omnium principium : quin Cicero quoque & Plutarchus idem scribunt.* ISAAC. CAUSAB. in Not. ad Diogen. Laert. *Lib. II. Segm.* 3. *Not.* 2.

Cicéron s'explique à ce sujet d'une manière bien obscure ; il est impossible de comprendre ce qu'il veut dire, sur-tout lorsque l'on compare cet endroit de son Livre sur la *Nature des Dieux*, avec celui dont j'ai fait mention ci-dessus, qui est d'une grande clarté. *Anaximenès*, dit-il, *prétend que l'air est Dieu, qu'il est produit, qu'il est immense & infini, qu il est toujours en mouvement.* Comment est-ce qu'Anaximenès auroit pû dire tant de choses, qui se détruisent visiblement les unes & les autres ? Si l'air est infini, s'il est la cause de tous les êtres, la source d'où ils découlent, par qui a-t-il pû être engendré ? s'il l'a été par un autre principe, il n'est donc plus le premier, l'éternel, le nécessaire ? S'il ne l'a point été, il n'est donc point produit, il est éternel. D'ailleurs, une chose immense & infinie ne sauroit être produite ; parce que le principe qui doit la produire, ou est fini, ou infini ; s'il est fini, il est impossible qu'elle infinie, émane d'une cause infinie. C'est bien-là le lieu d'appliquer l'axiôme *Nemo dat quod non habet* ; & si le principe est infini,

infini, il ne peut produire un second infini. Il est absurde & insensé de supposer le contraire, la multiplicité de deux infinis matériels étant de toutes les suppositions la plus contraire au bon sens.

Toutes les explications par lesquelles Mr. l'Abbé d'Olivet prétend terminer l'opposition, où Cicéron se trouve avec lui-même, & éclaircir l'obscurité qui régne dans tout ce passage du Livre de la *Nature des Dieux*, ne sont que des imaginations & des conjectures sans fondement, étalées à pure perte. Voions d'abord ce qu'il dit pour justifier Cicéron; & pour n'oublier aucune de ses raisons, rapportons-les sans les abréger (*): *Comment Anaximenès a-t-il pû dire que l'air étant Dieu, ne laisse pas d'être produit? A peu près dans le même sens qu'Anaximandre le disoit des astres; & parce qu'il vouloit que l'air fut la première émanation de la substance éternelle. Je m'explique.*

Tous

(*) D'OLIVET, Remarques sur la Théologie des Philosoph. Grecs, &c. *pag.* 68.

Tous les Anciens croioient l'éternité de la Matière. Mais la plûpart ne la considéroient avant la formation du Monde, que comme une masse informe & sans ordre, rudis indigestaque moles. *C'est ce qu'ils appelloient* Chaos. *Les uns lui croioient un mouvement naturel & spontané; par lequel, à force de se mouvoir, elle attrapa enfin un arrangement, qui peu à peu devint ce que nous voions. D'autres, ne lui croiant point cette faculté motrice, lui associoient une Intelligence, qui lui imprima du mouvement, & la mit en ordre. Voilà, si je ne me trompe, les deux principales sources, d'où la Physique des Anciens découloit, sans qu'il soit nécessaire ici de remarquer en combien de ruisseaux elles furent partagées.*

Anaximene donc, raisonnant sur le second état de la Matière, quand elle passa du Chaos à une forme réglée, crut que d'abord elle devint air; que par conséquent l'air, qui comprenoit alors tout ce qu'il y avoit de Matière étoit infini; & que l'air modifié produisit la terre, l'eau, & le feu, d'où se formérent tous les êtres particuliers. Telle fut, si j'ose ainsi

ainsi dire, la généalogie de son hypothèse. Par où l'on voit comment il a pû dire que l'air étoit produit, & cependant le croire infini, & l'appeller Dieu, préferablement aux trois autres Elémens, qu'il croioit limités & finis, l'air étant la résolution totale, & immédiate de la substance improduite, au lieu que les trois autres Elémens n'étoient que des modifications de l'air. Je fonde cette explication sur un passage des Questions Académiques.

Je conviens d'abord, avec Mr. l'Abbé d'Olivet, que tous les Anciens ont cru l'éternité de la Matière, que les uns pensoient qu'elle avoit un mouvement naturel & spontané, par lequel, à force de se mouvoir, elle étoit parvenue peu à peu dans l'état où nous la voions, & que les autres, ne croiant point qu'elle eût dans elle-même cette force motrice, lui associoient une Intelligence, qui lui avoit imprimé le mouvement & l'avoit mise dans l'ordre où elle est. Mais je nie, & nie avec raison qu'Anaminès pensât que l'air avoit été produit par une autre matière, ni qu'il crût rien qui eût au-

cun rapport avec la masse informe & indigeste, qui lors du dévelopement du Chaos forma les quatre Elémens. Dans quel Livre, dans quel Auteur ancien ou moderne, Mr. l'Abbé d'Olivet a-t-il rien lû d'approchant ? Il lui plaît de faire gratuitement & sans la moindre preuve une pareille supposition. Tous les Auteurs disent en termes exprès qu'il n'admit d'autre premier principe que l'air, qu'il supposoit infini & la cause de tous les êtres. Or, s'il avoit cru que cet air avoit été fait d'une manière antérieure, ç'auroit été cette matière qui eût dû être considérée comme le véritable & premier principe. Le bon sens fait voir qu'Anaximenès regardoit l'air, comme Epicure & Démocrite les atômes ; c'est-à-dire, comme des particules extrêmement déliées & fluides, qui, s'étant accrochées ensemble, *avoient* formé toutes les autres choses, mais qui ne devoient leur origine qu'à elles-mêmes, qui avoient été de tout tems. Toutes les explications de Mr. l'Abbé d'Olivet deviennent donc inutiles, & il est toujours impossible de comprendre comment Anaximenès a pû

pû dire que l'air étoit le premier principe de tous les êtres, qu'il étoit Dieu & cependant produit.

Le passage des Questions Académiques, par lequel Mr. l'Abbé d'Olivet prétend éclaircir celui du Livre de la Nature des Dieux, ne fait au contraire que le rendre plus inintelligible ; car Cicéron, parlant fort clairement dans le premier, dit simplement qu'*Anaximenès disciple d'Anaximandre établit l'air pour le principe de tous les êtres, & que c'étoit lui qui avoit formé l'eau, la terre, & le feu.* Il n'est non plus question dans tout cela de *l'air qui se forma d'une première Matière lors du développement du Chaos*, & de toutes les autres suppositions gratuites de Mr. l'Abbé d'Olivet, qu'à Rome de canoniser St. Pâris, & à Amsterdam de reconnoître le Pape. Comment donc veut-on s'en servir pour prouver que Cicéron ne s'est point trompé, ou que les Copistes n'ont point tronqué ces Ouvrages, lorsqu'ils lui ont fait dire qu'*Anaximenès a établi pour principes de tous les êtres un principe qui avoit été produit, & que ce principe étoit Dieu?* Mr. Bayle a

parfaitement compris que ce paſſage étoit inſoutenable, & il l'a réfuté par un autre de St. Auguſtin qui éclaircit parfaitement le ſyſtême d'Anaximenès. » Il y a eu, dit-il (*), de grands Philoſophes qui ont ſuppoſé la génération des Dieux, & qui leur ont donné pour cauſe un Etre qui n'étoit point Dieu. *Anaximenes omnes rerum cauſas infinito aëri dedit, nec Deos negavit aut tacuit : non tamen ab ipſis aërem factum, ſed ipſos ex aëre ortos credidit.* Par ces paroles de St. Auguſtin on peut mieux entendre le dogme d'Anaximenès, que par celles-ci de Cicéron. *Anaximenes aëra Deum ſtatuit, eumque gigni, eſſeque immenſum & infinitum, & ſemper in motu.* Il n'y a nulle apparence que Cicéron ait bien rapporté le ſentiment de ce Philoſophe; car puiſqu'Anaximenès donnoit à l'air la nature de principe de toutes choſes, l'immenſité & l'infinité, il faut croire qu'il » le

(*) BAYLE, Dictionnaire Hiſtor. & Critiq. Art. *Jupiter*. Remarq. 9.

» le suppofoit éternel & improduit, & » que s'il l'appelloit Dieu fous cette » notion, il ne croioit point la géné- » ration de Dieu à cet égard-là. Lors » donc qu'il difoit que l'air infini » avoit été la caufe de tous les êtres, » & que les Dieux-mêmes en avoient » été produits, il ne lui attribuoit » point le nom & la nature de Dieu, » au même fens qu'il l'attribuoit aux » Dieux qui devoient à l'air leur ori- » gine & leur exiftence. Voici » peut-être fa penfée. Il vouloit bien, » pour éviter toute difpute de mots, » appeller Dieu l'air immenfe & infi- » ni, qu'il regardoit comme le prin- » cipe de toutes chofes; mais il ne » prétendoit pas que Saturne, Rhea, » Jupiter, Junon, Neptune, Miner- » ve, & les autres Dieux que l'on » adoroit dans le Paganifme, fuffent » cet air-là, ou l'euffent produit. Il » prétendoit au contraire que cet air » étoit leur principe, non moins que » celui des autres êtres qui compofent » l'Univers. Il donnoit à ce principe » un mouvement perpétuel, & de-là » l'on peut conclure qu'il le prenoit

 » pour

» pour une cause immanente, qui pro-
» duisoit en elle-même une infinité
» d'effets sans fin & sans cesse, & il
» comptoit entre ces effets, non-seule-
» ment les Astres & les météores, les
» plantes, les pierres & les métaux;
» mais aussi les Dieux & les hommes.
» Un tel dogme étoit au fond le Spi-
» nosisme; car suivant cela, le Dieu,
» ou l'Etre Eternel & nécessaire d'A-
» naximenès, étoit la substance unique
» dont le ciel & la terre, les animaux,
» &c. n'étoient que des modifica-
» tions. «

Qui croiroit que la façon savante & ingénieuse dont Mr. Bayle, appuié de l'autorité de St. Augustin, développe le systême d'Anaximenès, eût ému la bile de Mr. l'Abbé d'Olivet? Cependant rien n'est plus véritable; & comme il suit la maxime qu'il a établie, qu'un Commentateur doit être toujours prêt à *rompre une Lance* en faveur de son Original, il prend le sien pour second dans le combat. *J'oppose*, dit-il (*), *l'au-*

(*) D'OLIVET, Remarq. sur la Théologie des Philosop. Grecs, &c. *pag.* 67.

*l'autorité de Cicéron à celle d'un Savant, contre qui je dois ici me sentir un zèle de Traducteur. Car il ose avancer qu'*il n'y a nulle apparence que Cicéron ait bien rapporté le sentiment *d'Anaximenès; & cela sur des paroles de St. Augustin, tirées de la Cité de Dieu.*

Je lui réponds, sans examiner le fond de sa pensée, qu'en pareille matière l'autorité de St. Augustin peut-être n'est pas suffisante pour accuser Cicéron de s'être trompé.

Il n'est pas étonnant que Mr. l'Abbé d'Olivet trouve étrange que dans un cas où il s'agit de décider de la Théologie des Grecs, on oppose St. Augustin à Cicéron, puisqu'il a d'abord établi qu'on ne devoit examiner l'opinion des anciens Philosophes que par ce qu'en rapportoit Cicéron. Comme je crois avoir prouvé que les Peres de l'Eglise qui ont écrit contre ces mêmes Philosophes, doivent être soigneusement consultés, je me contenterai de joindre ici à l'autorité de St. Augustin celle de Lactance, dont Mr. Bayle n'a fait aucun usage, soit par oubli, soit qu'il crût n'en avoir

pas besoin. *Cléanthes*, dit-il (*), *&* *Anaximenès ont écrit que l'air étoit le Dieu suprême ; leur opinion ressemble parfaitement à celle de Virgile, lorsqu'il parle en ces termes : L'air, le pere puissant de tous les êtres, descend en pluie féconde dans le sein de la terre son épouse, & se mêlant dans tous les corps, les nourrit & les vivifie.* Voilà qui s'accorde parfaitement avec ce que suppose Mr. Bayle. Anaximenès appelloit l'air le Dieu suprême, l'Etre souverain, l'Auteur de toutes les différentes substances : *Æthera dicebat esse summum Deum.* Ainsi lorsqu'il disoit, comme le remarque le savant Critique, que

(*) *Cleanthes & Anaximenes æthera dicunt esse summum Deum. Opinioni Poeta noster adsensit :*

Tum pater omnipotens fecundis imbribus æther.
Conjugis in gremium lætæ descendit; & omnes
Magnus alit magno permistus corpore fetus.

LACTANT. FIRMIAN. *Lib. I.* de falsa Religione, *Cap. VI. pag.* 19. *Edit. Lipsiæ.* 1698.

que l'air infini avoit été la cause de tous les êtres, & que les Dieux mêmes en avoient été produits, il entendoit les Dieux subalternes, comme Jupiter, Junon, & les autres Divinités du Paganisme, & non point l'Etre nécessaire, le principe éternel, l'air enfin, auquel il donnoit le nom de Dieu suprême, *summus Deus.*

Comparons actuellement le passage de St. Augustin avec celui de Lactance, & nous verrons d'un coup d'œil le rapport qu'ils ont l'un avec l'autre. *Anaximenès établissoit un air infini, qu'il vouloit être la cause de tous les êtres : il ne nioit pas qu'il y eût des Dieux, mais il les croioit engendrés de l'air ;* c'est-à-dire, selon Lactance, du *Dieu suprême.* Je ne vois rien d'aussi clair que ce que dit St. Augustin, rien de plus obscur, de plus inintelligible & de plus absurde que le passage de Cicéron ; & cependant Mr. l'Abbé d'Olivet, croiant devoir se sentir un zèle de Traducteur, répond à Mr. Bayle, sans examiner sa pensée, qu'en pareille matière l'autorité de St. Augustin n'est pas suffisante pour accuser Cicéron de

 s'être

s'être trompé. Il faut en vérité que le zèle de Traducteur soit bien violent; car il s'étend même jusqu'à ne pas vouloir examiner si les Copistes de son Original ne se sont pas équivoqués. Peut-être Cicéron ne s'est point trompé; mais on lui a prêté quelque expression; on a sauté quelques mots qui rendent ce qu'il dit ridicule. Hé! pourquoi cela n'a-t-il pû arriver, puisque quatre ou cinq lignes avant ce passage, il s'y trouve des erreurs grossières des Copistes? J'ai déjà remarqué que Mr. le Président Bouhier s'en est plaint, ainsi que les autres Interprêtes: mais voici quelque chose de plus, c'est que ce même Magistrat, qui fait tant d'honneur à sa Patrie & aux Belles-Lettres, a encore prouvé démonstrativement que ce qui suivoit immédiatement après le passage que Mr. Bayle a voulu rétablir par un autre de St. Augustin, étoit tronqué & falsifié. *Tout le passage*, dit l'illustre Magistrat, *en l'état qu'il est, n'est pas intelligible.* Ensuite il le rétablit dans l'état où il doit être; & par l'autorité de

de qui? Par celle de St. Augustin (*). *Ce savant Pere*, dit-il, *non-seulement a rapporté le Texte de Cicéron, tel qu'il doit être; mais il a pris la peine d'expliquer une matière très-obscure, & que sans lui il n'eût pas été aisé d'entendre. On peut voir son Commentaire. Il est surprenant que ni le Pere Lescalopier qui l'a cité le premier, ni Mr. Davies, n'en aient pas fait usage pour rétablir ce passage de Cicéron dans son ancienne pureté.*

D'où vient est-ce que Mr. l'Abbé d'Olivet ne se sent point un zèle de Traducteur contre Mr. le Président Bouhier? Pourquoi ne lui répond-t-il pas qu'en pareille matière l'autorité de St. Augustin n'est pas suffisante pour accuser Cicéron de s'être trompé? Peut-être est-ce à cause des Remarques excellentes que ce grand homme a bien voulu faire imprimer dans la Traduction, que lui Mr. l'Abbé d'Olivet a donnée

(*) *Note 1. sur le XI. Chap. du 1. Liv.* des Entretiens sur la Nature des Dieux, *Tom. I. pag.* 358.

née au Public, des trois Livres de la Nature des Dieux. Si c'eſt-là le motif de ſon ſilence, je l'approuve, & jamais on n'a été mieux récompenſé d'avoir ſupprimé une mauvaiſe Critique. Les ſavantes Notes de l'illuſtre Préſident ne laiſſent pas que de donner un nouveau luſtre à l'Ouvrage qu'elles accompagnent. Au reſte, par l'éloge que je donne aux Remarques, je ne prétends point diminuer en rien le prix de la Traduction; & *je déclare ici une fois pour toutes, que je fais une grande difference entre Mr. l'Abbé d'Olivet, le plus éloquent & le plus fidèle des Traducteurs, & Mr. l'Abbé d'Olivet Critique injurieux de Mr. Bayle, dont il n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe plaindre.*

§. V.

§. V.

SUR LE SYSTÊME D'ANAXAGORAS.

JE ne m'arrêterai pas long-tems sur le systême d'Anaxagoras ; j'en ai déjà parlé assez dans les Sections de Thalès & d'Anaximenès, où j'ai souvent eu lieu de remarquer qu'il est le premier qui ait reconnu combien il étoit absurde de supposer que la Matière se fût donnée à elle-même le mouvement, & se fût mise, sans le secours d'une Intelligence, dans l'ordre où nous la voions aujourd'hui. L'Ouvrage qu'il avoit composé sur la formation de l'Univers, commençoit par ces mots (*) : *Toutes choses étoient confondues*

(*) Καὶ πρῶτος τῇ ὕλῃ νοῦν ἐπέστησεν, ἀρξάμενος οὕτω τοῦ συγγράμματος, ὅ ἐστιν ἡδέως καὶ μεγαλοφρόνως ἡρμηνευμένον. Πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ, εἶτα νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε. πάρ ὃ καὶ νοῦς ἐπεκλήθη. καὶ φησι περὶ αὐτοῦ Τίμων ἐν τοῖς Σίλλοις οὕτω. *Primus hic materiæ, quam* Hyle *appellant, mentem adjecit, in principio operis*

dues les unes avec les autres ; un Esprit fit cesser leur confusion. C'est Diogène Laërce qui nous a conservé les propres paroles d'Anaxagoras. Aristote, Cicéron, Plutarque nous apprennent également que ce Philosophe, s'élevant de beaucoup au-dessus de ceux qui l'avoient précédé, fit intervenir un Esprit lors du développement du Chaos. Il est inutile de répéter ici que jamais aucun Philosophe ancien n'a connu la création de la Matière ; ainsi l'Intelligence d'Anaxagoras mit simplement en ordre celle qui avoit été coéternelle avec elle.

Mr. l'Abbé d'Olivet semble croire, que puisqu'Anaxagoras a admis un Esprit dans la formation de l'Univers, il a connu la *spiritualité*, & n'a point admis un Dieu corporel, ainsi qu'ont fait presque tous les autres Philosophes. Plu-

ris sui suavi ac magnifica oratione sic scribens : Omnia simul erant, deinde accessit mens, eaque composuit, quamobrem & mens sive animus dicitur. Simon hoc ipsum de Anaxagora fatetur, in Sillis. DIOGEN. LAERT. *Lib. II. Segm.* 6.

Plusieurs endroits de l'Ouvrage (*) de Mr. l'Abbé d'Olivet marquent qu'il est persuadé que la spiritualité a été connue de certains Anciens, telle qu'elle l'est aujourd'hui par nos Métaphysiciens; en quoi il se trompe étrangement; car par le mot d'*Esprit*, les Philosophes & les Romains ont également entendu une Matière subtile, ignée, extrêmement déliée, qui étoit intelligente à la vérité, mais qui avoit une étendue réelle & des parties différentes. Ainsi, lorsque Mr. l'Abbé d'Olivet dit, en parlant d'Anaxagoras (†), *déjà les notions se débrouillent.... on a l'idée de la spiritualité, on reconnoît un esprit infini, dont la puis-*

(*) D'autres comprirent que l'intelligence ne pouvoit être matérielle & qu'il falloit absolument la distinguer de tout ce qui étoit corps...... Sentiment......... qui renferme l'idée de la spiritualité.......... Cicéron convient ailleurs qu'on peut se former l'idée d'un être purement spirituel, mais qu'on ne sauroit même se représenter Dieu autrement. *Théologie des Philosoph. Grecs*, *pag.* 133.

(†) Là même, *pag.* 72.

puissance agit sur le corps, dont la sagesse leur donne un ordre convenable, il se trompe considérablement. Il ne donne pas une moindre erreur, lorsqu'il assûre que le Timée de Platon, où les sentimens de Pythagore sont expliqués, contient l'idée d'une substance *toute spirituelle*. Platon, ainsi que Pythagore, n'ont jamais eu aucune notion d'une substance *toute spirituelle*; ils ont admis une Intelligence éternelle (infinie si l'on veut, cependant composée d'une Matiére subtile.

Puisque Mr. l'Abbé d'Olivet avoit entrepris d'éclaircir la Théologie des Philosophes Grecs, par rapport aux idées qu'ils ont eues de la Divinité, il eût bien dû prouver ce qu'il avançoit avec tant de confiance. Ignoroit-il que son sentiment est rejetté par tous ceux qui connoissent les opinions des Anciens? & comment veut-il que l'on croïe sur sa simple autorité que les Philosophes Grecs avoient une idée d'une substance *toute spirituelle*, lorsqu'il est plus clair que le jour que tous les premiers Peres de l'Eglise ont fait Dieu corporel, que leur doctrine a été per-

perpétuée chez les Grecs jusques dans ces derniers siécles, & qu'elle n'a été quittée par les Romains que vers le tems de St. Augustin; encore ce Saint a-t-il dit bien souvent à ce sujet des choses très-confuses, & qui se détruisent les unes & les autres?

Je ferai ici, autant qu'il me sera possible, ce qu'auroit du faire Mr. l'Abbé d'Olivet, j'examinerai quelle est cette spiritualité qu'il dit avoir été connue des Anciens, & je prouverai, à ce que j'espére, démonstrativement. 1. Que jamais les Philosophes Grecs n'ont eu l'idée de ce que nous appellons aujourd'hui une substance *toute spirituelle*. 2. Que tous les Peres de l'Eglise, jusqu'au Concile de Nicée, & même plusieurs années après, ont eu des notions très-éloignées de celles que nous avons aujourd'hui de la spiritualité. 3. Que l'opinion qui donne à Dieu une étendue, n'a été totalement condamnée que par les Cartésiens, & qu'elle est encore aujourd'hui suivie dans l'Eglise Grecque, où elle passe pour la doctrine constante des premiers Peres de cette Eglise.

§. VI.

dans Lucrèce (*) pour celui d'*Ame.* Celui d'*Intelligence* est emploié au même usage : Virgile (†) s'en sert pour signifier l'ame du Monde, ou la Matière subtile & intelligente, qui, répandue dans toutes ses parties, le gouverne & le vivifie ; ce systême étoit en partie celui des anciens Pythagoriciens. Les Stoïciens, qui n'étoient proprement que des Cyniques réformés, l'avoient perfectionné ; ils donnoient le nom de Dieu à cette ame, ils la

(*) *Pascit amore avidos inhians in te Dea visus ;*
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.
LUCRET. Lib. I. vers. 38.
Nunc animum atque animum dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se. Id. Lib. III. vers. 137.
Præterea gigni pariter cum corpore, & una
Crescere sentimus, pariter senescere mentem. Id. Lib. III. vers. 445.
(†) *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus*
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
VIRG. Æn. Lib. VI. p. 735.

la regardoient comme intelligente ; l'appelloient *Esprit intellectuel.* Cependant avoient-ils une idée d'une *substance toute spirituelle ?* Pas davantage que Spinosa, ou du moins guères plus. Mr. l'Abbé d'Olivet permettra que j'autorise ici ce que je dis du sentiment d'un savant Jésuite, qu'on peut regarder justement comme un des plus habiles hommes de l'Europe, & qui a le mieux connu la Philosophie des Anciens. *Ils croioient avoir beaucoup fait* (*), dit-il en parlant d'eux, *d'avoir choisi le corps le plus subtil (le feu) pour en composer l'Intelligence ou l'Esprit du Monde, comme on le peut voir dans Plutarque : il faut entendre leur langage ; car dans le nôtre, ce qui est Esprit, n'est pas corps ; & dans le leur, au contraire, on prouvoit qu'une chose étoit corps, parce qu'elle étoit Esprit..... Je suis obligé de faire cette observation, sans laquelle ceux qui liroient avec des yeux modernes cette dé-*

(*) Plan Théologique du Pythagorisme, &c. *par le Pere* MOURGUES, &c. *Tom. I. pag.* 27.

*définition du Dieu des Stoïciens dans Plutarque : Dieu est un Esprit intellectuel & igné, qui, n'aiant point de forme, peut se changer en telle chose qu'il veut, & ressembler à tous les Etres, croiroient que ces termes d'*Esprit intellectuel *déterminent la signification du terme suivant à un feu purement métaphorique.*

Ceux qui voudroient ne pas s'en tenir à l'opinion d'un Savant moderne, ne refuseront peut-être pas de se soumettre à l'autorité d'un ancien Auteur, qui devoit bien connoître le sentiment des Philosophes, puisqu'il a fait un excellent Traité de leur opinion, qui, quoiqu'extrêmement précis, ne laisse pas d'être fort clair. C'est Plutarque dont je veux parler. Il dit en termes exprès, que l'*Esprit* (*) n'est qu'une *Matière subtile*, & il parle comme disant une chose connue & avoüée de tous les Philosophes. *Notre ame*, dit-il, *qui est air, nous tient en vie ; aussi l'Esprit*

(*) PLUTARQUE, des Opinions des Philosophes. *Liv. I. Chap.* 3. *de la Traduction d'*Amiot.

l'Esprit & l'air contient en être tout ce Monde ; car Esprit & l'air sont deux noms qui signifient la même chose. Je ne pense pas qu'on puisse rien demander de plus fort & de plus clair en même-têms. Dira-t-on que Plutarque ne connoissoit point la valeur des termes Grecs, & que les Modernes qui vivent aujourd'hui, en ont une plus grande connoissance que lui ? On peut bien avancer une pareille absurdité, mais trouvera-t-elle quelque croïance; je ne dis pas auprès des Savans, mais même auprès des gens qui n'ont qu'une légére teinture des Belles-Lettres & de la Philosophie.

Platon a été de tous les Philosophes anciens celui qui paroît le plus avoir eu l'idée de la *véritable spiritualité* : lorsqu'on examine avec un peu d'attention la suite & l'enchaînement de son opinion, on voit clairement que par le terme d'*Esprit*, il n'entendoit qu'une matière *ignée, subtile & intelligente.* Sans cela, comment eût-il pû dire (*) que Dieu

(*) Voyez la Philosophie du Bon-Sens, Réflexion III. §. VIII.

Dieu avoit poussé hors de son sein une *matière dont il avoit formé l'Univers ?* Est-ce que dans le sein d'un esprit on peut placer de la matière ? Y a-t-il de l'étendue dans une substance *toute spirituelle ?* Platon avoit emprunté cette idée de Timée de Locre (*), qui dit, que

(*) Δηλεόμενος ὦν ἄριστον γένναμα ποιεῖν, τοῦτον ἐποίει θεὸν γεννατὸν, οὔποκα φθαρησόμενον ὑπ' ἄλλω αἰτίω, ἔξω τῶ αὐτὸν συντεταγμένω θεῶ, εἴ ποκα δήλετο αὐτὸν διαλύειν. ἀλλ' οὐ γὰρ τἀγαθῶ ἐστιν ὁρμᾶν ἐπὶ φθορὰν γεννάματος καλλίστω. διαμένει ἄρα, τοιόσδε ὤν, ἄφθαρτος καὶ ἀνώλεθρος καὶ μακάριος. κράτιστος δ' ἐστὶ γεννατῶν ἐπεὶ ὑπὸ τῶ κρατίστω αἰτίω ἐγένετο, ἀφορῶντος οὐκ εἰς χειρόκματα παραδείγματα, ἀλλ' ἐς τὰν ἰδέαν καὶ ἐς τὰν νοατὰν ὠσίαν. *Quum igitur Deus vellet pulcherrimum fœtum producere, hunc effecit Deum genitum, nunquam corrumpendum ab alia causa, præterquam à Deo qui ipsum composuit, si quando voluerit ipsum dissolvere. At non est boni genitoris, ad sui fœtus, & pulcherrimi quidem illius, perniciem impelli. Permanet igitur Mundus constanter talis qualis est creatus à Deo, ab omni corruptione liber & interitu, beatus, optimus rerum omnium genitarum: quandoquidem ab optima causa extitit, proponente sibi non exemplaria quædam manuum opificio edita, sed illam ideam intelligibilemque*

que *Dieu voulant tirer hors de son sein un fils très-beau, produisit le Monde qui sera éternel, parce qu'il n'est pas d'un bon pere de donner la mort à son enfant.* Il est bon de remarquer ici que Platon, ainsi que Timée de Locre, son guide & son modèle, aiant également admis la coéternité de la Matière (*) avec Dieu, il falloit que de tout tems la Matière eût subsisté dans la substance *spirituelle* & y *eut été enveloppée.* N'est-ce pas-là donner l'idée d'une Matière subtile, d'un principe délié, qui conserve dans lui le germe matériel de l'Univers?

On doit conclure de certains endroits du Livre de Timée de Locre, que la Matière (†) avoit une force motrice par

que essentiam. TIMÆI LOCRI de Anima Mundi, *pag.* 546. in Opuscul. Græc. &c.

(*) Ἀμορφον δὲ καθ' αὐτὰν, καὶ ἀσχημάτιστον, δεχομέναν δὲ πᾶσαν μορφάν. τὰν δὲ περὶ τὰ σώματα, μεριστὰν εἶμεν, καὶ τᾶς θατέρω φύσιος. *Hanc vero Materiam aiebat esse sempiternam, nec vero mobilem: & ab omni forma & figura per se immunem & liberam, quaslibet tamen formas recipientem.* Id. *ibid pag.* 544.

(†) Πρὶν ὦν ὠρανὸν γενέσθαι, λόγῳ ἤστην ἰδέα τε καὶ

par son essence, qu'elle se mouvoit & prenoit différentes formes avant que Dieu lui eût donné celle qu'elle a. Ce furent ces formes vagues & indéterminées qui firent naître à Dieu l'*idée* de lui en donner une belle & déterminée. Voilà quelle a été cette *idée*, à laquelle Platon dans les suites a donné le nom de *Verbe*, d'*Entendement*, ou de *Raison*. Dans ses discours confus & obscurs

καὶ ὕλα, καὶ ὁ θεὸς δαμιουργὸς τῶ βελτίονος. ἐπεὶ δὲ τὸ πρεσβύτερον κάῤῥον ἐςὶ τῶ νεωτέρω, καὶ τὸ τεταγμένον πρὸ τῶ ἀτάκτω, ἀγαθὸς ὢν ὁ θεὸς, ὁρῶν τε τὰν ὕλαν δεχομέναν τὰν ἰδέαν καὶ ἀλλοιουμέναν, παντοίως μὲν, ἀτάκτως δὲ, ἐδεῖτ ἐς τάξιν αὐτὰν ἄγεν, καὶ ἐξ ἀορίσθων μεταβολᾶν, ἐς ὡρισμέναν καταςᾶσαι· ἵν ὁμόλογοι ταὶ διακρίσεις τῶν σωμάτων γίγνοιντο, καὶ μὴ κατ' αὐτόματον τροπὰς δέχοιτο. *Antequam igitur Cœlum extaret, ratione erant Forma & Materia, & quidem Deus ille erat melioris opifex. Quandoquidem igitur antiquius juniore præstantius est, & id quod ordinatum est inordinato. Deus quum nimirum bonus sit, & videret Materiam recipere formam, & alterari varie quidem, sed tamen inordinate: vidit quoque opus esse ut eam ipse in ordinem reduceret, & ex indefinitis mutationibus ad certam definitamque constitueret.* Id. *ibid. pag.* 543.

curs, il en fit un second Dieu, qui étoit émané du premier ; il déifia aussi le Monde. Ainsi au *Dieu suprême* ; c'est-à-dire, *à la Matière ignée & intelligente*, qui de tout tems avoit conservé dans son sein le germe matériel de l'Univers, il associa deux Divinités subalternes qui avoient été réellement produites, mais qui cependant étoient de la même nature que le Dieu suprême ; l'une étant une émanation de son intelligence, & l'autre étant sortie & aiant été poussée hors de son sein.

Les premiers Chrétiens, voulant emploier tout ce qui pouvoit leur servir pour détruire le Paganisme, crurent pouvoir retirer un grand avantage du systême de Platon ; ils s'efforcérent de trouver la Trinité dans les trois Dieux de ce Philosophe, ils donnérent la torture à tous ses Ecrits, pour les ajuster aux saintes vérités de notre Religion. C'est-là en partie la cause des contradictions manifestes qu'on trouve dans les Ouvrages des premiers Peres Platoniciens ; les uns interprétant un passage du Timée, ou de quelque autre Ouvrage de Platon d'une

d'une manière ; les autres au contraire l'expliquant tout différemment. Un zèle aussi aveugle produisit des maux infinis, & Tertullien (*) se plaint que tous les hérétiques puisoient leurs erreurs dans les Livres de Platon. Il avoit bien raison, & ce Philosophe a autant nui au véritable Christianisme dans les premiers siécles, qu'Aristote dans ces derniers, le précepteur d'Alexandre aiant eu pendant plus de trois cens ans *voix pondérative* (†) dans tous les Conciles.

Je remarquerai ici, en passant, une chose assez singulière, à laquelle sans doute Mr. l'Abbé d'Olivet ne s'attendoit point, lorsqu'il publia pour la première fois ses Remarques sur la Théologie

(*) *Doleo bona fide Platonem omnium Hæreticorum condimentorium factum.* TERTUL. de Anima, *Cap.* 23.

(†) *In che haveva una gran parte Aristotele coll'haver distinto essattamente tutti generi di cause, a cui se egli non se fosse adoperato, noi mancaremo di molti articoli di fede.* FRA-PAOLO, del Concilio Tridentino. *Hist. Lib. II. pag.* 234.

gie des Grecs. Il nous apprend qu'étant effraïé des difficultés qu'il y avoit à débrouiller le systême confus de Platon, il pria Mr. l'Abbé Fraguier (*) de vouloir bien se charger de ce soin, qui se rendit à sa priére & lui communiqua un précis des opinions de Platon. Malheureusement Mr. l'Abbé d'Olivet l'aiant fait imprimer dans son Ouvrage, apparemment sans le montrer à son ami le Pere Hardoüin, ce Jésuite en fit une critique, qui a été imprimée dans ses Œuvres diverses, dans laquelle il prétend prouver que Platon a été un Athée; que tout ce qu'il a dit pourroit l'être par un Spinosiste, & que Mr. l'Abbé Fraguier n'a rien compris au véritable sentiment de ce Philosophe Grec. Voilà un conflict de jurisdiction, que Mr. l'Abbé d'Olivet terminera quand il le jugera à propos. Quant à moi, qui connois quels sont les gens que le Pere Hardoüin veut convaincre d'être Athées, je regarde ce qu'il a écrit

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, &c. *pag.* 108.

écrit contre Platon comme une marque certaine que ce Philosophe a eu des idées plus sages & moins imparfaites sur la Divinité, que tous les autres Savans qui l'ont précédé.

Je trouve dans Tertullien un nombre de preuves convainquantes que Platon n'a jamais connu la *véritable spiritualité* : cet ancien Théologien nous apprend comment il faut interpréter le mot d'*Esprit* dans les Ouvrages de ce Philosophe ; je ferai ici quelques remarques, qui mettront hors de doute la question dont il s'agit.

Tertullien, de même que les autres Peres de l'Eglise de son tems, appelloit Dieu un *Esprit immatériel, intellectuel*, & cependant ils le faisoient *corporel*, ainsi que nous le verrons bientôt. Ils devoient donc connoître dans quelle signification le mot de *spirituel* devoit se prendre, & savoir qu'il ne désignoit point une substance sans étendue, sans partie, qui n'occupe aucun lieu, enfin telle que nous pensons aujourd'hui qu'est la *véritable spiritualité*; mais qu'il marquoit une *Matière ignée, subtile & intelligente*. Cela

 étant

étant inconteſtable, voions un reproche que Tertullien fait à Platon ; il l'accuſe *d'avoir accordé tant de divinité à l'ame, qu'il l'a rendue égale à Dieu. Il prétend*, dit-il (*), *qu'elle eſt innée, ce qui ne convient qu'à la Divinité, qui ſeule par ſa nature joüit de l'éternité antérieure & poſtérieure ; il veut qu'elle ſoit immortelle, incorruptible, immatérielle, ainſi qu'il croit que Dieu l'eſt. Il dit qu'elle eſt inviſible, ineffable, uniforme*,

(*) *Primo quidem oblivionis capacem animam non credam, quia tantam illi conceſſit divinitatem, ut Deo adæquetur. Innatam eam facit, quod & ſolum armare potuiſſem ad teſtimonium plenæ Divinitatis: adjecit immortalem, incorporalem, incorruptibilem, quia hoc & Deum credidit, inviſibilem, ineffigiabilem, uniformem, principalem, rationalem, intellectualem. Quid amplius proſcriberet animam, ſi eam Deum nuncuparet? Nos autem qui nihil Deo appendimus hoc ipſo, animam longe infra Deum expendimus quod natam eam agnoſcimus, ac per hoc dilutioris Divinitatis, exilioris felicitatis ut ſtatum non ut ſpiritum; & ſi immortalem ut hoc ſit Divinitatis, tamen paſſibilem ut hoc ſit nativitatis.* TERTULLIAN. de Anima. *Cap.* 24.

me, raisonnable, intellectuelle. Que donneroit-il donc de plus à l'ame, s'il l'a croioit Dieu ? Quant à nous, qui n'égalons rien à la Divinité, nous croions que l'ame a un commencement ; & si elle devient immortelle, elle est cependant capable de souffrir. Qui doute que si Tertullien, qui croioit & qui soutenoit hautement que *Dieu étoit corps* (*), *quoiqu'il fût Esprit, tout Esprit étant corps, & aiant une forme & une figure qui lui est propre*, qui doute, dis-je, que si Tertullien eût cru que Platon admettoit l'ame comme une substance impassible & sans étendue, enfin spirituelle, ainsi que nous la croions aujourd'hui, il ne se fût expliqué autrement, & qu'il eût reproché à Platon de donner à l'ame & à Dieu une nature différente de celle qu'ils ont réellement? Qui doute qu'il ne se fût récrié sur ce que Dieu lui-même étant un corps, il osoit dire que l'ame n'en étoit point un?

(*) *Quis autem negabit Deum esse corpus, etsi Deus spiritus? Spiritus etiam corpus sui generis in sua effigie.* TERTUL. adverſ. Prax. *Cap.* 7.

un ? Il auroit également condamné l'idée que Platon avoit de la nature de la Divinité & de celle de l'ame ; mais au contraire il ne s'attache qu'à prouver qu'il a eu tort de vouloir égaler l'eſſence de l'ame humaine à l'eſſence de Dieu.

L'autorité d'un ancien Auteur Grec, qu'on ne ſauroit dire avoir ignoré la véritable ſignification du mot ἀσώματον ; c'eſt-à-dire, incorporel & qui nous en a donné lui-même l'explication, eſt encore plus déciſive que celle de Tertullien. Origène, car c'eſt ce ſavant homme dont je veux parler, explique ce mot par les termes de (*) *Matière ſubtile* & d'*air extrêmement léger.*

(*) *At oſtendemus in ſequentibus animam licet incorporalem ſtatuere videatur, talem tamen reſpectu craſſiorum corporum ab eo prædicari revera corpore præditam decerni ; quemadmodum vel ex priore capite Librorum* de Princip. *perſpicuum eſt, ubi vocis hujus* ἀσώματον *exponens accipi docet pro eo quod non eſt ſimile huic noſtro craſſiori & viſibili corpori, ſed quod eſt naturaliter ſubtile, & velut aura, tenue.* Originis in Sacras Scripturas Commentaria, &c. PET. DANIEL HUETIUS,

ger. Il remarque dans le même endroit que l'expression ἀσώματον, *incorporel*, ne se trouve en aucun endroit (*) dans les Livres Saints. Nous verrons bien-tôt plus amplement la croiance de ce Docteur des premiers siécles sur la spiritualité de Dieu ; il suffit maintenant de savoir ce que les plus habiles Grecs ont dit eux-mêmes du sens dans lequel il falloit prendre leur mot d'*incorporel*.

Cette difficulté éclaircie, on voit comment il faut interpréter la pensée de Cicéron, & prendre chez lui le mot ἀσώματον dont il se sert, lorsqu'il dit que Platon *aiant fait Dieu incorporel, il a parlé d'un être qui ne peut exister*. Ce n'est pas que Cicéron, ou Velleius qu'il fait parler, pensassent que Platon avoit voulu admettre une Divinité sans étendue, impassible, absolument incorporelle, enfin spirituelle, ainsi

TIUS, &c. Notis & observationibus illustravit, *Tom. I. Quæst.* IV. de Deo, *pag.* 29.

(*) *Appellatio* ἀσώματον *apud nostros Scriptores est inusitata & incognita.* ORIGEN. in Poëm. *ad Lib. de Princ.*

ainsi que nous la croions aujourd'hui: mais il trouvoit étrange qu'il n'eût point donné un corps & une forme déterminée à l'*Esprit;* c'est-à-dire, à l'*Intelligence, composée d'une matière subtile*, qu'il admettoit pour le Dieu suprême; car toutes les Sectes qui reconnoissoient des Dieux, leur donnoient des corps. Les Stoïciens, qui s'expliquoient de la manière la plus noble sur l'essence subtile de leur Dieu, l'enfermoient pourtant dans le Monde qui lui servoit de corps; c'est cette privation d'un corps grossier & matériel qui fait dire à Velleïus, que si le Dieu de Platon est incorporel, il doit n'avoir aucun sentiment, & n'être susceptible ni de prudence ni de volupté. Tous les Philosophes anciens, excepté les Platoniciens, ne pensoient point qu'un Esprit hors du corps pût ressentir ni plaisir ni douleur; ainsi il étoit naturel que Velleïus regardât le Dieu de Platon incorporel; c'est-à-dire, uniquement composé de la matière subtile qui faisoit l'essence des Esprits, comme un Dieu incapable de plaisir, de prudence, enfin de sensation. Je ne saurois mieux éclair-

éclaircir ce que je dis, qu'en plaçant ici le passage original de Cicéron ; ceux qui ne savent pas le Latin, me pardonneront, s'il leur plaît, d'en mettre pour cette seule & unique fois dans le texte de mon Ouvrage. *Jam de* (*) *Platonis inconstantia longum est dicere, qui in Timæo, patrem hujus Mundi nominari neget posse : in Legum autem Libris, quid sit omnino Deus, anquiri oportere non censeat. Quod vero sine corpore ullo Deum vult esse, ut Græci dicunt* ἀσώματον, *id quale esse possit, intelligi non potest : careat enim sensu necesse est, careat etiam prudentia, careat voluptate : quæ omnia una cum Deorum notione comprehendimus. Idem & in Timæo dicit, & in Legibus, & Mundum Deum esse, & cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos Majorum institutis accepimus : quæ & per se sunt falsa perspicue, & inter sese vehementer repugnantia.*

(*) CICER. De Natura Deorum, *Lib. I. Cap. XII.*

§. VII.

LES PREMIERS PERES DE L'EGLISE N'ONT POINT CONNU LA PARFAITE SPIRITUALITE'.

PUisque je me ſuis engagé de montrer que les premiers Peres de l'Egliſe n'ont pas eu des idées plus parfaites de la ſpiritualité de Dieu, que les Platoniciens, & qu'ils l'ont regardé comme étant compoſé d'une matière ſubtile, d'un feu leger, d'une lumière éclatante, je vais tâcher de m'acquitter de ma parole. Nous avons vû l'explication qu'Origène a donnée de ἀσώματον qui eſt l'incorporel des Grecs, cela ſuffiroit pour prouver l'idée qu'il avoit des ſubſtances ſpirituelles; j'examinerai cependant d'une manière un peu plus étendue quel étoit ſon ſentiment ſur l'eſſence des ſubſtances ſpirituelles. Il nous dit lui-même, que (*) *tout Eſprit, ſelon*

(*) Πᾶν πνεῦμα, εἰ ἁπλούςερον ἐκλαμβάνομεν, τὸ

selon la notion propre & simple de ce terme, est un corps. Par cette définition il doit nécessairement avoir cru que Dieu, les Anges, & les ames étoient corporels; aussi l'a-t-il cru de même, & le savant Mr. Huet rapporte tous les reproches qu'Origène (*) a reçus à ce sujet. Il tâche de le justifier contre une partie; mais enfin il convient qu'il est certain que cet ancien Docteur a avoüé qu'il ne paroissoit point dans l'Ecriture (†) quelle étoit l'es-

τὸ πνεῦμα σῶμα τύγχανει. ORIGEN. in Joan. T. XIV. *pag.* 215.

(*) *Deo corpus ab Origene adscriptum fuisse nonnulla persuadere possunt. Primum argumentatio illa, quam è Lib. III.* περὶ ἀρχῶν adducit Hieronimus Epist. LIX. ad Avit. Cap. III. *qua animam corpore carituram demonstrare studet Adamantius, quia Sancti Deo similes futuri sunt, juxta illud Christi:* Ut quomodo ego & tu unum simus, sic & isti in nobis unum sint. HUET. Origenian. *Lib. II. Quæst. I. Art. 5. pag.* 28.

(†) *Quæ cum ita sint, hæc tamen scribit Origenes in Proem. Libror.* περὶ ἀρχῶν*:* Deus quoque quomodo intelligi debeat, inquirendum est, corporeus, an secundum aliquem

l'essence de la Divinité. Le même Mr. Huet convient encore qu'il a cru que les Anges (*) & les ames étoient composés d'une matière subtile, qu'il appelloit spirituelle, eu égard à celle qui compose les corps. Il s'ensuit donc nécessairement qu'il a aussi admis une

quem habitum deformatus, an alterius naturæ quam corpora sunt, quod utique in prædicatione nostra manifeste non designatur. Id. *ibid. pag.* 30.

(*) *In his secum licet pugnare videatur Origenes, facile tamen discordantes loci conciliantur: nam Angelos ita corporeos esse vult, ut spiritales nihilominus esse velit, quod Spiritus nihil sint aliud quam summæ exiguitatis corpora, cujusmodi sunt Angelica; asserit quippe loco supra allato* materialem substantiam hujus Mundi spiritalis corporis indumentis vel Angelos Dei, vel filios Resurrectionis exornare, *ut hominum quoque corpora post Resurrectionem spiritalia fore declarat* Palus I. Cor. 15. 44. *Angelos porro, cum propter eximiam corporum subtilitatem spiritales dixerit, incorporeos quoque quodammodo, & καταχρηστικῶς dici posse censuit, habita præsertim corporum nostrorum ratione quæ crassa sunt.* Id. *Quæst. V.* de Angel. *Art.* 5.

une essence subtile dans la Divinité ; car il dit en termes exprès (*), que la nature des ames est la même que celle de Dieu. Or, si l'ame humaine est corporelle, Dieu doit donc l'être ? Le savant Mr. Huet a rapporté avec soin quelques endroits des Ouvrages d'Origène, qui paroissent opposés à ceux qui le condamnent ; mais les termes dont

(*) *Deus igitur, cui anima similis est, juxta Origenem reapse corporalis est, sed graviorum tantum ratione corporum incorporeus.* Hieronymus *præterea* Cap. III. *memoratæ* ad Avitum Epistolæ, *ait Origenem ad extremum Libri* III. περὶ ἀρχῶν *hæc intulisse :* Et erit Deus omnia in omnibus, ut universa natura corporea redigatur in eam substantiam quæ omnibus mèlior est, in divinam scilicet, qua nulla est melior. *Et sub finem ejusdem Epistolæ refert Origenem* Lib. IV. περὶ ἀρχῶν conjungere omnes rationabiles naturas, id est Patrem, & Filium, & Spiritum sanctum, Angelos, Potestates, Dominationes, cæterasque Virtutes, ipsum quoque hominem secundum animæ dignitatem unius esse substantiæ. *Id ipsum ex ejus doctrina consequi probat Theophilus Alexandrinus* I. *Pasch.* Id. *Quæst. I. de Deo, Art.* 5.

dont se sert Origène, sont si précis, & la façon dont parle le savant Prélat est si foible, qu'on connoît aisément que la seule qualité de Commentateur lui met les armes à la main pour défendre son Original, & qu'il est presque convaincu que St. Jérôme & les autres Critiques ont eu raison de soutenir qu'Origène n'avoit pas été plus éclairé sur la spiritualité de Dieu que sur celle des ames & des Anges.

Tertullien s'est expliqué encore plus clairement qu'Origène sur la corporalité de Dieu, qu'il appelle cependant *spirituel* dans le sens dont on se servoit de ce mot chez les Anciens. *Qui peut nier*, dit-il (*), *que Dieu ne soit corps, bien qu'il soit Esprit; tout Esprit est corps; & a une forme & une figure qui lui est propre.* On ne sauroit, si l'on ne veut s'aveugler soi-même, s'empêcher de voir, par la confiance avec laquelle Tertullien parle de son sentiment,

(*) J'ai rapporté ce passage de Tertullien au Chapitre précédent, *pag.* 270.

ment, qu'il suppose comme incontestable, que ce devoit être celui de toute l'Eglise Latine. Si cela n'avoit point été, si les autres Docteurs, si les Evêques avoient connu la *parfaite spiritualité* de Dieu, qui doute qu'ils n'eussent regardé Tertullien comme un hérétique? Je demande si l'on n'excommunieroit pas aujourd'hui dans toutes les Communions Chrétiennes un homme qui soutiendroit hautement que *Dieu est corporel?* Je demande encore si l'on ne regarderoit pas comme un fou, un Auteur qui écriroit avec un grand air de confiance, *qui est-ce qui peut nier que Dieu ne soit corps*, & qui voudroit prouver cette erreur par la raison reçue de tout le monde, ou plûtôt par l'axiôme approuvé que *tout Esprit est corps?* Si l'opinion de Tertullien n'étoit pas celle de tous ses Contemporains, il faut dire que ce savant homme étoit un extravagant.

Il n'y a qu'un moïen pour montrer que la croiance de Tertullien n'étoit point celle de l'Eglise Latine, c'est le prouver qu'elle a condamné les sentimens de ce Docteur; mais bien loin d'agir

d'agir de même, nous avons des témoins, & des témoins irréprochables, qui nous apprennent qu'elle a fait tout le contraire. *Tertullien*, dit St. Augustin (*), *soutint*, *comme il paroît par ses Ecrits*, *non-seulement que l'ame étoit un corps ; mais il voulut aussi que Dieu fût corporel. On ne croit point cependant que cette opinion ait pû le faire regarder comme hérétique.* Quelque décisif que soit ce passage, en voici un autre du même Pere qui l'est encore plus (†). *Ce n'est pas pour avoir fait Dieu corporel, que Tertullien est devenu hérétique ; mais*

(*) *Tertullianus ergo, sicut ejus Scripta indicant, dicit immortalem quidem, sed eum corpus esse contendit, neque hanc tantum, sed ipsum etiam Deum corporeum esse dicit, licet non effigiatum, nec tamen hinc hareticus creditur factus.* AUGUST. *Lib.* de Heres.

(†) *Non ergo ideo Tertullianus factus hæreticus, sed quia transiens ad Cataphrygas, quos ante destruxerat, cæpit etiam secundas nuptias* contra Apostolicam Doctrinam, *tamquam stupra damnare, & postmodum etiam ab ipsis divisus, sua conventicula propagavit.* Id. *ibid.*

mais parce qu'il donna dans l'erreur des Cataphryges, qu'il avoit fort bien réfutée autrefois. Il soutint, contre la Doctrine Apostolique, que les secondes nôces étoient des concubinages, & qu'elles devoient être défendues. Peut-on se figurer que si la croiance de l'Eglise Latine sur la nature de la Divinité n'eût pas été la même que celle de Tertullien, on ne l'eût pas déclaré hérétique, lui qu'on mit hors du Corps, & qu'on ôta de la Communion pour avoir soutenu que les secondes nôces n'étoient point licites & innocentes? Hé quoi! seroit-il moins contraire aujourd'hui à *la Doctrine Apostolique* de prétendre qu'on ne doit point se marier deux fois, que de soutenir que *Dieu est corporel*, & que *tout Esprit est corps?* Si l'on avoit cru autrefois ce que nous croions actuellement, par quelle raison n'auroit-on pas fait ce que nous ferions à l'égard d'un homme qui soutiendroit hautement l'opinion de Tertullien? Etoit-on plus réservé dans les premiers siécles qu'on ne l'est dans ces derniers, à déclarer les gens hérétiques? Point du tout, la seule opinion qui interdisoit les secon-

Des nôces, leur faisoit donner ce titre. N'est-il pas donc plus clair que le jour, que si on ne le donnoit point à ceux qui soutenoient que *Dieu étoit corporel, parce que tout Esprit étoit corps*, ils devoient suivre un sentiment approuvé, & qui n'avoit rien de contraire à *la Doctrine Apostolique?*

Un bon Moine s'est avisé de vouloir prouver que Tertullien, aiant cru véritablement l'ame corporelle, avoit cependant reconnu la *parfaite spiritualité de Dieu.* Il veut (*) que cet ancien Doc-

(*) *Substantivum & corporalem idem esse apud Septimium*, quis enim, *inquit*, negabit Deum corpus esse, *etsi Deus Spiritus est, sed aliud est spirituale apud Auctorem, & aliud incorporale: sicut enim incorporale est, quod inane, vacuum & vanum est; ita corporale est quidquid substantivum est, id est, reale, sibi constans & per se subsistens; adeo ut Spiritus possit esse corpus, spirituale possit esse corporale.* Sed & invisibilia *habent* apud Deum & suum corpus & suam formam, *id est, solidam & realem essentiam*, quanto magis quod ex *substantia missum* est, sine substantia non erit, *id est, sine corporea, seu solida & subsistente natura?*

Docteur regarde les termes de *substance* &

ra ? Liquet igitur per corpus intelligendum esse ipsum substantivum, & quia alterius generis est divina substantia, adeo ut respectu creatæ substantiæ, quæ mutationibus substat & accidentibus, recte dixerit Lib. VII. de Trinitate Cap. V. *Deum abusive dixi substantiam: sic & apud Auctorem* Deus spiritus est corpus sui generis, *id est, substantia sui ordinis, tam ab aliis distincta quam super alias sublimata : quocirca non debuit urgeri de nomine Septimius, mens enim sana, & in ambiguo nomine inculpata.* AUGUST. Epist. CLVII. de Orig. Animarum. *Ubi cum dixisset animas* Tertullianus *esse incorporeas, addit :* Neque hoc somniasse Tertullianum mirandum est, qui etiam ipsum Creatorem Deum non esse corpus opinatur, nec solum corpus, sed & Spiritum. Idem Lib. II. de Anim. & ejus Orig. Cap. V. *At vero* Lib. X. de Genes. *ad Litt. C. 26.* Ad hoc, *inquit,* nunquam cogeretur, si aliquid cogitare posset quod sit, corpus non sit. *Satis apte si modo vis non fiat in verbis : revera enim Septimius per corpus nihil aliud intellexit quam quod reale est, solidum & substantivum, ut si quis nomine offenditur* sententiam teneat & linguam corrigat. TERTULLIANUS redivivus scoliis & observationibus illustratus, &c. *Auctore* P. GEORGIO AMBIANA-

& de *corps* comme synonimes ; ainsi lorsqu'on dit ; *Qui peut nier que Dieu ne soit corps ;* c'est-à-dire, *qui peut nier que Dieu ne soit une substance ?* Quant aux mots de *spirituel* & d'*incorporel*, ils ont chez Tertullien, selon le même Moine, un sens très-opposé. L'*incorporel* signifie le néant, le vuide, la privation de toute substance ; le *spirituel*, au contraire, désigne une substance qui n'est point matérielle. Ainsi, lorsque Tertullien dit que *tout Esprit est corps ;* c'est-à-dire, que *tout Esprit est une substance.*

C'est par ces distinctions ridicules que ce Commentateur prétend réfuter les reproches que St. Augustin a faits à Tertullien d'avoir cru que Dieu étoit corporel, & justifier les endroits des Ouvrages de ce Docteur, qui portent les marques évidentes de cette erreur. Il est assez singulier que ce bon Moine se soit figuré que Tertullien ne con-

TE, Minorita Capucino, *Parisiis apud suos Professore Theologo, observationis in Librum adversus* Praxeam. *Cap. Septimium. Tom. I. pag.* 215. *col.* 2.

connoiſſoit pas la valeur des termes Latins, & qu'il exprimoit le mot de *ſubſtance* par celui de *corps*, & celui de *néant* par celui d'*incorporel*. Eſt-ce que tous les Auteurs Grecs & Latins qui avoient précédé ce Docteur, n'avoient pas fixé dans leurs Ecrits la véritable ſignification de ces termes ? Je croirois aſſez volontiers que Mr. Huet avoit en vûe ce Moine, lorſqu'il s'eſt moqué de ceux, qui, en ſuppoſant que Tertullien emploioit le mot de *corps* pour celui de *ſubſtance*, vouloient prouver (*) qu'il n'avoit point cru Dieu

(*) *Deum corporalem eſſe abſque dubitatione decrevit Tertullianus, cum alibi tum* adverſ. Praxeam Cap. VII. *Quis enim negabit, inquit, Deum corpus eſſe, etſi Spiritus eſt? Spiritus enim corpus ſui generis in ſua effigie, ſed & inviſibilia illa quæcunque ſunt, habent apud Deum & ſuum corpus, & ſuam formam per quæ ſoli Deo viſibilia ſunt, quanto magis quod ex ipſius ſubſtantia miſſum eſt, ſine ſubſtantia non erit? Quæ quamvis manifeſta ſint, in contrariam tamen ſententiam flectere conantur quidam, per corpus ſubſtantiam intelligi volentes, quaſi vero tam Latini ſermonis imperitus fuerit & vocabu-*

Dieu corporel. *Il est hors de doute*, dit-il, *que ce Docteur a donné dans cette erreur ; & quoiqu'il s'explique bien clairement sur cet article, il y a cependant des gens qui osent entreprendre de le justifier, comme si Tertullien n'avoit pas sû assez bien le Latin, & en avoit si fort ignoré les mots, que voulant exprimer une chose qui existe par elle-même, il n'eût pû l'appeller que du nom de corps.* La peine étonnante & infructueuse que s'est donnée ce Moine pour justifier Tertullien, me rappelle les soins qu'ont pris certains Platoniciens modernes dans le dessein de prouver que Platon avoit cru la création de la Matière. Le savant Fabricius a dit, en parlant d'eux, *qu'ils avoient entrepris de blanchir un More.*

St.

cabulorum inops Tertullianus, ut rem per se extantem notare volens, non aliter appellare potuerit quam corpus. Idem de Deo senserunt Valentinus, Seleneus & Hermias Galatæ, Andius, & ejus asseclæ Audiani (quos alii subinde Vadianos perperam appellarunt) & Ægyptii Antropomorphitæ, de quibus infra diseremus. HUET. Origen. *Quæst.* I. de Deo, *Tom.* I. *pag.* 30.

St. Justin n'a pas eu des idées plus pures de la parfaite spiritualité, qu'Origène & Tertullien ; il a dit en termes exprès, que les Anges (*) étoient corporels ; que le crime de ceux qui avoient

(*) Θεὸς τὸν πάντα κόσμον ποιήσας, καὶ τὰ ἐπίγεια ἀνθρώποις ὑποτάξας, καὶ τὰ οὐράνια στοιχεῖα εἰς αὔξησιν καρπῶν, καὶ ὡρῶν μεταβολαῖς κοσμήσας, καὶ θεῖον τοῦτον νόμον τάξας, ἃ καὶ αὐτὰ δι' ἀνθρώπους φαίνεται πεποιηκὼς, τὴν μὲν τῶν ἀνθρώπων, καὶ τῶν ὑπὸ τὸν οὐρανὸν πρόνοιαν ἄγγελοι παραβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήθησαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες καὶ προσέτι λοιπὸν τὸ ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσαν.

Deus qui Mundum universam fecit, & terrena hominibus & celestia elementa subjecit, quæ & ipsa hominum gratia cum condidisse apparet propter frugum proventum, temporum etiam mutationibus exornavit, divinamque hanc legem ordinavit, hominum ipsorum atque eorum quæ sub cœlo sunt, providentiam Angelis ad hæc dispositis attribuit : Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa amoribus victi, tum filios procrearunt eos qui Dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus in servitutem suam redegerunt. STI. JUSTIN. Philos. & Mart. Oper. Apolog. I. *pag.* 34. *Edit. Colon.* 1680.

avoient péché, étoit de s'être laiſſés ſéduire par l'amour des femmes, & de les avoir connues charnellement. Certainement je ne crois pas que perſonne s'aviſe de vouloir ſpiritualiſer les Anges de St. Juſtin, il leur fait faire des preuves trop fortes de leur corporalité. Quant à la nature des Dieux, ce Pere ne l'a pas mieux connue que celle des autres êtres ſpirituels. *Toute ſubſtance* (*), dit-il, *qui ne peut être ſoumiſe*

(*) Καὶ καθόλȣ εἰπεῖν, πᾶν ἐνύσιον τὸ ὑπό τινος μὴ δυνάμενον κρατεῖσθαι, σῶμά ἐςι τῷ κρατȣ̃ντι αὐτό. καὶ τὸ θεῖον φαμὲν εἶναι ΑΣΩΜΑΤΟΝ, ȣ̓χ ὅτι ἔστιν ΑΣΩΜΑΤΟΝ...... ἀλλ' ὥσπερ εἰώθαμεν ἐν τοῖς παρ' ὑμῖν τιμιωτέροις ὑγικοῖς ἀεὶ γεραίρειν τὸ θεῖον, ȣ̔́τως καὶ ἐν τοῖς ὀνόμασιν. ȣ̓χ ὡς τȣ̃ Θεȣ̃ τȣ́των δεομένȣ, ἀλλ' ἡμῶν τὴν περὶ αὐτȣ̃ ἔννοιαν αὐτοῖς ἐνδεικνυμένων..... ὡσαύτως δὲ ἐπειδὴ τὸ μὴ κρατεῖσθαι ὑπὸ τινὸς, τȣ̃ κρατεῖσθαι τιμιώτερον ἐςι, διὰ τȣ̃το καλȣ̃μεν αὐτὴν ΑΣΩΜΑΤΟΝ.

Quidquid eſt ſubſtantiale, quod ab aliquo prehendi non poteſt, corpus ei eſt, quod id prehendit, & Divinitatem dicimus eſſe incorpoream, non quod incorporea... ſed quemadmodum ſoliti ſumus in rebus materialibus, quæ apud nos ſunt, pro ſtabilioribus Deitatem cohoneſtare, ita etiam in nominibus facimus, non quod illis Deus indigeat, ſed ut per

se à une autre à cause de sa legéreté, a cependant un corps qui constitue son essence. Si nous appellons Dieu incorporel, ce n'est pas qu'il le soit; mais c'est parce que nous sommes accoutumés d'approprier certains noms à certaines choses, à désigner le plus respectueusement qu'il nous est possible, les attributs de la Divinité.... ainsi, parce que l'essence de Dieu ne peut être apperçue & ne nous est point sensible, nous l'appellons incorporel. Si par hazard quelqu'un, pour excuser l'erreur de St. Justin, disoit que ce Pere,

per eam nostram de ipso mentem declaremus.... consimiliter vero quia non prehendi honorificentius est, idcirco eum vocamus incorporeum STI. JUSTINI, Philosoph. & Martyr. Oper. Quæst. Græcanicarum ad Christianos de Incorporeo & de Deo, &c. *Lib. pag.* 203. *& seq.*

Si quelqu'un prétendoit que cet Ouvrage n'est point de St. Justin, il lui est permis d'imiter le Pere Hardoüin, & de suspecter, s'il veut, tous les autres de ce Pere; mais il en résultera que même les Auteurs qui sont venus long-tems après St. Justin, & qui ont emprunté son nom, n'ont eu aucune véritable idée de la spiritualité.

Pere, en soutenant que Dieu n'étoit point *incorporel*, le faisoit d'une essence encore plus parfaite que l'*incorporel*, je répondrai que cette essence ne pouvoit jamais être la *vraie spiritualité*, puisqu'elle excluoit nommément l'*incorporalité*, & que tout ce qui n'est point *incorporel* n'a aucune affinité, ni aucun rapport avec la *vraie spiritualité*.

L'explication la plus favorable qu'on puisse donner au sentiment de St. Justin, c'est que ce Saint aiant de l'*incorporalité* l'idée qu'en ont eue tous les Anciens; c'est-à-dire, d'une matière extrêmement subtile, en soutenant que Dieu n'étoit point *incorporel*, il a prétendu que sa nature étoit encore plus élevée que celle des Anges & des ames humaines; c'est-à-dire, qu'il étoit composé d'une matiére plus ignée & plus déliée. Saint Justin parloit selon la croiance de son tems, comme nous parlons selon celle du nôtre. Quoique nous soutenions que notre ame est spirituelle, & que les Anges sont incorporels, nous mettons cependant une grande différence entre l'essence de

ces ſubſtances incorporelles, & celle de la ſpiritualité de Dieu; mais nous nous gardons bien de dire que Dieu n'eſt pas *incorporel.*

Tatien, Philoſophe Chrétien, dont les Ouvrages ſont imprimés à la ſuite de ceux de St. Juſtin, & qui, ſelon pluſieurs Auteurs, vivoit approchant dans le même-tems que ce Pere, parle dans ces termes de la ſpiritualité des Anges & des Démons (*) : *Ils ont des corps qui ne ſont point de chair, mais d'une matière ſpirituelle, dont la nature eſt la même que celle du feu & de l'air. Ces corps ſpirituels ne peuvent être apperçus que par ceux à qui Dieu en accorde le pouvoir, & qui ſont éclairés par ſon*

(*) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ἐ κέκτηνται, πνευματικὴ δὲ ἐςὶν αὐτοῖς ἡ σύμπηξις ὡς πυρὸς ὡς ἀέρος. μόνοις δὲ τοῖς πνεύματι Θεῦ φρερεμένοις εὐσύνοπτα, καὶ τῶν δαιμόνων ἐςὶ σώματος. τοῖς λοιποῖς δὲ ἐδαμῶ, λέγω δὲ τοῖς ψυχικοῖς. *Porro Dæmones omnes, non carnea, ſed ſpiritali concretione conſtant, qualis eſt ignis & aëris: quæ corporum conſtitutio à ſolis illis perſpici poteſt, qui Spiritu Dei muniuntur, non item à cæteris hominum, quos anima regit.* TATIANI ASSYRII Oratio ad Græcos, &c. *pag.* 154.

son Esprit. On peut juger par cet échantillon des idées que Tatien a eues de la *véritable spiritualité.*

St. Clément d'Alexandrie (*) a dit en termes formels, que Dieu *étoit corporel.* Après cela, il est inutile de rapporter s'il croioit les ames corporelles; on le sent bien sans doute? Quant aux Anges, il leur faisoit prendre les mêmes plaisirs que St. Justin; plaisirs, où le corps est autant nécessaire que l'ame.

Lactance croioit l'ame corporelle. Après avoir examiné toutes les opinions des Philosophes sur la matière dont son essence est composée, & les avoir toutes regardées comme incertaines, il dit (†) *qu'elles ont cependant toutes*

(*) Φᾶσιν σῶμα εἶδε θεὸν οἱ Στωικοὶ, καὶ πνεῦμα κατ' ὐσίαν, ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὴν ψυχὴν ἀντικρὺς πάντα ζαῦτα εὑρίσεις ἐν ταῖς γραφαῖς. CLEM. ALEXAND. Strom. *Lib. V. pag.* 252.

(†) *Nec tamen in tantum falsos esse dicendum est, qui hæc senserunt, ut omnino nihil dixerint, nam & sanguine simul & calore & spiritu vivimus, sed cum constet anima in cor-*

toutes quelque chose de véritable, notre ame, ou le principe de notre vie, étant dans le sang, dans la chaleur & dans l'Esprit ; mais qu'il est impossible de pouvoir exprimer la nature qui résulte de ce mêlange, parce qu'il est plus facile d'en voir les opérations que de la définir. Le même Auteur aiant établi par ces principes la *corporalité* de l'ame, dit (*) *qu'elle est quelque chose de semblable à Dieu.* Il rend par conséquent Dieu matériel, sans s'en apperçevoir & sans connoître son erreur ; car, selon les idées de son siécle, quoique ce fût celui de Constantin, *un Esprit étoit un corps composé d'une matière subtile.* Ainsi disant que l'ame étoit *corps*, & cependant quelque chose de semblable à Dieu, il ne croioit pas dégrader davantage la nature divine & sa spirituali-té,

corpore his omnibus adunatis non expresserunt proprie quid esset, quia tantum non potest exprimi, quam videri. LACTANT. de Officio Dei ad Demetrianum. *Cap. XVIII. pag.* 653.

(*) *Apparet animam nescio quid esse* Deo simile. Id. *ibid.*

té, que lorsque nous assurons aujourd'hui que l'ame, étant spirituelle, est d'une nature semblable à celle de Dieu.

St. Grégoire de Naziance s'est expliqué dans les mêmes termes que les Peres qui l'avoient précédé, & il a marqué fort clairement qu'il croioit que tout Esprit étoit corps. *Peut-on*, dit-il (*), *concevoir un Esprit, sans concevoir du mouvement & de la diffusion?* Si quelqu'un vouloit soutenir que St. Grégoire de Naziance a connu la *pure spiritualité*, il faudroit auparavant qu'il prouvât que ce Pere n'entendoit pas la signification des plus simples mots Grecs; car une substance, sans étendue, sans parties, qui ne remplit & n'occupe aucun lieu, peut-elle rien avoir de commun avec le *mouvement*, puisque l'idée précise de ce mot emporte nécessairement le changement d'une substance étendue d'un lieu dans un autre? Le terme de *diffusion* est encore

(*) Πνεῦμα νοήσεις δίχα φορᾶς καὶ χύσεως. GREG. NAZ. Orat. XXXIV. *pag.* 545.

core plus expressif; tout ce qui est diffus est étendu, tout ce qui est étendu a des parties, & tout ce qui a des parties est nécessairement corps. Car il ne s'agit point ici d'un être étendu à la façon du vuide des Epicuriens, qui n'est qu'une privation totale de toute sortes d'êtres ; il s'agit d'une substance qui a du mouvement, qui passe par conséquent d'un lieu dans un autre, qui est diffuse; c'est-à-dire, répandue dans l'étendue incorporelle, si tant est qu'on veuille en admettre une.

J'ai fait cette réflexion pour ceux qui ne sont pas Cartésiens; car ceux qui le sont, ne croiant d'autre étendue que la matérielle, ne sauroient trouver aucune excuse pour justifier l'opinion de St. Grégoire de Naziance. Je rapporterai encore quelques autres passages de ses Ouvrages, parce que ce Pere étant regardé avec raison par tous les Savans comme un des plus subtils & des plus habiles Théologiens de l'antiquité, on ne sauroit dire, sans vouloir se rendre ridicule, qu'il n'a pas connu la force des termes qu'il em-

ploioit. Il a répété (*) souvent, que l'essence de Dieu étoit *une lumière, & lumière très-sublime.* Quoique dans quelques endroits il ait ajouté le mot d'*incorporel* aux épithétes qu'il donnoit à cette lumière sublime, cela ne prouve aucunement qu'il ait connu la *pure spiritualité.* J'ai assez montré dans quel sens il falloit prendre l'*incorporel* des Peres. On ne sauroit dire que cette règle ne doit point être commune à St. Grégoire de Naziance; il nous apprend lui-même, ainsi que je l'ai remarqué, qu'il n'en étoit point exempt, & qu'il croioit que *tout Esprit étoit corps*, puisqu'il soutenoit expressément *qu'on ne pouvoit conçevoir un Esprit, sans conçevoir du mouvement & de la diffusion.* Ce sentiment éclaircit une fois pour toutes l'idée qu'on doit attacher dans les Ouvrages des St. Grégoire de Naziance, au mot de *spiritualité.*

Les

(*) Φῶς ἡ παραδειχθεῖσα Θεότης ἐπὶ τοῦ ὄρους τοῖς μαθηταῖς, μικροῦ στερρότερα της ὄψεως. GREG. NAZ. Orat XL. *pag.* 640.

Les Peres qui vinrent après St. Grégoire, continuérent d'avoir les mêmes idées que lui sur la nature des Esprits & sur l'essence de Dieu, qu'ils regardérent comme une lumière céleste. Voici comment parle St. Jean Damascène (*) : *En voiant aujourd'hui votre lumière sur le Tabor, nous voions, & le Pere qui est lumière, & le Fils qui est lumière, & le St. Esprit qui est lumière.*

Me voilà parvenu jusqu'au huitième siécle de l'Eglise, & plus de trois cens ans après le Concile de Nicée. Il me reste à montrer que les Grecs modernes ont été à peu près dans les mêmes idées que les anciens. Qu'il me soit permis auparavant d'appuier mon sentiment de l'autorité d'un des plus savans hommes qu'il y ait eu en Europe (†). » Quand je considére, dit-il, » la

(*) *Lumen immutabile, Verbum, Lumen Patris ingeniti, Lumine tuo hodie viso in Thabor, videmus Patrem Lumen, & Lumen Spiritum illuminantem omnem creaturam.* DAMASCEN. in Carm. Ap. Leon. Allat. in Not. ad. Method. N°. 148.

(†) Histoire de Manichée & du Manichéis-

» la manière dont ils expliquent l'union des deux Natures en J. Christ ; » je ne puis m'empêcher d'en conclure qu'ils ont cru la Nature divine » corporelle (*). *L'Incarnation*, disent-» ils, *est un parfait mêlange des deux* » *Natures : la Nature spirituelle & subtile* » *pénètre la Nature matérielle & corpo-* » *relle, jusqu'à ce qu'elle soit répandue* » *dans toute cette Nature, & mêlée* » *toute entière avec elle ; ensorte qu'il* » *n'y ait aucun lieu de la Nature maté-* » *rielle qui soit vuide de la Nature* » *spirituelle.* Pour moi, qui conçois » Dieu comme un Esprit, je conçois » aussi l'Incarnation comme un acte » constant & irrévocable de la volonté » du Fils de Dieu, qui veut s'unir la » Natu-

chéïsme, par Mr. DE BEAUSOBRE. *Tom. I. pag.* 476.

(*) *Est mixtura, qua penetrat Natura spiritalis, subtilis, Naturam materialem, corpoream, donec per ipsam totam diffundatur, totaque commisceatur, neque remaneat locus ullus Naturæ materialis vacuus Naturæ spiritali.* EUTYCH. Annal. Alex. *Tom. II. pag.* 43. Cela est copié de Damascène & d'autres Théologiens Grecs.

» Nature humaine, & lui communi-
» quer toutes les perfections qu'une
» Nature créée est capable de rece-
» voir. Cette explication du Mystère
» de l'Incarnation est raisonnable; mais
» si je l'ose dire, ou celle des Peres
» Grecs n'est qu'un amas de fausses
» idées & de termes qui ne signifient
» rien, ou ils ont conçu la Natu-
» re divine comme une matière sub-
» tile «.

Le grand homme que je viens de citer, va encore me servir à montrer la croiance des Grecs modernes sur l'essence divine. Il prouve évidemment que dans le quatorzième siécle il falloit, selon leur principe, qu'ils crussent encore que l'essence de Dieu étoit une lumière sublime, incorporelle dans le sens des anciens Peres; c'est-à-dire, étendue, aiant des parties, diffuse, enfin telle que les Philosophes Grecs concevoient la Matière subtile, qu'ils nommoient *incorporelle*. Le passage que je vais citer est un peu long; mais outre qu'il est historique, il est si curieux, que je suis assûré qu'il plaira à tous les Lecteurs. » Il s'éleva, *dit l'il-*

» *lustre Mr. Beausobre* (*), entre
» les Grecs dans le XIV. siécle une
» violente contestation sur une question,
» beaucoup plus curieuse qu'utile : c'est de savoir si la *lumière* qui
» éclata sur la personne de J. Christ
» lorsqu'il fut transfiguré, étoit une
» *lumière créée, ou incréée* (†). *Grégoire Palamas*, fameux Moine du
» Mont *Athos*, soutenoit qu'elle est
» *incréée*, & *Barlaam* défendoit le
» contraire. Cela donna lieu à la convocation (§) d'un Concile, tenu à
» Constantinople sous *Andronic le jeune*: *Léon Allatius*, qui raconte ces différends, juge que *Barlaam* & *Palamas* avoient tort l'un & l'autre, &
» fait à cette occasion le discours
» suivant.

» *C'est* (¶) *donc une erreur d'affirmer*
» *que*

(*) Hist. de Manichée & du Manichéïsme, par Mr. DE BEAUSOBRE, *Tom. I. pag.* 470.

(†) Il fut depuis Archevêque de Thessalonique.

(§) Voïez sur ce Concile le P. ALEXANDRE, *Sec. XIII. & XIV. Part. I. p. m.* 399.

(¶) *Error itaque fuerit asserere Lumen illud*

» *que la lumière qui parut sur le Tabor*, ne fut pas la gloire de la Divinité de J. Christ, sa lumière propre, » celle qui émane de l'essence divine, » *ou plûtôt* celle qui est *une seule & même chose avec cette essence, & non » une autre. Car c'est ce qu'assûrent » très-clairement* Ephrem *le Syrien*, » Jean *de Damas*, Denys *l'Aréopagite*, » André *de Créte*, Cosmas *le Mélodieux*, Maxime *le Confesseur*, Cyrille *d'Alexandrie*, Jean Chrysostôme, » Grégoire *de Naziance*, Basile *le » Grand*, & Athanase *de Synnade. En » effet, cette splendeur, cette lumière fut » la Divinité même du Bienheureux » Christ, laquelle aiant été cachée jusqu'alors par un Miracle, de peur que » sa Majesté ne blessât des yeux humains*,

illud in Monte Thaborio non fuisse Deitatis illius (Christi) Gloriam & Lumen proprium, Lumenque ab Essentia divina emanans, quod unum & idem cum Essentia divina erat, nec aliud, ut asserunt apertissime Patres, Ephraem Syrus, Joannis Damascenus, &c. LEO ALLAT. de perpetuò Consens. *Lib. II. pag.* 837.

» *mains, apparut & brilla aux yeux*
» *de ses Disciples, dès que le Miracle*
» *eut cessé.*

» On objectoit à *Palamas* qu'une
» *lumière increée* ne peut être apper-
» çue par des yeux charnels. *Léon*
» *Allatius* leve cette difficulté, en ré-
» pondant *que cela est vrai, si ces yeux*
» *demeurent dans leur état naturel; mais*
» *que s'ils sont fortifiés par une vertu*
» *divine, rien n'empêche qu*'ils ne
» voient, & *la Divinité même*, & *la*
» *gloire de la Divinité, qui n'est* au
» fond *autre chose que Dieu. C'est ce*
» *qui est confirmé par une preuve de fait*
» *très-certaine; car la Ste.* Vierge, *qui,*
» *selon les Hymnes de l'Eglise, a été*
» *élevée au Ciel en corps & en ame, con-*
» *temple de ses yeux corporels, & Dieu,*
» *& l'essence de Dieu, parce que ses*
» *yeux ont été fortifiés par une vertu*
» *divine. Il en sera de même de tous*
» *les Bienheureux après le Jugement uni-*
» *versel, lorsqu'aiant repris leurs corps,*
» *ils verront des yeux du corps, &* la
» gloire de la Divinité, & *la* Divini-
» té *même. Il se passa donc dans la*
» *Transfiguration du Seigneur un dou-*
» *ble*

» *ble Miracle : le premier est, qu'il cessa de tenir sa Divinité cachée ; le second, qu'il donna aux yeux de ses Disciples la force de la contempler.*
» *C'est ainsi que* Barlaam *fut condamné justement, parce qu'il assûroit d'un côté, que* la *lumière* qui éclata en J. Christ, *n'étoit ni l'essence divine, ni une émanation de cette essence ; & d'autre côté, que des yeux corporels* ne peuvent être élevés à la faculté de voir la *Divinité* même. *D'où il suivroit diverses absurdités dans la Doctrine de l'Eglise ; car que deviendroit alors la vision béatifique des Saints dans le Ciel, &c. «?*

Voions actuellement les réflexions de Mr. de Beausobre. » Il y a des corps, *dit-il*, que leur éloignement, ou leur petitesse, rendent invisibles ; mais il n'y a rien de visible qui ne soit corps, & les *Valentiniens* avoient raison de dire *que tout ce qui est visible, est corporel & figuré.* Il faut aussi que le Concile de Constantinople, qui décida conformément à l'opinion de *Palamas*, & sur l'autorité d'un grand nombre de Peres, » qu'il

» qu'il émane de l'essence divine une
» *lumière incréée, laquelle est comme*
» *son vêtement*, & qui parut en Jesus-
» Christ dans sa Transfiguration ; il
» faut, dis-je, ou que ce Concile ait
» cru que la Divinité est un corps lu-
» mineux, ou qu'il ait établi deux opi-
» nions contradictoires ; car il est ab-
» solument impossible qu'il émane d'un
» Esprit par une lumière visible, & par
» conséquent corporelle.

§. VIII

DU TEMS, OU LA PURE SPIRITUALITE' DE DIEU A E'TE' CONNUE DANS L'EGLISE LATINE.

JE crois qu'on peut fixer dans le siécle de St. Augustin la connoissance de la pure spiritualité. Je penserois assez volontiers que les hérétiques qu'on avoit à combattre dans ce tems-là, & qui admettoient deux principes, un bon & l'autre mauvais, qu'ils faisoient également matériels, quoiqu'ils donnassent au bon principe ; c'est-

c'eſt-à-dire, à Dieu le nom de lumière incorporelle, ne contribuérent pas peu au développement des véritables notions ſur la Nature de Dieu. Pour les combattre avec plus d'avantage, on ſentit qu'il conviendroit de leur oppoſer l'exiſtence d'une Divinité purement ſpirituelle. On examina s'il étoit poſſible que ſon eſſence pût être *incorporelle* dans le ſens que nous entendons ce mot, on trouva bien-tôt qu'il étoit impoſſible qu'elle en pût avoir un autre; alors on condamna ceux qui avoient parlé différemment. On avoüa pourtant, comme je l'ai prouvé par l'aveu de St. Auguſtin, que l'opinion qui donnoit un corps à Dieu, n'avoit point été regardée comme hérétique.

Quoique la *pure ſpiritualité* de Dieu fût connue dans l'Egliſe quelque-tems avant la converſion de St. Auguſtin, comme il paroît par les Ouvrages de St. Jérôme, qui reproche à Origène d'avoir fait Dieu corporel; cependant cette vérité rencontroit encore bien des difficultés à vaincre dans l'eſprit des plus ſavans Théologiens. St.

Augustin nous apprend (*), qu'il n'avoit été retenu si long-tems dans le Manichéïsme, que par la peine qu'il avoit de comprendre la *pure spiritualité* de Dieu, *c'étoit-là*, dit-il, *la seule & presque insurmontable cause de mon erreur*. Ceux qui ont médité sur la question qui embarrassoit St. Augustin, ne seront pas surpris des difficultés qui pouvoient l'arrêter ; ils savent que malgré la nécessité qu'il y a d'admettre un Dieu purement spirituel, on ne peut jamais concilier parfaitement un nombre d'idées qui paroissent bien contradictoires. Est-il rien de plus abstrait & de plus difficile à comprendre, qu'une substance réelle qui est par-tout & n'est nulle part ; qui est toute entière dans chaque partie de l'espace, & qui n'est dans aucune espace ; qui est encore toute entière en des parties qui sont

(*) *Et quoniam eum de Deo meo cogitare vellem, cogitare nisi moles corporum non noveram ; (neque enim videbatur mihi esse quiquam quod tale non esset) ea maxima & proprie sola causa erat inevitabilis erroris mei.* St. AUGUST. Confess. *Lib. V. Cap. X.*

ſont à une diſtance infinie les unes des autres, & cependant parfaitement unique ? Eſt-ce une choſe enfin bien aiſée à comprendre qu'une ſubſtance qui eſt toute entière dans chaque point de l'immenſité de l'eſpace, & qui néanmoins n'eſt pas auſſi infinie en nombre que le ſont les points de l'eſpace dans leſquels elle eſt toute entière ? St. Auguſtin eſt bien pardonnable d'avoir été arrêté par ces difficultés, ſur-tout dans un tems où la Doctrine de la *pure ſpiritualité* de Dieu étoit, pour ainſi dire, dans ſon eſſence. Ce fut lui-même qui dans les ſuites la porta à un point bien plus parfait ; cependant il ne put la perfectionner, & hors, ſur l'eſſence de Dieu, il raiſonna toujours en parfait matérialiſte ſur les ſubſtances ſpirituelles. Il donna des corps aux Anges & aux Démons (*) ; il ſuppoſa trois ou

(*) *Nunc vero intelligeremus animarum merita non qualitatibus corporum eſſe penſanda, aërium peſſimus dæmon, homo autem, & non licet malus, longe minoris mitiorisque malitiæ, & certe ante peccatum tamen luteum corpus accepit.* AUGUST. de Civit. Dei.

ou quatre différentes (*) *matières spirituelles*; c'est-à-dire, *subtiles*: il composa de l'une, l'essence des substances célestes; de l'autre, qu'il disoit être comme un air épais, il fit celle des Démons. L'ame humaine (†) étoit aussi formée d'une matière qui lui étoit affectée & particulière.

On voit combien les idées de la *pure spiritualité* des substances immatérielles étoient encore confuses dans le tems de St. Augustin. Quant à celles que ce Pere avoit de la nature de l'ame, pour montrer évidemment combien elles étoient obscures & inintelligibles, il ne faut que consulter ce qu'il dit sur l'Ouvrage qu'il avoit écrit au sujet de son immortalité. Il avoüe qu'il n'a paru

Dei. *Lib. II. Cap. XXIII. Tom. VII. pag.* 290. *Edit. Bened. Sti. Mauri.*

(*) *Credo sub firmamento cæli Materiam corporalem visibilium, ab illa incorporali invisibilium fuisse discretam.* AUGUST. de Gen. cont. Manich. *Lib. I. Cap. XI.*

(†) *Fortasse & potuit anima habere* materiam aliquam, *pro suo genere* spiritualem, *quæ nondum esset anima.* AUGUST. de Gen. *ad Lit. L. VI.*

ru dans le monde que malgré son consentement, & qu'il est si obscur, (*) si confus, qu'à peine entend-t-il lui-même lorsqu'il le lit, ce qu'il a voulu dire.

Il semble que quelque-tems après St. Augustin, loin que la connoissance de la *pure spiritualité* se perfectionnât, elle fut peu à peu obscurcie. La Philosophie d'Aristote, qui devint en vogue dans le XII. siécle, fit presque retomber les Théologiens dans l'opinion d'Origène & de Tertullien. Il est vrai qu'ils niérent formellement que dans l'essence des substances spirituelles il se trouvât rien de corporel, rien de sub-

(*) *Post Libros Soliloquiorum jam de agro Mediolanum reversus, scripsi Librum de immortalitate animæ, quod mihi quasi commonitorium esse volueram propter Soliloquia terminanda, quæ imperfecta remanserant. Sed nescioquomodo me invito exiit in manus hominum, & inter mea Opuscula nominatur, qui primo ratiocinationum contortione atque brevitate sic obscurus est, ut fatiget cum legitur, etiam intentionem meam:* vixque intelligatur à me ipso. AUGUST. Retractat. *Lib. I. Cap. V. Tom. I. pag. 6.*

subtil, rien enfin qui appartint au corps; mais d'un autre côté ils détruisoient tout ce qu'ils supposoient en donnant une étendue aux Esprits, infinie à Dieu, & infinie aux Anges & aux ames. Ils prétendoient que les substances spirituelles occupoient & remplissoient un lieu fixe & déterminé: or, ces opinions sont directement contraires aux saines idées de la spiritualité; ainsi l'on peut dire que jusqu'aux Cartésiens, les lumières que St. Augustin avoit données sur la pure incorporalité de Dieu, étoient diminuées de beaucoup. Les Théologiens condamnoient Origène & Tertullien, & dans le fond ils étoient beaucoup plus proches du sentiment de ces Anciens que de celui de St. Augustin. Le savant Critique, pour la défense duquel j'ai fait en partie cet Ouvrage, prouve évidemment ce que je dis: je copierai ici les sages réflexions qu'il fait à ce sujet; elles finiront ce que j'ai cru devoir dire sur les différentes significations que les Philosophes, les Peres & les Théologiens ont données au terme ἀσώματοι, *incorporel*.

» Jus-

» Jusques à Mr. Descartes, dit » Mr. Bayle (*), tous nos Docteurs, » soit Théologiens, soit Philosophes, » avoient donné une étendue aux Es» prits, infinie à Dieu, finie aux An» ges & aux ames raisonnables. Il est » vrai qu'ils soutenoient que cette » étendue n'est point matérielle, ni » composée des parties, & que les » Esprits sont tout entiers dans chaque » partie de l'espace qu'ils occupent, » *toti in toto, & toti in singulis parti*» *bus*. De-là sont sorties les trois es» pèces de présence locale, *ubi circum*» *scriptivum, ubi definitivum, ubi re*» *pletivum*; la première pour les » corps, la seconde pour les Esprits » créés, & la troisième pour Dieu. » Les Cartésiens ont renversé tous ces » dogmes; ils disent que les Esprits » n'ont aucune sorte d'étendue, ni de » présence locale; mais on rejette leur » sentiment comme très-absurde. Di» sons donc qu'encore aujourd'hui » pres-

(*) BAYLE, Diction. Histor. & Crit. Art. *Simonide*. Remarq. P.

» Outre cela, les choses qui sont péné-
» trées avec une troisième, sont péné-
» trées entre elles, & ainsi le Ciel &
» le Globe de la terre sont pénétrés
» entre eux : car ils seroient pénétrés
» avec la substance divine, qui, selon
» vous, n'a point de parties ; d'où il
» résulte que le soleil est pénétré avec
» le même être que la terre. En un
» mot, si la Matière n'est Matière que
» parce qu'elle est étendue, il s'ensuit
» que toute étendue est Matière : l'on
» vous défie de marquer aucun attribut
» différent de l'étendue, par lequel la
» Matière soit Matière. L'impénétra-
» bilité des corps ne peut venir que de
» l'étendue, nous n'en saurions conce-
» voir que ce fondement, & ainsi vous
» devez dire que si les Esprits étoient
» étendus, ils seroient impénétrables ;
» ils ne seroient donc point différens
» des corps par la pénétrabilité. Après
» tout, selon le dogme ordinaire, l'é-
» tendue divine n'est ni plus ni moins,
» ou impénétrable, ou pénétrable que
» celle du corps. Ses parties, appel-
» lez-les virtuelles, tant qu'il vous plai-
» ra ; ses parties, dis-je, ne peuvent

» point être pénétrées les unes avec » les autres ; mais elles peuvent l'être » avec les parties de la Matière. N'est-» ce pas ce que vous dites de celles » de la Matière ? Elles ne peuvent pas » se pénétrer les unes les autres ; mais » elles peuvent pénétrer les parties » virtuelles de l'étendue divine. Si » vous consultez exactement le sens » commun, vous concevrez que lors-» que deux étendues sont pénétrative-» ment au même lieu, l'une est aussi » pénétrable que l'autre. On ne peut » donc point dire que l'étendue de la » Matière diffère d'aucune autre sorte » d'étendue par l'impénétrabilité : il » est donc certain que toute étendue » est Matière, & par conséquent vous » n'ôtez à Dieu que le nom de corps, » & vous lui en laissez toute la réa-» lité, lorsque vous dites qu'il est » étendu. «

§. IX.

§. IX.

SUR LE SYSTÊME DE PYTHAGORE, ET SUR LA MANIE'RE DONT PLATON A ADMIS LA ME'TEMPSYCHOSE.

PYthagore prit des Egyptiens l'opinion de la Métempſychoſe, auſſi-bien que celle de l'ame du Monde. Ce Philoſophe croioit que Dieu étoit une ame répandue dans toutes les différentes ſubſtances de l'Univers ; il regardoit les ames humaines comme des particules de celle du Monde. On ſait aſſez que le ſyſtême de l'ame de l'Univers étoit en général celui de preſque tous les Savans Egyptiens, & qu'il ne fut connu dans la Gréce que lorſque Pythagore fut retourné d'Egypte, où il avoit fait un voïage uniquement pour s'inſtruire de la Théologie des Prêtres de ce païs ; & quant à l'opinion de la Métempſychoſe, Hérodote nous apprend que Pythagore la prit des Egyptiens, & qu'il l'enſeigna dans la Gréce ſans y rien chan-

 ger.

ger. *Les Egyptiens* (*), dit cet Historien, *sont aussi les premiers qui ont dit que l'ame est immortelle; qu'après la mort du corps elle passe successivement dans les corps des bêtes; qu'après avoir passé par les corps des animaux terrestres, aquatiques & aëriens, elle revient animer les corps d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs qui ont débité ce dogme, comme s'il eût été à eux en propre; les uns plûtôt, les autres plus tard; j'en sais les noms, & je ne veux pas les nommer.* Tous les Savans anciens & modernes conviennent qu'Hérodote veut ici parler de Pythagore, ainsi ce seul passage suffit pour prouver que ce Philosophe Grec avoit pris des Egyptiens le dogme de la Métemsychose, & pour expliquer clairement quel étoit ce dogme.

Platon qui puisa bien des sentimens dans les Ecrits de Pythagore, y prit aussi l'opinion de la Métempsycho-

(*) Histoire D'HÉRODOTE, *Liv. II. Je me sers de la Traduction de* DU RYER.

chose. Mr. l'Abbé d'Olivet prétend qu'il y corrigea plusieurs choses (*), *& qu'il ne lui donna point autant d'étendue, n'envoiant pas les ames humaines dans les corps des bêtes; mais suivant qu'elles étoient bonnes ou mauvaises, les faisant passer dans d'autres corps humains, où elles étoient plus ou moins malheureuses.* Mr. l'Abbé d'Olivet se trompe, St. Augustin dit en termes exprès (†), *qu'il*

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 83.

(†) *Si post Platonem aliquid emendari existimatur indignum, cur ipse Porphyrius nonnulla & non parva emendavit?* Nam Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum, scripsisse certissimum est. *Hanc sententiam Porphyrii Doctor tenuit & Plotinus: Porphyrio tamen jure displicuit, in hominum sane, non sua qua dimiserant, sed alia nova corpora redire humanas animas arbitratus est. Puduit scilicet, illud credere, ne mater fortasse filium in mulam revoluta vectaret: & non puduit hoc credere, ubi revoluta mater in puellam, filio forsitan nuberet.* AUGUST. de Civit. Dei, *Lib. X. Cap. XXX. Tom. VII. pag.* 267. *Edit. Bened. Sti. Mauri.*

On voit par ce passage les raisons qui ont obli-

qu'il est très-certain que Platon a cru que les ames, après la mort, passoient même dans des corps d'animaux. Ce n'est point ici une assertion douteuse & vacillante, c'est au contraire une assertion sûre, *certissimum est*; c'est un superlatif, qui témoigne que quelques Platoniciens, zèlés pour la gloire de leur maître, avoient voulu soutenir l'opinion de Mr. l'Abbé d'Olivet, & que St. Augustin les démentoit formellement.

Mr. L'Abbé d'Olivet répondra peut-être, qu'on doit juger des sentimens de Platon par ceux qu'on trouve dans ses Ouvrages; qu'on n'y voit point qu'il ait dit en termes formels que les ames humaines passoient dans les corps des animaux; qu'il a, au contraire (*), fait dans

obligé les disciples de Platon à tâcher de justifier, autant qu'il leur étoit possible, leur maître d'avoir admis la Métempsychose de Pythagore dans toute son étendue. Ils sentoient, ainsi que Porphire, combien cette opinion étoit messéante.

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, &c. *pag.* 83.

dans son Phédre *neuf classes : dans la première, il met les Philosophes avec les parfaits amans, & dans la dernière les tyrans, comme s'il jugeoit ceux-ci les plus coupables de tous les hommes, & ceux-là les plus vertueux.* Je répondrai à cela, que nous n'avons point aujourd'hui tous les Ouvrages de Platon, & que ce que dit le Philosophe dans ceux qui nous restent, n'empêche point qu'il ne puisse dans un autre avoir donné à la Métempsychose autant d'étendue que Pythagore. S'il ne l'eût pas fait, St. Augustin n'eût jamais dit qu'il étoit *très-certain* qu'il avoit cru la transmigration des ames humaines dans les corps des animaux. Mr. l'Abbé d'Olivet me dût-il trouver aussi incommode qu'un Janséniste l'est à un Moliniste, j'en reviens toujours au *certissimum est* de S. Augustin ; ce n'est point ici l'assertion d'un Journaliste de Trevoux, c'est celle d'un Pere de l'Eglise. Et quel Pere de l'Eglise, grand Dieu ! Peut-on se figurer que St. Augustin eût osé s'exprimer comme il fait, s'il n'avoit pas lû dans les Ouvrages de Platon ce dont il l'accuse ?

Mais je vais prouver, par l'aveu d'un Platonicien célèbre, que Platon devoit avoir dit expressément que les ames humaines passoient après la mort dans les corps des bêtes; on verra en même-tems ce qui avoit donné lieu à quelques disciples de ce Philosophe de nier qu'il eût jamais soutenu ce sentiment.

» Platon, *dit* (*) *un ancien Au-* » *teur*

(*) Εἰπόντος γὰρ, πλάτωνος τὰς μὲν θυμίκας, καὶ ὀργίλοις, καὶ ἀρπακτικὰς ψυχὰς, λύκων καὶ λεόντων σώματα μεταμφιέννυσθαι. Τὰς δὲ περὶ τὴν ἀκολασίαν ἠσχολημένας, ὄνων καὶ τῶν τοιούτων ἀναλαμβάνειν σώματα, οἱ μὲν κυρίως ἤκυσαν τοὺς λέοντας καὶ τοὺς λύκους, καὶ τοὺς ὄνυς. οἱ δὲ τροπικῶς αὐτὸν εἰρηκέναι διέγνωσαν, τὰ ἤθη διὰ τῶν ζώων παρεμφαίνοντα. Et mox : ἰάμβλιχος δὲ τὴν ἐναντίαν τούτοις δραμὼν, κατ' εἶδος ζώων ψυχῆς εἶδος εἶναι λέγει; ἤγυν εἴδη διάφορα· γέγραπται γοῦν αὐτῷ μονόβιβλον ἐπίγραφον, ὅτι ὐκ ἀπ' ἀνθρώπων εἰς ἄλογα ὐδὲ ἀπὸ ζώων ἀλόγων εἰς ἀνθρώπους αἱ μετενσωματώσεις γίνονται, ἀλλὰ ἀπὸ ζώων εἰς ζῶα, καὶ ἀπὸ ἀνθρώπων εἰς ἀνθρώπυς· καὶ μοι δοκεῖ μᾶλλον οὗτος ἕνεκα τούτου καλῶς κατεστοχάσθαι μὴ μόνον τῆς πλάτωνος γνώμης, ἀλλὰ καὶ τῆς ἀληθείας αὐτῆς. *Cum enim dixerit Plato iracundas, & furiosas & rapaces animas, luporum & leonum corpora induere, quæ vero intemperan-*

» *teur Grec*, aiant écrit que les ames
» des hommes furieux, colères & vo-
» leurs passoient dans les corps de
» loups & de lions, celles des hom-
» mes lascifs dans ceux des ânes, plu-
» sieurs personnes ont pris les termes
» de loups, de lions & d'ânes dans
» leurs sens ordinaires ; plusieurs au-
» tres, au contraire, les ont regardés
» comme des expressions figurées, qui
» marquoient & désignoient les mœurs
» & les caractères. Jamblique a cru
» qu'on

ter vixissent, asinorum, aut aliorum ejusmodi corpora assumere, nonnulli proprie intellexerunt leones, & lupos & asinos: alii vero figurate hæc ipsum dixisse judicarunt, mores per animalia indicantem. Et mox Jamblichus vero his contrariam decurrens viam, pro animalium specie, animæ speciem esse dicit species nimirum differentes. Ab eo ergo scriptus est Liber singularis ita inscriptus. Migrationes animarum non fieri ex hominibus in bruta, neque à brutis animalibus in homines, sed ab animalibus in animalia & ab hominibus in homines. *Ac mihi videtur ille præ reliquis optime assecutus non Platonis sententiam modo, sed & ipsam veritatem.* NEMES. Cap. II.

» qu'on devoit prendre les différentes
» espèces d'animaux dont parloit Pla-
» ton, pour les différens caractères
» des ames. Il a écrit un Livre à ce
» sujet, dans lequel il veut prouver
» que les ames humaines ne passent
» point dans les corps des bêtes, &
» celle des bêtes dans ceux des hom-
» mes; mais que la transmigration des
» unes & autres est toujours fixe; que
» celle des hommes passent dans des
» corps d'hommes, & celles des bêtes
» dans des corps de bêtes. Il me sem-
» ble que Jamblique a non-seulement
» compris quel étoit le véritable sens
» qu'il falloit donner aux discours de
» Platon; mais qu'il a connu parfaite-
» ment la vérité «.

Voilà des preuves bien certaines que Platon avoit dit en termes formels dans quelques-uns de ses Ouvrages, que les ames des hommes luxurieux, furieux, &c. passoient dans des corps d'animaux. St Augustin avoit donc raison lorsqu'il disoit *certissimum est*, & il ne devoit pas craindre d'emploier ce superlatif. Il reste à savoir

si l'explication favorable que quelques Platoniciens qui ont vécu près de six cens ans après leur maître, ont voulu donner à ses opinions, doit être reçue, & balancer l'autorité de St. Augustin. Pour moi, je crois que ces explications & ces prétendus sens allégoriques n'ont été inventés que pour trouver quelques moïens de répondre aux reproches des premiers Chrétiens. Je puis me tromper; mais du moins la manière dont Platon avoit admis la Métempsychose de Pythagore, me paroissoit assez incertaine, pour que Mr. l'Abbé d'Olivet ne dût pas traiter cette matière aussi cavaliérement. Un homme qui entreprend d'éclaircir la Théologie des Grecs, dévroit apprendre à ses Lecteurs les difficultés qu'on forme sur les points les plus importans de cette même Théologie. J'éviterai de suivre en cela l'exemple de Mr. l'Abbé d'Olivet, & je dirai ici, qu'aiant consulté ce qu'ont dit plusieurs Savans modernes sur cette question, qui a divisé les Philosophes du troisième & du quatrième siécle, je les ai trouvés assez partagés.

Le Père Mourgues (*) s'en tient à l'autorité de St. Augustin, & croit que Platon a admis la Métemsychose de Pythagore dans toute son étendue; le Pere Bouchet (†) est de cette opinion.

Le

(*) Plan Théologique du Pythagorisme, &c. par le P. MOURGUES, &c. *Tom. I. Lettre X. pag.* 533.

(†) Après tout, Monseigneur, les ames ne seroient pas entiérement dégradées, si elles étoient destinées à n'animer que des corps humains; mais que la Philosophie Platonicienne les ait avilies jusqu'à animer des corps de bêtes, c'est ce qui ne paroîtroit pas croiable, si une opinion si insensée n'étoit pas semée dans les Ouvrages de Platon. C'est cette opinion que St. Augustin rapporte au III. Livre de la Cité de Dieu, lorsqu'il dit ces paroles: *Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse, certissimum est.* Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur Maître, comme a fait Porphyre; ils ont allégué des raisons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également que les ames animent les corps des bêtes, & les corps des hommes.

Tel est donc le systême de Platon. Toutes les ames, à la réserve de celles de quelques

Le Savant Mr. Huet, Evêque d'A-
vran-

ques Philosophes, sont jugées au moment qu'elles se séparent de leurs corps : les unes tombent dans les Enfers, où elles sont punies & purifiées ; les autres, dont la vie a été innocente, montent au Ciel pour y être récompensées d'une manière proportionnée à leurs vertus ; mais après mille ans, elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes ; que les autres qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains. C'est ainsi que ce Philosophe s'explique dans son Phedre.

Mais qu'on ne croie pas que ce choix que font les ames, soit ou aveugle, ou indifférent à l'égard de toute sorte de bêtes ; c'est un choix éclairé, puisque parmi les bêtes elles choisissent celles qui ont eu le plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cygne ; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un Rossignol ; celle d'Ajax dans le corps d'un Lion, l'ame d'Agamemnon anima une Aigle, & celle de Thersite passa dans le corps d'un Singe. C'est dans les Livres de sa République que Pla-

vranche (*), semble croire, au contraire, que Platon a fixé la transmigration des ames humaines dans des corps humains. Peut-être que l'envie de justifier en partie une erreur d'Origène n'a pas peu contribué à déterminer l'illustre Prélat de purger Platon d'une faute qui seroit retombée sur l'ancien Docteur,

Platon développe cette rare doctrine. *Lettre du Pere* BOUCHET, *Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, à Mgr.* HUET, *ancien Evêque d'Avranche, insérée dans les Cérémonies de Picart, Tom. II. I. Partie, pag.* 173.

(*) *Animarum itaque* προϋπαρξιν *cum à Platone accepisset Origenes, ipsarumque* μετενσωμάτωσιν *ab eodem accepit. Ab humanis autem corporibus in humana corpora transire animas affirmavit Plato, à cælestibus vero in humana, ab his in dæmonica migrare animas dixit Origenes: & ut hominum animas eatenus animas pecudum fieri dixit Plato,* quatenus nequitiæ addictæ pecudum similes *fiunt, ita id ipsum Origenes pronuntiavit. Præiverat Platoni Pythagoras, sed* non animorum solum ex humanis corporibus *in humana, verum etiam ex his in ferina veras commentationes admiserat.* HUET. Origen. *Quæst. VI.* de Anima, *Art.* 20. *Tom. I. pag.* 80.

teur, pour lequel on voit qu'il avoit un *zèle de Commentateur*.

§. X.

SUR LE SYSTÊME D'ARISTOTE ET LA PRE'TENDUE SUPPOSITION DE TOUS SES OUVRAGES.

MR. l'Abbé d'Olivet a cru devoir se dispenser, par deux raisons, de chercher à vérifier, ou à éclaircir ce que Cicéron fait dire à Velleïus de la Théologie d'Aristote. J'examinerai d'abord la première le plus succintement qu'il me sera possible, je m'arrêterai plus long-tems sur la seconde à cause de sa singularité; elle mérite bien d'être examinée avec quelque attention. Le premier motif du silence de Mr. l'Abbé d'Olivet sur la Théologie d'Aristote, c'est pour éviter d'entrer dans les disputes qui se sont élevées entre les Philosophes modernes au sujet des principaux dogmes d'Aristote. *Une infinité de Scho-*

Scholastiques (*), dit-il, *ont criaillé pour & contre dans le XVI. & dans le XVII. siécle. Quelques-uns le font Athée dans toutes les formes; d'autres poussent la prévention jusqu'à soutenir qu'il a connu le Mystère de la Trinité; d'autres enfin, jusqu'à le mettre au nombre des Saints. Un Auteur, dont les prétendus Ecrits sont d'une obscurité impénétrable, est amené facilement à l'opinion qu'il plaît à son Lecteur.*

Il me paroît que ce qui a fait garder le silence à Mr. l'Abbé d'Olivet, devoit au contraire le faire parler. Ne convenoit-il pas à un homme qui veut éclaircir la Théologie des Grecs, de montrer quelles étoient les fausses, ou les véritables opinions des Modernes sur cette Théologie ? D'ailleurs, ces mêmes disputes, qui ont partagé les Scholastiques, ont régné parmi les anciens Ecrivains Ecclésiastiques. Aristote a été loüé par plusieurs Peres, & même traduit dans les premiers siécles par

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosohes Grecs, *pag.* 105.

par des personnes en qui la piété égaloit la science; cependant il a été blâmé vivement par d'autres Peres. Origène & St. Ambroise (*) ont soutenu que sa doctrine étoit plus pernicieuse que celle d'Epicure. Voilà précisément la même diversité entre les anciens Docteurs, que celle qui régne entre les modernes. N'auroit-on pas dû attendre d'un Savant, tel que Mr. l'Abbé d'Olivet, d'un homme aussi profond que lui dans la connoissance de la Théologie & de la Philosophie ancienne, d'un homme enfin qui trouve à chaque instant Mr. Bayle en faute, qu'il voudroit bien se charger d'éclaircir les dogmes qui ont partagé de tout tems les Théologiens Chrétiens? Je ne doute pas que Mr. l'Abbé d'Olivet n'eût rendu ce service au Public, s'il n'avoit regardé tous les Ouvrages d'Aristote comme supposés. Il nous apprend lui-même que c'est-là la seconde rai-

(*) Voïez les Mémoires Secrets de la République des Lettres, *V. Partie.* §. II. *pag.* 147.

raison qui l'a empêché de vouloir perdre du tems à approfondir le systême d'Aristote: *Dans cette foule de Livres, dit-il, (*), qui portent le nom d'Aristote, & qui passent communément pour être de lui, peut-être n'y en a-t-il point dont la supposition n'ait paru assez vraisemblable à quelques Savans. Ce qu'il y a de certain, est que pas un passage de tous ceux que Cicéron a cités d'Aristote dans ses Entretiens, ne se trouve aujourd'hui dans les Ouvrages qu'on lui attribue. Je me dispenserai par cette raison de chercher à vérifier, ou à éclaircir ce que Velleïus rapporte de sa Théologie.*

Ne pourroit-on pas conclure de ce passage de Mr. l'Abbé d'Olivet, qu'il a adopté entiérement le systême de son bon ami le Pere Hardoüin? Ce Pere ne reconnoissoit d'Ouvrages légitimes parmi les Latins (*), que les Œuvres de

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 105.

(†) *Deprehendit ille, ut quidem mussitabat nobiscum, cætum certorum hominum ante sæcula nescio quot extitisse, qui historiæ veteris concinnandæ partes suscepissent, quale in nunc*

de Cicéron, les Satyres d'Horace, les Géorgiques de Virgile, & l'Histoire de Pline; tous les autres Livres, soit sacrés, soit profanes que nous avons, avoient été composés, selon lui, par une Société d'Athées. Notez que ces Athées étoient des Bénédictins; ainsi St. Cyprien, St. Augustin, & St. Ambroise, avoient été fabriqués dans la même boutique que Pétrone, Ovide & Martial. Parmi les Auteurs Grecs, Homére, Hérodote & Platon étoient les seuls exceptés de la supposition. Mr. l'Abbé d'Olivet traite dans toutes les occasions presque aussi mal St. Augustin que Mr. Bayle. Il rejette Aristote; parce que certains passages que Cicéron cite de ce Philosophe, ne se trou-

nunc habemus, cum nullà tunc extaret sibi probe notam illorum ætatem atque officinam esse: inque eam rem subsidio fuisse Tullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epistolas: nam hæc illa sola censet, *quod vereor ut cuiquam suadeat, ex omni Latina antiquitate* sincera monumenta, *præter inscriptiones admodum paucas fastosque nonnullos.* HARDUIN. Chronologiæ ex Nummis antiquis restitutæ Prolusio, &c. *pag.* 60.

trouvent plus dans les Ouvrages qui nous restent de lui. Ne pourroit-on pas conclure de cette façon d'agir, que Mr. l'Abbé d'Olivet, adoptant le *systême insensé* d'un héréfiarque, n'ose, à cause du caractère dont il est revêtu, nier hautement l'authenticité des Ouvrages de St. Augustin & des Peres de l'Eglise; mais répand indirectement les monstrueuses opinions du Pere Hardoüin? De même que ce Jésuite attaque l'Enéïde de Virgile (*), pour détruire

(*) Les Mémoires Secrets de la République des Lettres, *Partie VI. §. 3. pag. 81. & suivantes.* Je ne répéterai point ici ce dont j'ai parlé très-amplement dans cet Ouvrage: je me contenterai de remarquer que si l'Enéïde fut un Poëme faussement attribué à Virgile, & composé dans le XIII. siécle, il faut bien que les Ouvrages de St. Augustin soient supposés, puisque ce Pere, qui vivoit dans le milieu du IV. siécle, nous apprend qu'étant encore jeune, ses Maîtres l'obligeoient d'étudier l'Enéïde de Virgile, d'exprimer en prose ce que ce Poëte fait dire à Junon, dans le transport de la douleur & de la colére où elle étoit de ne pouvoir empêcher le Roi des Troïens d'aborder en Italie.

truire les Ouvrages de l'Evêque d'Hippone, dans lesquels on trouve un grand nombre de vers de cette même Enéïde (*); de même Mr. l'Abbé d'Olivet ne juge de la supposition d'un Ouvrage, que par l'accord qu'on n'y voit point avec les Entretiens de Cicéron sur

Italie. *Proponebatur enim mihi negotium animæ meæ satis inquietum, præmio laudis & decoris, vel plagarum metu ut dicerem verba Junonis irascentis & dolentis, quod non posset Italia teucrorum Regem avertere, quæ nunquam Junonem dixisse audieram. Sed figmentorum Poëticorum vestigia errantes sequi cogebamur, & tale aliquid dicere solutis verbis, quale Poëta dixisset versibus.* AUGUST. Confess. *Lib. I. Cap. XVII.*

(*) Parmi deux mille exemples, que je pourrois citer, je me contenterai d'un seul. *Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infesta Trojanis, Æolo ventorum Regi adversus eos irritando dicere:*

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans victosque Penates.

AUGUST. de Civit. Deï. *Lib. I. Cap. III.* Dans ce même Chapitre, il y a plus de trente vers pris dans différens endroits de l'Enéïde.

fur la Nature des Dieux. Or, St. Auguftin prête fouvent dans fes Ecrits des opinions aux Philofophes, très-éloignées de celles que leur donne Cicéron dans cet Ouvrage. Qu'en faut-il donc conclure, felon le principe de Mr. l'Abbé d'Olivet? que St. Auguftin eft un Auteur fuppofé; que c'eft un Bénédictin, qui dans le treizième fiécle a voulu ruiner la Religion; que c'eft un homme qui ignoroit les matières qu'il traitoit; enfin une perfonne qui fera affez folle & affez vifionnaire pour donner quelque croiance au fyftême du Pere Hardoüin, pourra fe fervir auffi facilement des principes de Mr. l'Abbé d'Olivet que de ceux de ce Jéfuite. Je ne puis cependant me figurer qu'un homme qui montre autant de piété que Mr. l'Abbé d'Olivent, qui paroît avoir une morale fi rigide, qui eft fi fcrupuleux, que les moindres réflexions de Mr. Bayle allarment, fa Religion excitant fon zèle; je ne puis me figurer, dis-je, qu'un homme auffi dévot puiffe faire main-baffe fur tous les Peres de l'Eglife, fans excepter les plus illuftres. Je crois que

que Mr. l'Abbé d'Olivet n'a pas considéré tout ce qui s'enſuit de la ſuppoſition générale de tous les Ouvrages d'Ariſtote, puiſque s'ils ſont tous ſuppoſés, il faut que ceux des plus illuſtres Peres de l'Egliſe le ſoient abſolument auſſi. Si Mr. l'Abbé d'Olivet avoit prévu une pareille conſéquence, il n'auroit jamais avancé le paradoxe étonnant qu'il a emprunté de ſon ami le Pere Hardoüin.

Je ſuis ſi perſuadé de la droiture de cœur de Mr. l'Abbé d'Olivet, que pouvant lui prouver l'authenticité des Ouvrages d'Ariſtote par l'autorité des Auteurs profanes, en deſcendant de ſiécle en ſiécle, depuis celui de Cicéron juſqu'au nôtre, j'aime mieux me ſervir du témoignage des Ecrivains Ecléſiaſtiques. Hé! qui doute qu'un Prêtre de la ſainte Egliſe Romaine ne doive préférer leur autorité à celle de tous les autres Auteurs?

Mr. l'Abbé d'Olivet conviendra ſans doute que les Ouvrages d'Ariſtote exiſtoient du tems de Cicéron, puiſque ce Romain parle de pluſieurs de ſes Ouvrages, en nomme (dans d'au-

tres

tres Livres, que ceux qu'il a écrits sur la Nature des Dieux) quelques-uns (*), qui

(*) Je placerai ici une Note qui ne sera peut-être pas inutile. Il est bon de remarquer que nous avons dans plusieurs autres Ouvrages de Cicéron des passages de ceux d'Aristote, qui se retrouvent parfaitement dans les Livres qui nous restent. *Aristoteles quidem ait*, dit Cicéron, Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. XXXIII. Omnes ingeniosos melancholicos esse.* Ce sentiment se trouve dans la Section 30. des Problêmes d'Aristote. Dans un autre endroit, il donne un précis de la Philosophie d'Aristote, & parle de toutes les principales opinions que nous voions aujourd'hui dans les Ouvrages qui nous restent de ce Philosophe. Il fait mention du cinquième Elément inventé par Aristote, & de l'*entelechios*, nom qui signifie *un mouvement, sans discontinuation & sans fin*, par lequel ce Philosophe prétend définir la nature de l'ame. *Aristoteles longe omnibus* (Platonem excipio) *præstans & ingenio & diligentia, cum quatuor nota illa genera principiorum esset complexus è quibus omnia orirentur, quintam quandam naturam censet esse, è qua sit mens: cogitare enim, & providere, & discere, & docere, & invenire aliquid, & tam multa alia meminisse, amare, odisse, cupere, timere, angi, lætari, hæc similia eorum, in horum quatuor generum nullo inesse putat. Quintum*

qui nous reſtent encore, ou du moins que nous prétendons être les mêmes qui nous reſtent.

Le Chriſtianiſme a commencé peu d'années après la mort de Cicéron; ſuivons donc tous les Peres, depuis Origène & Tertullien; conſultons les Auteurs

teurs

Quintum genus adhibet vacans nomine, & ſic ipſum animum ἐντελέχειαν appellat nomine, quaſi quandam continuatam motionem & perennem. CICER. Tuſcul. Diſput. *Lib. I. Cap. X.* Si les Ouvrages d'Ariſtote doivent paroître ſuppoſés, parce qu'on n'y trouve point certains paſſages qu'a cités Cicéron, ils doivent auſſi par la même raiſon paſſer pour authentiques, parce qu'on y voit pluſieurs endroits rapportés par le même Auteur. Je ne ſais pas pourquoi on ne prendra pas le pour comme le contre; n'eſt-il pas naturel, pour expliquer la cauſe de cette contrariété apparente, de croire que nous avons perdu quelques Ouvrages d'Ariſtote, dans leſquels étoient les paſſages que nous ne retrouvons plus, & qu'il nous en reſte encore pluſieurs où nous trouvons les autres paſſages & les opinions qu'a rapportés le même Cicéron? Cela me paroît ſi vraiſemblable, que je ſuis étonné des erreurs dans leſquelles l'eſprit ſyſtématique entraîne quelquefois les gens les plus ſenſés.

teurs Eccléſiaſtiques les plus illuſtres dans tous les ſiécles, & voions ſi les Ouvrages d'Ariſtote leur ont été inconnus. Les Ecrits de ces deux premiers Auteurs Eccléſiaſtiques ſont remplis de paſſages, de citations d'Ariſtote, ſoit pour les réfuter, ſoit pour les oppoſer à ceux de quelques autres Philoſophes. Ces paſſages ſe trouvent aujourd'hui, excepté quelques-uns, dans les Ouvrages d'Ariſtote; n'eſt-il pas naturel d'en conclure que ceux que nous n'y trouvons pas, ont été pris dans quelques Ecrits qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous? Pourquoi, ſi les Ouvrages d'Ariſtote étoient ſuppoſés, y verroit-on les uns, & point les autres? Y auroit-on mis les premiers pour empêcher qu'on ne connût la ſuppoſition? Cette même raiſon y eût dû faire mettre les autres. Il eſt viſible que c'eſt ce manque & ce défaut de certains paſſages, qui prouve que les Ouvrages qui nous reſtent d'Ariſtote ſont véritablement de lui.

Si parmi le grand nombre de paſſages qu'ont rapportés les premiers Peres d'Ariſtote, quelques-uns ont été ex-

extraits dans des Ouvrages qui ne nous restent point, quelle impossibilité y a-t-il que ceux que Cicéron a placés dans ses entretiens sur la nature des Dieux, aient été pris dans les mêmes Ouvrages? Il seroit impossible d'avoir la moindre preuve du contraire, puisque Cicéron n'a point cité les Livres d'où il les tiroit.

Voici un témoignage plus fort que ceux d'Origène & de Tertullien; c'est celui de St. Justin. Ce Pere a écrit un *Ouvrage considérable* sur la Physique d'Aristote; on y retrouve parfaitement, non-seulement les principales opinions; mais même un nombre infini d'endroits des huit Livres de ce Philosophe. Dans presque tous les autres Ouvrages de St. Justin il est fait mention de ceux d'Aristote; au reste, nous verrons revenir dans la suite le *témoignage* de St. Justin, qui prendra une nouvelle force par l'approbation de plusieurs siécles. Continuons à nous éloigner de celui de Cicéron. St. Ambroise & St. Augustin nous assûrent dans vingt endroits de leurs Ouvrages qu'ils ont lû les Livres d'Aristote; ils les réfutent, ils en rap-

portent des morceaux, & nous voions que ces morceaux se trouvent dans les Ecrits qui nous restent, & que ces réfutations conviennent parfaitement aux opinions qu'ils contiennent.

J'aurois dû placer Athénagore, Arnobe, & Lactance, avec ces deux derniers Peres : mais comme la seule autorité de St. Augustin vaut celle de ces trois Auteurs, je ne les place ici que par une surabondance de droit; cependant on retrouve parfaitement notre Aristote d'aujourd'hui dans leurs Ecrits.

Avançons toujours plus avant, & passons au VI. siécle. Boëce vivoit au commencement; il parle souvent des Livres qui nous restent d'Aristote; il fait mention de ses principales opinions.

Cassiodore, qui fut Contemporain de Boëce, mais qui mourut beaucoup plus tard, aiant vécu jusque vers le VII. siécle, est encore un témoin irréprochable sur les Ecrits d'Aristote, & nous apprend que Boëce en avoit traduit plusieurs en Latin. Qu'il me soit

soit permis de rapporter un passage de la vie de ce grand homme, écrite par un des plus respectables Savans que la France ait eus dans ces derniers tems. Ce passage est essentiel à la question dont il s'agit. *Cassiodore*, dit-il (*), *propose Aristote comme le plus grand maître de la Dialectique, laquelle n'est différente de la Rhétorique, selon Varron & selon Zénon, que comme une main fermée est différente de la même main lorsqu'elle est étendue. Il parle de l'Introduction de Porphyre, de sept Livres composés sur celui de l'Interprétation d'Aristote par Boëce, qu'il appelle* homme magnifique, *ce qui est un titre d'honneur fort considérable, comme on l'apprend du Code Théodosien. Il parle encore du Traité d'Apulée de Madaure, intitulé aussi : De l'Interprétation, qu'il dit être fort subtil; d'un autre Livre de Marius Victorin des syllogismes hypothétiques, & de Tullius Marcellus de Carthage, qui avoit aussi écrit presque sur le même sujet.*

(*) Vie de Cassiodore, &c. avec des Remarques sur ses Ouvrages, *pag.* 258.

jet. Il nous fait connoître qu'il avoit écrit d'amples Commentaires sur le Livre de l'Interprétation d'Aristote, & composé un Livre de la Division, qu'on explique en Logique après la Définition; & que son ami le Patrice Boëce avoit traduit, l'Introduction de Porphyre, les Cathégories d'Aristote; son Livre de l'Interprétation, & les huit Livres des Topiques.

Du VII. siécle je passe au VIII. & au IX. J'y trouve le témoignage d'un des plus grands génies qu'il y ait eu, d'un homme, dont l'érudition étoit profonde, dont la connoissance de l'antiquité étoit aussi vaste que sûre, qui me *ratifie le témoignage* de St. Justin, qui m'apprend que les Livres qu'il avoit écrits sur la Physique d'Aristote (*), existoient encore; que ceux du

(*) *Lecta est Justini Martyris Apologia pro Christianis cum adversus Græcos, tum adversus Judæos: & præter alter ejus* Tractatus contra primam & secundum Librum Physicæ Auscultationis, seu contra Materiam, Formam & Privationem, *rationibus epicherematicis ac violentis, quod ex usu est, in-*

du Philosophe étoient aussi conservés, & qui m'en dit *mot à mot le précis*. Le grand homme dont je veux parler, c'est Photius, Patriarche de Constantinople, dont tous les Savans, anciens & modernes, ont fait l'éloge à l'envi les uns des autres. Après cela, sur l'assertion de quelques Auteurs de la troisième ou de la quatrième classe, dois-je croire que nous n'avons point les Ouvrages d'Aristote; car Mr. l'Abbé d'Olivet n'en a guères que de pareils, (comme je le montrerai bien-tôt,) pour appuier son sentiment.

Je me hâte le plus qu'il m'est possible, pour conduire Aristote dans ces derniers tems, cela ne me sera guères difficile, Suidas, Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, seront mes garants. On n'a qu'à les consulter, on verra s'ils sont moins précis & moins instruits

inferens; itidemque contra quintum illud corpus motumque sempiternum. *Quem Aristoteles mirifico ratiocinationum contra (Christianam) pietatem summari & solutiones. Ex* PHOTII Tractatu, *qui* ΜΥΡΙΟΒΙΒΛΟΣ, *sive* Bibliotheca *inscrib.*

truits sur la question dont il s'agit, que l'habile Patriarche que je viens de citer.

Me voilà parvenu au XII. siécle, où St. Bernard s'éleva si fort contre la Philosophie d'Aristote, qu'il fit condamner sa Méthaphisique par un Concile : cependant peu de tems après elle reprit le dessus, & Pierre Lombart, Albert le Grand, St. Thomas, la cultivérent avec soin; on la retrouve presque en entier dans leurs Ouvrages. Ces grands hommes donnérent une si grande vogue aux Ouvrages & aux opinions d'Aristote, qu'ils emportérent la réputation à ce haut point de gloire, où elle s'étoit soutenue, jusqu'à la naissance du Gassendisme & du Carthésianisme.

Il me reste actuellement à examiner quels sont les Auteurs qui ont prétendu que les Ouvrages d'Aristote étoient supposés. Aucun d'eux n'a jamais soutenu qu'ils le fussent : un chacun, selon son caprice & sa fantaisie, adoptoit les uns & rejettoit les autres; preuve bien sensible que la seule fantaisie étoit ce qui conduisoit leur décision. Je vou-

voudrois bien que Mr. l'Abbé d'Olivet eût jugé à propos de nous instruire du nom & du mérite de ces prétendus Savans, à qui la supposition des Ouvrages d'Aristote a paru assez vraisemblable ; il indique à ce sujet un Traité de Gassendi, & la Bibliothéque de Jean Albert Fabrice. J'ai consulté soigneusement ces deux Ouvrages, & j'ai trouvé qu'il n'y étoit fait mention, si l'on excepte François Pic, que de quelques avanturiers ; car comment peut-on appeller ces demi-Savans qui décident si hardiment de ce qu'ils n'entendent point, & qui ne sont connus que de ceux qui sont obligés par le genre de leur travail, de parler des bons ainsi que des mauvais Ecrivains ?

L'Auteur le plus considérable qui ait voulu suspecter quelques-uns des Livres qui nous restent d'Aristote, c'est Jamblique, qui a prétendu rejetter les Cathégories; mais les Anciens, ses Contemporains, & les plus habiles Critiques modernes (*), se sont moqués de lui.

(*) *Porro hujus Libri Catheg. auctorem esse*

lui. Un certain Andronicus Rhodien (*), qui étoit apparemment l'Har-

esse Aristotelem Stagiritam, licet (auctore Boëtio) Jamblicus dubitaverit, & quidam minoris notæ Auctores inficiati sint, est tamen communis omnium Peripateticorum consensio, quam Boëtius hoc loco triplici ratione confirmat. Prima, quia cæteris in Operibus secum maxime consensit Aristoteles in hoc opere. Secunda, quia styli brevitas, & subtilitas Aristotelem redolent. Tertia, quoniam aliter imperfectum Opus edidisset, si de Syllogismis scripturus, aut propositiones, ex quibus illi proxime, aut simplices voces, ex quibus remote coalescunt, omisisset. Commentar. Collegii Conimbricensis *è Societate Jesu.* In univers. Dialect. Aristot. &c. *Part. I. Comment. in Lib. Cathegor. pag.* 252.

(*) Non est tanti faciendus Andronicus quidam Rhodius, *quem refert Ammonius in præfatione hujus Operis, ut propter illum in controversiam vocandus sit horum Librorum de Interpret. auctor fueritne Aristoteles, an quidam alius, ut ipse opinatur; cum se verum dicendi genus, styli comitas, & gravitas, Peripateticorum principem prodant auctorem, ut D. Thomas, Boëtius, Ammonius, cæterique ejus alumni judicarunt.* Id. *Part. II. Comment. in Lib.* de Interpretatione, *pag.* 289.

l'Hardoüin de son siécle, avoit aussi rejetté comme supposés les Livres de l'Interprétation. Voilà quels sont ces Savans, sur l'autorité desquels Mr. l'Abbé d'Olivet range Aristote dans la classe même, où son ami le Jésuite a placé tous les Auteurs Latins, & les trois quarts des Grecs.

Je viens actuellement à l'objection que forme Mr. l'Abbé d'Olivet sur les endroits d'Aristote, cité par Cicéron, qui ne se trouvent plus dans les Livres que nous avons aujourd'hui de ce Philosophe. Puisqu'il regarde apparemment comme impossible que ces passages aient pû être pris dans des Ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, quoique cela me paroisse fort naturel & fort probable, je vais lui montrer qu'un des plus grands hommes de l'Europe, juge bien compétent dans la matière dont il s'agit, se moque de cette prétendue cause de supposition, & soutient que Cicéron a prêté des opinions à Aristote, auxquelles il est impossible que ce Philosophe ait jamais songé. L'Auteur dont je parle, c'est Mr. Leibnitz. Si

je

je connoiſſois un plus grand Philoſophe que lui, & plus en état de décider ſur la ſupoſition des Ouvrages d'Ariſtote, je le lui préférerois ; car j'ai la maxime de prendre toujours pour juges les gens qui excellent dans la connoiſſance des choſes dont on diſpute. Ai-je un doute ſur un point de Théologie, j'ai recours à St. Auguſtin; je ne conſulte pas davantage Sanchès, Scobar, Tambourin, que mon Cordonnier ou mon Tailleur. Veux-je juger du mérite d'un Philoſophe Grec, j'examine ce qu'en ont dit Leibnitz, Newton & Locke, &c. S'ils en ont parlé, je n'ai aucun égard à tous ces prétendus Savans, dont Mr. l'Abbé d'Olivet a peut-être lui-même oublié juſqu'au nom. Je crois que ma maxime ſera approuvée, & qu'elle n'a pas beſoin d'être juſtifiée. Quoiqu'il en ſoit, voici Mr. Leibnitz qui va parler ; je traduirai ſes paroles le plus littéralement qu'il m'eſt poſſible. » Il eſt tems de retourner, » *dit-il* (*), aux erreurs de Nizo-» lius.

(*) *Nunc ad* Nizolii *errores redeundum eſt.... Quod item contendit genuina* Ariſtote-

» lius.... Cet homme a prétendu
» que

totelis *Opera nunc non haberi, idque locis potissimum* Ciceronis, *mihi nunquam persuaserit. Nam quid mirum est hominem politicum & infinitis curis obrutum, qualis erat* Cicero, *nonnunquam subtilissimi cujusdam Philosophi sententias, fugiente oculo lectas, non satis assequi? qui credit Aristotelem in veris suis Operibus Deum appellasse* Καῦμα οὐρανοῦ ardorem cæli, *nec is* Aristotelem *fatuum putat; & quum sapientem & ingeniosum habeamus per vim nobis ineptum & stultum obtrudit. Novum hoc Criticæ artis genus est, in dignoscendis Scriptis Auctoris omnium confessione ingeniosi, quædam pro supposititiis habere, quia stultum aliquid Auctori à conviciatoribus impositum (nam nec* Cicero *nisi alia sibi persona* Aristoteli *iniqua imposita hæc loquitur) in iis non reperitur. Mihi genuitatem Operum Aristotelicorum, quicquid dicant* Joh. Francisc. Picus in Examine Vanitatis Doctrinæ Gentium, *quicquid* Nizolius, *quicquid* Ramus, *quicquid* Patricius, *quicquid in Apologia magnorum virorum magiæ suspectorum, ubi & hunc* Nizolius *Librum citat*, Naudæus; *satis superque persuadet perspecta hypothesium inter se harmonia, & æqualis ubique methodus velocissimæ subtilitatis* LEIBNITZ. Epist. *Tom. II. pag.* 115. *Edit. Lipf.* 1738.

» que nous n'avions pas aujourd'hui
» les véritables Ouvrages d'Ariſtote ;
» mais je trouve l'objection qu'il fon-
» de ſur les *paſſages de Cicéron*, pitoïa-
» bles, & elle ne ſauroit faire la moin-
» dre impreſſion ſur mon eſprit. Eſt-
» il bien ſurprenant qu'un homme
» accablé de ſoins, chargé des affaires
» publiques, tel qu'étoit Cicéron, n'ait
» pas bien compris le véritable ſens
» de certaines opinions d'un Philoſo-
» phe très-ſubtil, & qu'il n'ait pû ſe
» tromper en les parcourant aſſez lé-
» gérement ? Quel eſt l'homme qui
» puiſſe ſe figurer qu'Ariſtote dans ſes
» véritables Ouvrages ait appellé Dieu
» Κῦαμα οὐρανῦ, *l'ardeur du ciel ?* Si
» l'on croit qu'Ariſtote a dit une pa-
» reille abſurdité, on doit conclure
» néceſſairement qu'il étoit *inſenſé ;*
» cependant nous voions par les Ou-
» vrages qui nous reſtent, qu'Ariſto-
» te étoit un *grand génie.* Pourquoi
» donc veut-on ſubſtituer par force &
» contre toute raiſon un Ariſtote fou à
» l'Ariſtote ſage ? C'eſt un genre de
» critique bien nouveau & bien ſingu-
» lier ; que celui de juger de la ſuppo-
» ſi-

» sition des Ecrits d'un Auteur, généralement regardé de tous les grands hommes comme un génie supérieur, par quelques absurdités qui ne s'y trouvent point ; ensorte que pour que les Ouvrages d'un Philosophe, aussi subtil que profond, ne passent point pour être supposés, il faudra dorénavant qu'on y trouve toutes les fautes ou toutes les impertinences qu'on lui aura prêtées, soit par inadvertance, soit par malice. Il est bon d'ailleurs de remarquer que Cicéron a été le seul que nous connoissions avoir attribué ces sentimens à Aristote. Quant à moi, je suis très-persuadé que tous les Ouvrages que nous avons d'Aristote, sont *constamment de lui;* & quoique *quelques-uns* aient été regardés comme supposés, ou du moins comme suspects, par Jean-François Pic, par Nizolius, par Pierre Ramus, par Patricius & par Naudé, je n'en suis pas moins convaincu que ces Livres sont véritablement d'Aristote. Je trouve dans tous une parfaite liaison & une harmonie qui les unit; j'y découvre » la

» la même hypothèse toujours bien » suivie & toujours bien soutenue, » j'y vois enfin la même méthode, » la même sagacité & la même subti- » lité. «

Je me bornerai aux réflexions de Mr. Leibnitz; les raisons que je pourrois apporter, n'ajoûteroient rien à celles de ce grand homme. Qu'il me soit cependant permis de remarquer ici, qu'il n'est guères surprenant que dans le nombre de quatorze mille (*) Commentateurs qui ont travaillé sur les Ouvrages d'Aristote, il s'en soit trouvé quelques-uns, qui, pour se donner un air

(*) Dans le dessein que j'aurois d'étudier Aristote, l'on me prendroit pour un *fou*, si pour bien entendre ce Philosophe, j'entreprenois de lire les quatorze ou quinze mille Commentateurs qui l'ont *expliqué chacun en leur manière*, au lieu d'en choisir *un petit nombre de ceux que je saurai avoir le mieux réussi*, sur le bruit & la réputation où ils sont parmi les Savans qui les ont lûs. Jugemens des Savans, *&c. par* ADRIEN BAILLET, &c. *Tom. I. pag. 56. Edit. in-quarto, d'Amsterdam* 1725.

air de grand Critique, & montrer qu'ils avoient le goût plus fin que les autres, aient cru devoir regarder comme supposé quelque Livre particulier parmi ceux de ce Philosophe Grec. Ainsi, en admettant seulement dix ou douze personnes qui aient pensé de même parmi quatorze mille, voilà de quoi regarder tous les Ouvrages d'Aristote comme supposés, parce qu'il suffit pour cela, selon Mr. l'Abbé d'Olivet, *que leur supposition ait paru assez vrai-semblable à quelque Savant.*

Il me reste actuellement à dire en deux mots quel étoit le Systême de Théologie d'Aristote; je ne chercherai aucun éclaircissement ni chez les Commentateurs Arabes, ni chez les Chrétiens modernes. Je ne veux point obliger Mr. l'Abbé d'Olivet à se soumettre ni à Averoës, ni à Avicene; je connois trop l'horreur qu'un zélé Ecclésiastique doit avoir pour des Commentateurs *Mahométans*, & j'ai reconnu en plusieurs occasions que Mr. l'Abbé d'Olivet n'aime pas les *Scholastiques.* On me demandera donc, quel est l'Auteur que je prendrai pour guide? Un

ſavant Pere de l'Egliſe, qui vivoit dans le tems où preſque toutes les Sectes des anciens Philoſophes ſubſiſtoient encore, qui lui-même étoit un Philoſophe illuſtre, St. Juſtin; pourrois-je avoir un meilleur garant? Il cite les propres termes du Philoſophe dont il réfute le ſentiment. Ariſtote, *dit-* » *il* (*), expliquant dans l'Ouvrage » qu'il

(*) Ἀριστοτέλης δὲ, ἐν τῷ πρὸς Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα λόγῳ σύντομόν τινα τῆς ἑαυτοῦ φιλοσοφίας ἐκτιθέμενος ὅρον σαφῶς καὶ φανερῶς τὴν Πλάτωνος ἀναιρεῖ δόξαν, οὐκ ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι λέγων, ἀλλὰ πέμπτον αἰθέριον τι καὶ ἀμετάβλητον ἀναπλάττων σῶμα, ἐν τούτῳ αὐτὸν εἶναι φησί. γέγραφε γοῦν οὕτως οὐχ ὡς ἔνιοι τῶν περὶ τὸ θεῖον πλημμελούντων, ἐν τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι φασίν. εἶτα, ὥσπερ μὴ ἀρκούμενος ἐπὶ τῇ κατὰ Πλάτωνος βλασφημίᾳ, καὶ τὸν ὑπ' αὐτοῦ τῆς πολιτείας ἐκβληθέντα ὡς ψεύστην καὶ τρίτον τῶν ἀπὸ τῆς ἀληθείας εἰδώλων, ὡς αὐτὸς ἔφη μιμητὴν ὄντα Ὅμηρον, εἰς ἀπόδειξιν τῶν ὑπ' αὐτοῦ περὶ τοῦ αἰθερίου σώματος λεγομένων καλεῖ μάρτυρα· γέγραφε γὰρ, οὕτω γοῦν καὶ Ὅμηρος ἔφη,

Ζεὺς ἔλαχ' οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσι

βουλόμενος ἐκ τῆς Ὁμήρου μαρτυρίας ἀξιόπιστον τὴν ἑαυτοῦ δεικνύναι δόξαν. ἀγνοῶν ὅτι εἰ Ὁμήρῳ πρὸς ἀπόδειξιν τοῦ ἀληθῆ ἑαυτὸν λέγειν μάρτυρι χρῷτο, πολλὰ τῶν αὐτῷ δοξάντων οὐκ ἀληθῆ φανήσεται ὄντα.

Ariſto-

» qu'il a écrit pour Alexandre, quel
» est le but & le principe de sa Philo-
» sophie, détruit fort au long & fort
» clairement l'opinion de Platon. Il
» sou-

Aristoteles autem, in eo, quod ad Alexandrum Macedonem scripsit Opere, compendiose Philosophiæ suæ exponens rationem & finem, clare & diserte Platonis abrogat opinionem, non in ignea substantia Deum esse inquiens; sed quintum quoddam Æthereum & immutabile corpus fingens, ibi Deum esse ait. Quapropter ita scripsit : Non quemadmodum nonnulli de Divinitate hallucinantes, in ignea essentia Deum esse asserunt. *Deinde veluti maledicto hoc in Platonem effuso non contentus, quem Plato è civitate sua quasi mendacem & tertium veritatis imaginum (sicut ipse dixit) imitatorem ejecit Homerum, ad ea demonstranda quæ à se de Æthereo corpore sunt dicta, testem laudat. Scribit enim :*

Ad hunc ergo modum & Homerus ait :
Sorte Jovi cessit in nube & in æthere cœlum.

Opinionem ille quidem suam credibilem esse probare & declarare volens Homeri testimonio : interim tamen ignorans, dum Homero, ut dictis suis veri fidem astruat, teste utitur, multas se illius sententias falsi arguere. STI. JUSTINI Martyr. ad Græcos Cohortatio, *pag. 6.*

» soutient que l'essence de Dieu n'est
» point une *substance ignée*, ainsi que
» le prétend ce Philosophe : mais il
» invente je ne sais quel *Æther*, ou
» cinquième Elément immuable & in-
» altérable, qu'il appelle Dieu ; c'est la
» raison pour laquelle il a dit que quel-
» ques-uns, raisonnant sur la nature de
» Dieu, s'étoient trompés grossiére-
» ment en la faisant consister dans une
» *essence ignée*. Aristote, peu content
» d'avoir insulté Platon, appuie son
» sentiment de l'autorité d'Homére,
» que ce même Platon avoit banni,
» comme un menteur & un conteur de
» fables de sa République, & il se
» sert des paroles de ce Poëte pour
» prouver ce qu'il a avancé au sujet de
» l'*Æther*. Il cite ce vers, qui dit que
» le *Ciel qui est dans l'*Æther, *tomba en*
» *partage à Jupiter* ; cependant com-
» me Aristote ne se confioit point en-
» tièrement à l'autorité d'Homére, il
» tâche de la fortifier par un grand
» nombre de raisons. «

Je pourrois m'en tenir à cette première explication du Systême Théologique d'Aristote sur la nature de Dieu ; mais

mais j'ajoûterai ici que St. Justin a répété ailleurs à peu près la même chose. En parlant des Ouvrages de ce Philosophe, il est toujours fixe & certain dans les opinions qu'il lui attribue, & ne varie point, ainsi que fait quelquefois Cicéron, dans celles qu'il donne à quelques Philosophes. Pour moi, je croirois que Cicéron avoit confondu cet *Æther*, ce cinquième Elément, avec cette *ardeur du Ciel*, qu'il prétend qu'Aristote a reconnu pour Dieu; ou bien les Copistes, ce qui est très-faisable, ont défiguré la pensée de l'Auteur & changé les termes dont il s'étoit servi.

Quant aux premiers principes qu'a admis Aristote, St. Justin nous dit précisément la même chose que nous trouvons aujourd'hui dans les Ouvrages de ce Philosophe; savoir, qu'il admit (*) la matière & la forme, & qu'il

(*) Ἀριστοτέλης τοῦ μὲν εἴδους ὡς ἀρχῆς οὐδαμῶς μέμνηται· δύο δὲ ἀρχὰς Θεὸν καὶ ὕλην εἶναί φησι. *Aristoteles ideæ quidem tanquam principii haudquaquam meminit: duo vero principia, Deum & Materiam esse dicit.* STI. JUSTINI Martyr. ad Græcos Cohortatio, *pag.* 7.

qu'il n'eut aucun égard aux *idées* & aux *exemplaires de Platon.* Nous avons déja vû ce qu'étoit l'*idée* chez ce dernier.

§. XI.

SUR LE SYSTÊME DE DE'MOCRITE.

Cicéron nous apprend que Démocrite (*) *donnoit la qualité de Dieux, & aux images des objets qui nous frappent, & à la Nature qui fournit, qui envoie ces images, & aux idées, dont elles nous remplissent l'esprit. Qu'après cela, il assûroit que rien n'est éternel, parce*

(*) *Quid? Democritus, qui tum imagines, earumque circuitus in Deorum numero refert: tum illam naturam, quæ imagines fundat, ac mittat: tumscientiam, intelligentiamque nostram; nonne in maximo errore versatur? Cumque idem omnino, quia nihil semper suo statu maneat, neget esse quidquam sempiternum; nonne Deum ita tollit, ut nullam opinionem ejus reliquam faciat?* CICER. de Nat. Deor. *Cap. XII.*

parce que rien ne demeure toujours dans un même état. Mr. l'Abbé d'Olivet aiant rapporté ce même passage de Cicéron, ajoute ensuite (*) : *S'il étoit juste de s'en tenir à la réflexion d'un Critique, dont la plume n'épargne assez souvent*, ni le profane, ni le sacré, *nous aurions dans* la Recherche de la Vérité *le commentaire le plus beau qu'on puisse écrire sur ce passage.* Voions donc quelle est cette terrible comparaison, ce parallèle affreux qui a si fort irrité Mr. l'Abbé d'Olivet, qu'abandonnant ce style poli, qui est le partage de Mrs. les Académiciens, & qui régne toujours dans leurs Ouvrages, il s'emporte & s'oublie, jusqu'à outrager le plus indignement la mémoire d'un illustre mort, qu'il savoit être en état de ne pouvoir se défendre. Si je n'étois pas aussi persuadé que je le suis de la droiture du cœur de Mr. l'Abbé d'Olivet, j'attribuerois à une basse & lâche jalousie des injures qui ne partent que d'une

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 96.

d'une grande vivacité & d'un zèle trop ardent, mais sans nous plaindre davantage des termes injurieux de Mr. l'Abbé d'Olivet, examinons ce qu'a écrit Mr. Bayle au sujet de Démocrite & du Pere Mallebranche. Nous trouverons 1°. qu'il a parlé du dernier avec toute la politesse du monde. 2°. Qu'il n'en dit que ce que vingt autres Auteurs en ont dit. 3°. Que ses Réflexions sont très-justes. » Je ne sais, » *dit-il* (*), si jamais personne a pris » garde que le sentiment de *l'un des » plus sublimes esprits de ce siécle, que nous » voions toutes choses dans l'Etre infini, » dans Dieu*, n'est qu'un développe» ment & qu'une réparation du dogme » de Démocrite. Prenez bien garde » que Démocrite enseignoit que les » images des objets, ces images, dis» je, qui se répandent à la ronde, ou » qui se tournent de tous côtés pour » se présenter à nos sens, sont des » émanations de Dieu, & sont elles» mêmes

(*) BAYLE, Diction. Hist. & Critiq. Art. Démocrite, *Remarq. O.*

» mêmes un Dieu, & que l'idée ac-
» tuelle de notre ame est un Dieu. Y
» a-t-il bien loin de cette pensée à
» dire que nos idées sont en Dieu,
» comme le P. Mallebranche le dit, &
» qu'elles ne peuvent être une modifi-
» cation d'un esprit créé? Ne s'ensuit-
» il pas de-là que nos idées sont Dieu
» lui-même? Or, nos idées & notre
» science peuvent passer facilement
» pour la même chose. Ciceron fera
» dire, tant qu'il lui plaira, par l'un de
» ses personnages, que ces pensées de
» Démocrite sont dignes d'un Abdéri-
» tain; c'est-à-dire, d'un sot & d'un
» fou; je suis sûr qu'un petit esprit ne
» les formera jamais. Pour les for-
» mer, il faut comprendre toute l'é-
» tendue de pouvoir qui convient à
» une nature, capable de peindre dans
» notre esprit les images des objets.
» Les espèces intentionnelles des Scho-
» lastiques sont la honte des Péripaté-
» ticiens; il faut être je ne sais quoi
» pour se pouvoir persuader qu'un ar-
» bre produit son image dans toutes
» les parties de l'air à la ronde, jus-
» ques au cerveau, d'une infinité de

» spectateurs. La cause qui produit » toutes ces images, est bien autre » chose qu'un arbre. Cherchez-là » tant qu'il vous plaira, si vous la » trouvez au-deçà de l'Etre infini, » c'est signe que vous n'entendez pas » bien cette matière. Je ne discon- » viens pas qu'au fond ces dogmes de » Démocrite ne soient très-absurdes, » St. Augustin les a réfutés solide- » ment. «

On s'attend peut-être que Mr. l'Abbé d'Olivet prouvera que Mr. Bayle s'est trompé, qu'il se mettra du moins en état de montrer qu'il n'y a aucune ressemblance entre le systême de Démocrite & celui du P. Mallebranche; point du tout, il ne songe à rien de tout cela, il se contente de canoniser le P. Mallebranche & de déclarer Athée Démocrite, moiennant quoi, il conclut qu'on ne doit faire aucune comparaison entre ces deux Philosophes. Il faut avoüer que cette canonisation du Métaphysicien moderne est un de ces grands coups de maîtres, auquel on ne s'attend point, & qui forme un argument qu'on ne sauroit résoudre. On sera

sera peut-être bien aise de savoir comment l'emploie Mr. l'Abbé d'Olivet, voici ses termes (*) : *Ceux qui ont connu particuliérement le P. Mallebranche, & savent qu'il a été un des plus grands Philosophes de son siécle, mais qui a sû allier l'étude des sciences les plus abstraites avec une solide piété, seront indignés que Mr. Bayle ait osé mettre la Théologie d'un saint Prêtre en parallèle avec celle d'un Païen, suspect d'Athéïsme aux païens mêmes.* Eh ! que diroit Mr. l'Abbé d'Olivet si on lui prouvoit évidemment deux choses ? la première, que ce *saint Prêtre*, au jugement de bien de grands hommes, a été violent, emporté, atrabilaire ; la seconde, que son systême sur les idées ressemble assez, non-seulement à celui de Démocrite, mais est une espèce de *Spinosisme spirituel* ; c'est-à-dire, qu'il rend toutes les substances incorporelles des simples modifications d'une substance spirituelle, unique & infinie. Je commencerai par prouver le dernier de ces deux

(*) D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 97.

deux faits, je reviendrai ensuite au premier.

Supposer que *nous voyons tout en Dieu*, n'est-ce pas, pour ainsi dire, prétendre que Dieu soit l'ame commune de tous les êtres ? N'est-ce pas établir une substance générale, infinie, spirituelle, représentative, dans laquelle toutes les autres substances spirituelles se retrouvent, ne pensent, n'agissent, ne connoissent que par l'intime union qu'elles ont avec cette substance générale, dont elles ne sont que de pures & simples modifications ? Si nos idées, qui sont les seules opérations de notre ame, par lesquelles nous puissions connoître, non-seulement sa nature, mais même son existence; si nos idées, dis-je, sont hors de nous, si nous n'avons pas le pouvoir de les créer, si elles sont inaltérables, éternelles, si elles sont enfin une partie de l'essence divine, cette essence de Dieu, diversement modifiée, est sujette à tous les inconvéniens de la substance Spinosiste. Il ne faut plus dire, selon le systême du P. Mallebranche, *un tel homme a eu la pensée d'en assassiner un autre*; mais

la

la substance générale, l'étendue spirituelle; dans laquelle sont renfermées toutes les modifications, a présenté l'idée d'un crime affreux à une telle modification. Et n'est-ce pas-là en quelque manière faire Dieu l'auteur de tous les crimes, puisque c'est dans lui que les hommes en prennent les idées; n'est-ce pas outrager la Divinité, & la ravaler autant qu'a fait Spinosa?

Le Pere Mallebranche avoit prévû sans doute une partie des justes reproches qu'on pouvoit lui faire; il inventa une *étendue intelligible, infinie, que Dieu renferme en lui-même,* & c'est dans cette *étendue* que nous voions les choses. Mr. Arnaud, qui fit un Ouvrage pour réfuter le systême des idées du P. Mallebranche, a démontré clairement le ridicule & l'inutilité de cette *étendue intelligible, infinie*, qui ne met point à couvert le sentiment du P. Mallebranche de toutes les objections qu'on a formées sur les notions indignes qu'il donne de la nature de Dieu. *On ne sauroit deviner(*)*, dit

(*) Des vraies & des fausses idées, &c.

dit ce ſavant homme, *ce que le P. Mallebranche a voulu que nous entendiſſions par cette* étendue intelligible, infinie, *dans laquelle il prétend maintenant que nous voïons toutes choſes; car il en dit des choſes ſi contradictoires, qu'il me ſeroit auſſi difficile de m'en former une notion diſtincte ſur ce qu'il en dit, que de comprendre une montagne ſans vallée. C'eſt une créature, & ce n'eſt pas une créature; elle eſt Dieu, & elle n'eſt pas Dieu; elle eſt diviſible, & elle n'eſt pas diviſible; elle n'eſt pas ſeulement éminemment en Dieu, mais elle y eſt formellement; & elle n'y eſt qu'éminemment, & non pas formellement.*

C'eſt une créature, puiſque c'eſt l'étendue que Dieu a faite, & c'eſt l'étendue que Dieu a faite, puiſqu'il prouve par-là que Dieu la connoît. Dieu, *dit-il*, renferme en lui-même une étendue intelligible, infinie; car Dieu connoît l'étendue, puiſqu'il l'a faite, & il ne l'a peut connoître qu'en lui-même.

Et

par Mr. ANTOINE ARNAUD, *Docteur de Sorbonne, Chap. XIV. pag.* 135. *édit. de Colog.* 1683.

Et ce n'est pas une créature, puisque si cela étoit, en voiant les choses dans cette étendue intelligible, infinie, *nous ne les verrions que dans une créature, & son dessein est de montrer que nous les voions en Dieu.*

On voit combien est frêle & legère la ressource que le P. Mallebranche avoit cru se ménager dans cette *étendue intelligible, infinie*, qu'il place dans Dieu, & qui ne sert qu'à augmenter l'obscurité & les inconvéniens insurmontables qui se rencontrent dans son opinion. Il faut donc qu'il en revienne toujours à son premier principe, qu'après avoir fait sentir toutes les difficultés qu'il y a à soutenir que nos idées puissent être produites par des êtres finis, il dise qu'on doit les chercher dans l'infini, dans Dieu. Voilà précisément la doctrine de Démocrite; car il enseignoit que nos idées étoient des émanations, qu'elles étoient elles-mêmes des Dieux; & le P. Mallebranche, en raisonnant conséquemment à ces principes, peut-il en tirer d'autres conséquences que celles que Démocrite tiroit des siens? Si nos idées sont en

Dieu, si elles ne peuvent être que des modifications d'une substance infinie; si elles ne sauroient émaner d'un esprit créé, ne sont-elles pas des parties de la Divinité? Ne sont-elles pas des modifications de la substance spirituelle, & par conséquent des Dieux?

Mr. l'Abbé d'Olivet, avant de se récrier si fort sur la façon polie dont Mr. Bayle a parlé du P. Mallebranche, auroit dû bien examiner le systême de cet Oratorien, & il auroit vû qu'on lui faisoit grace, en le traitant avec tant de douceur & assaisonna de tant d'éloges ce qu'on en disoit. Tous ceux qui auront lû le passage de Mr. Bayle, qui lui a attiré un torrent d'injures, seront étonnés du procédé de Mr. l'Abbé d'Olivet. Et que diroit-il, si je lui citois ici un nombre d'Auteurs distingués, qui ont condamné le sentiment du P. Mallebranche, comme très-dangereux? *Si nos idées*, dit un ingénieux Critique (*), *sont l'essence de Dieu diversement modifiée, je ne connois par le moïen*

(*) DESLANDES, Hist. Critiq. de la Philosoph. *Tom. II. pag.* 512.

moïen de cette essence que deux choses dans l'Univers, mon entendement, & les natures universelles, immuables, en quoi consiste l'essence de Dieu. Mon entendement est quelque chose de réel, puisque c'est moi-même; ma raison, ou la vérité de mes idées, est aussi quelque chose de réel. Hors de-là que puis-je concevoir, si toutes ces natures universelles sont l'essence de Dieu? Il n'y a rien qui détruise plûtôt ce qu'on appelle Religion, rien qui mette plus à l'aise l'esprit de l'homme. Chaque idée a je ne sais quoi d'absolu, de distinct, d'indépendant de mon entendement: chacune de ces idées est l'essence même de Dieu ainsi modifiée; donc toutes les idées composent toute la Divinité, donc elle est répandue par-tout, & subsiste dans tous les entendemens.

Mr. Arnaud ne traite guères plus favorablement le systême du P. Malebranche. Selon lui (*), *les idées par lesquelles nous voïons tout en Dieu, sont de*

(*) Des vraies & des fausses idées, &c. *par Mr.* ANTOINE ARNAUD, *Docteur de Sorbonne, Chap. III. pag.* 19.

de vraies chimères, qui n'aiant été inventées que pour nous mieux faire comprendre comment notre ame, qui est immatérielle, peut connoître les choses matérielles que Dieu a créées, nous le fait si peu entendre, que le fruit de ces spéculations est de nous vouloir persuader, après un long circuit, que Dieu n'a donné aucun moïen à nos ames d'appercevoir les corps réels & véritables qu'il a créés, mais seulement des corps intelligibles qui sont hors d'elle, & qui ressemblent aux corps réels.

De deux Auteurs célèbres que je viens de citer, le premier accuse le *saint Prêtre* Mallebranche de détruire la Religion; & le second veut qu'il nous conduise au plus outré Pyrrhonisme. En voici un troisième qui soutient, & qui soutient hardiment que le *Saint* étoit *Athée*; & *fou* par-dessus le marché. Mr. l'Abbé d'Olivet ne sauroit rejetter l'autorité de ce Critique; c'est cet homme; que le Collège de Louis le Grand doit se glorifier sans cesse d'avoir (*) en-

(*) Un Collège qui a *enfanté* les Sirmonds,

enfanté, c'est le rival des Petaux, des Sirmonds, des Vasseurs, &c. C'est ce savant qui seul a droit de critiquer Ciceron, de lui reprocher (*) qu'il a changé en courtisanne la *femme légitime* d'Epicure, quoiqu'il soit constant que

monds, les Petaux, les Frontons-du-Duc, les Salians, les Vasseurs, les Hardoüins, est-il deshonoré, à votre avis, pour avoir été habité par un Grammairien, dont le Commentaire sur Ciceron n'est pas excellent? Apolog. *de Mr. l'Abbé* D'OLIVET, contre les Journalistes de Trevoux, *pag. 161. Cette Apologie est placée après les Remarques sur la* Théologie des Grecs.

(*) Le P. Hardoüin, dans ses Remarques sur Pline, XXXV. 40. prétend que Léontium étoit la femme légitime d'Epicure. Voici sa preuve, dans les propres termes qu'il m'a dictés. *Plinius inter tabulas Theodori pictoris habet Leontium Epicuri cogitantem. Quo dicto non meretricem, sed Epicuri conjugem fuisse Leontium significat, & in tabula pingi de rebus Philosophicis meditantem. Sic enim in nummis antiquis appellantur* Plotina Trajani, Sabina Hadriani, *& apud Plinium aliæ, conjuges certe, non meretrices.* Traduct. *de la* Nat. des Dieux, *Liv. I. pag. 309. Tom. I. Not. 4.*

que ce Philosophe n'en ait jamais eue ; enfin, c'est le grand Hardoüin. Ecoutons-le parler : *Mallebranche*, (*), dit-il, *se vante de voir tout en Dieu ; il devoit sans doute connoître ce Vers qu'on lui a si souvent appliqué, & qui est devenu si commun.*

Lui, qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

J'ai résolu de ramasser dans ses Ouvrages quelques-uns des endroits où il établit l'Athéïsme : je choisirai ceux où il insinue le plus visiblement ce dogme impie ; car si je

(*) *Quamobrem in Verbo Dei Deoque videre se omnia gloriatur, tametsi novit ea occasione hunc versiculum in se fuisse jactitatum, & à plebe ipsâ decantatum ;*

Lui, qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Hujus ἀθεότητος *documenta corradere & congerere hoc loco ex libris ab eo scriptis, tametsi sunt numero multi, deliberatum est, neque omnia certe, nam esset istud infinitum, sed insigniora duntaxat. Id quod molestum esse nemini debet, si considerarit, gravissimam impietatis accusationem esse : quæ ne temere proinde jacta videatur, multis eget stabiliri argumentis.* HARD. Athei. Detecti, *pag.* 43.

Je les voulois tous rapporter, j'aurois trop à faire. J'en citerai cependant assez pour prouver que quelque grave que soit l'accusation d'Athéïsme, elle n'est point téméraire & avancée sans fondement. Eh quoi ! le Pere Hardoüin dira que le *saint Prêtre* est un *Athée* des plus déterminés, il le traitera de *fou*, d'*extravagant*; cependant ce même Pere Hardoüin illustrera le *Collège qui l'aura enfanté*; & Mr. Bayle sera un homme qui *n'épargnera assez souvent ni le sacré, ni le profane*, pour avoir dit que le *sentiment du Pere Mallebranche, l'un des plus sublimes esprits de ce siècle, n'étoit qu'un développement & qu'une réparation du dogme de Démocrite* ! Quelle injure fait-il donc à ce Métaphysicien ? Ne dira-t-on pas en parlant de Gassendi, que sa Philosophie n'est qu'une *réparation du dogme d'Epicure*, sans que les partisans les plus zèlés de ce Philosophe s'en offensent ? Gassendi cependant mérite bien d'aussi grands égards que le Pere Mallebranche, & à parler naturellement, le *saint Prêtre* lui étoit bien inférieur, soit en science, soit en probité. Il n'y a eu, & il n'y a encore au-

aujourd'hui qu'une seule voix parmi tous les Savans sur le caractère de Gassendi ; mais celui du P. Mallebranche a été souvent dépeint par des gens très-respectables, avec des couleurs bien noires. Je pourrois placer ici plusieurs portraits du *saint Prêtre*, pris dans les Ouvrages de Mr. Arnaud (*), qui le représentent d'une manière bien peu flatteuse : j'en trouverois plusieurs autres dans les Lettres d'un Théologien ; mais pour prouver, ainsi que je l'ai promis, que le *saint Prêtre* étoit *violent, emporté, atrabilaire*, & que sa Théologie est beaucoup moins sûre, beaucoup moins édifiante, & beaucoup moins *chrétienne* que ne le pense Mr. l'Abbé d'Olivet, il est nécessaire d'une autorité plus respectable que celle de deux ou trois Ecrivains, quelque mérite qu'ils puissent avoir. Voici donc la décision des principaux Membres d'une des plus fameuses Universités de l'Europe,

(*) Dans les Réflexions Philosophiq. & Théolog. sur le nouveau systême de la Grace.

pe, je la copierai mot à mot; je doute que Mr. l'Abbé d'Olivet ait fait usage de cette piéce dans les Actes de la canonisation du P. Mallebranche (*). » Ce » troisième Livre de *Réflexions Philo-* » *sophiques & Théologiques*, &c. ne » nous paroît pas moins orthodoxe » que ceux que le même Auteur a déjà » publiés sur la même matière ; mais » il sera d'autant plus utile & plus né- » cessaire, que les erreurs qu'on y ré- » fute, sont plus *importantes* & plus » *dangereuses*, en ce qu'elles regardent » la personne même de *Jesus-Christ* » comme Auteur & distributeur de la » Grace. Il n'y a point d'esprit, quel- » que médiocre qu'il soit, qui par le » secours de ce Livre n'en puisse voir » tout-d'un-coup la fausseté. Le P. » Mallebranche peut être un grand » Philosophe ; mais ce qu'il enseigne » de *Jesus-Christ*, comme Auteur de » la Grace, n'est guères *digne* d'un » Théo-

(*) Cette Piéce est imprimée au commencement du troisième Volume des Réflexions Philosoph. & Théolog. &c.

» Théologien. Ne peut-on pas dire,
» avec St. Auguſtin, que ce ſont de
» *grandes rêveries* des *grands Docteurs*,
» & que nous faiſons bien mieux de
» demeurer attachés aux grandes véri-
» tés, que les grands Saints ont fait
» paſſer juſques à nous ? C'eſt ce que
» Mr. Arnaud enſeigne qu'il faut faire,
» & par-là il triomphe de celui qu'il
» combat; *car il n'y a que la vérité*
» *qui remporte la victoire.* Et comme
» il ſait que *la charité eſt la victoire de*
» *la vérité*; auſſi l'a-t-il pratiquée
» dans toute la ſuite de cette diſpute
» autant qu'on le pouvoit, ſoit en diſ-
» ſimulant les *termes injurieux* & *offen-*
» *ſans* dont les Ecrits de ſon adverſaire
» ſont remplis, ſoit en lui diſant là-
» deſſus tout ce qui étoit capable de
» le faire rentrer en lui-même, & en
» obſervant par tout les règles de la
» modération chrétienne. Il faut
» avoüer que *la conduite du Pere Malle-*
» *branche en a paru bien éloignée juſques*
» *à cette heure*, & il eſt difficile qu'on
» la puiſſe excuſer de ce péché, que
» St. Auguſtin dit que l'on commet en-
» vers nous, *lorſque pour nous être expli-*
» *qués*

» *qués sur ce que nous n'approuvons pas*
» *dans les Ouvrages ou dans les discours*
» *de quelques-uns des nôtres, selon la*
» *liberté que la charité doit donner entre*
» *fréres, on croit que c'est l'envie plûtôt*
» *que la charité qui nous fait parler ;* &
» que nous commettons envers ceux
» *qui trouvent quelque chose à redire à*
» *nos sentimens, lorsque nous croions*
» *qu'en cela ils cherchent moins à nous*
» *corriger qu'à nous faire de la peine.*
» C'est la réflexion que nous avons
» cru devoir faire sur la manière de
» cette dispute qui paroît être à sa
» fin, puisque Mr. Arnaud ne nous
» fait plus rien espérer sur ce sujet, &
» qu'en effet il a mis ce *nouveau systê-*
» *me* dans une telle évidence, qu'il ne
» semble pas qu'il y ait plus rien à
» faire, ou pour l'éclaircir, ou pour
» le réfuter. Donné à Louvain le 18.
» Mai 1686. G. HUYGENS, *Docteur*
» *en Théologie.* J. L. HENNEBEL, *Doc-*
» *teur en Théologie.* MARTINUS DE
» SWAEN, *Docteur en Théologie.* J. DE
» CUYPER, *Döien de l'Eglise Mé-*
» *tropolitaine de Malines, Censeur de*
» *Livres, &c.* «

Quoique Mr. l'Abbé d'Olivet ait été si scandalisé du parallèle que Mr. Bayle a fait du systême du P. Mallebranche & de celui de Démocrite ; il a cependant cru qu'il pouvoit comparer le Pyrrhonisme de ces deux Philosophes : on sait que le *saint Prêtre* a soutenu *qu'on ne peut être entiérement assûré par l'évidence qu'il y a des corps, & que c'est par la seule foi qu'on peut se convaincre de leur existence.* Ce dogme entraîne dans le Pyrrhonisme le plus outré, & s'accorde parfaitement avec celui de Démocrite, par lequel il établissoit que nous ne savions pas s'il existoit quelque chose, ou s'il existoit rien. Mais Mr. l'Abbé d'Olivet (*) ; *après avoir marqué ce trait de conformité* entre le Philosophe ancien & le moderne, nous avertit qu'il n'avoit rien de mauvais dans le Pere Mallebranche, *parce qu'il avoit un retranchement sûr dans l'infaillibilité de la Foi.* J'examinerai dans l'instant la bonté de ce

(*) D'OLIVET, de la Théologie des Philosoph. Grecs, &c. *pag.* 99.

ce *retranchement ;* mais je crois devoir auparavant faire ici mention d'un *acte de foi,* que le *saint Prêtre* faisoit apparemment soir & matin, & qu'il a plû à Mr. l'Abbé d'Olivet de nous donner, comme un excellent correctif de ce qu'on pourroit trouver de dangereux dans le systême du Pere Mallebranche (*). *O mon Dieu ! je crois qu'il y a des corps, parce qu'on m'a démontré que vous n'êtes pas trompeur, & que vous avez assûré que vous en avez effectivement créé.* Comment est-il possible que Mr. l'Abbé d'Olivet ne se soit pas apperçu que cet acte de foi, quelque rempli qu'il soit d'amour & de soumission, contient une absurdité ? Car, ou nous n'avons aucune preuve par la foi de l'existence des corps, où le rapport des sens doit être cru ; la foi ne nous est connue & n'est fondée que sur l'existence des sens, comment serons-nous sûrs de la vérité de l'Incarnation, s'il n'y en a d'autres preuves que celle de la croiance de cette Incarnation ? Quelle

(*) Là même, *pag.* 101.

Quelle raison m'obligera d'y ajouter foi, si les sens ne m'assurent point authentiquement qu'il y a des corps, & que par conséquent le Fils de Dieu a pû en prendre un ? N'est-il pas plus clair que le jour, que l'on doit être assûré qu'il y a des corps, avant que d'avoir la foi, puisque cette foi suppose absolument l'existence des corps, des Prophêtes, des Apôtres ? Tous ces saints personnages n'ont-ils donc été que des fantômes ? Si je n'ai aucune épreuve par l'évidence de leur existence réelle & corporelle, que devient donc l'authenticité de l'Ecriture, celle des Miracles, celle de la Tradition ?

Le P. Mallebranche a cru prévenir ces objections accablantes, en disant : *Si l'on y prend garde de près (*), on reconnoîtra que quoiqu'on ne suppose que des apparences d'hommes, de Prophêtes, d'Apôtres, d'Ecriture-Sainte, de Miracles, &c. ce que nous avons appris par ces prétendues apparences est absolument in-*

(*) Recherche de la Vérité, *Tome II. pag.* 199.

incontestable ; puisque, comme j'ai prouvé en plusieurs endroits de cet Ouvrage, il n'y a que Dieu qui puisse représenter à l'esprit ces prétendues apparences, & que Dieu n'est point trompeur ; car la foi même suppose tout ceci : or dans l'apparence de l'Ecriture-Sainte, & par les apparences des Miracles, nous apprenons que Dieu a créé un ciel & une terre, que le Verbe s'est fait Chair ; & d'autres semblables vérités, qui supposent l'existence d'un Monde créé : donc il est certain par la foi qu'il y a des corps, & toutes ces apparences deviennent par elle des réalités. Mr. Arnaud a si bien démontré le faux qui régnoit dans tout ce raisonnement, que je ne puis m'empêcher de placer ici sa réfutation. *Je ne sais (*), dit-il, si je me trompe ; mais je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de cercles plus vicieux. Car il s'agit de savoir, si aiant supposé qu'il n'y a point de corps, & qu'il n'y a que Dieu & mon esprit, je puis demeurer dans cette supposition jusques à ce que j'aïe la foi, & ne..*

(*) Des vraies & des fausses idées, &c. *Chap. XXVIII. pag.* 333.

ne la quitter que par la foi. Et je soutiens que cela est impossible, & que la raison de cet Auteur ne le prouve en aucune sorte; car dans cette supposition, tant que j'y demeure, je suis obligé de croire qu'il n'y a que Dieu qui ait pû représenter à mon esprit tout ce que j'ai jamais lû de bon ou de mauvais dans les Livres que je sais bien n'avoir pas composés. Il m'auroit donc aussi-bien représenté ce que je me suis imaginé avoir lû dans l'Alcoran, que ce que j'ai cru avoir lû dans un Livre appellé la Bible: donc dans l'hypothèse qu'il n'y a que moi & mon esprit, si cette raison étoit bonne au regard de la Bible, que Dieu n'étant point trompeur, & n'y aiant que lui qui ait pû représenter à mon esprit ce que je me suis imaginé avoir vû dans la Bible, cela me doit passer pour inconteſtable, *je ne vois pas pourquoi elle ne seroit pas bonne au regard de l'Alcoran. Et ainsi, je suis assûré que je ne pourrois sortir de cet embarras, qu'en me servant de la maxime que Dieu ne peut être trompeur, pour me convaincre de la fausseté évidente de cette supposition qu'il n'y a point de corps, mais seulement Dieu &*

mon

mon esprit ; & non pour en conclure qu'avant même d'avoir reconnu l'absurdité de cette hypothèse, des apparences de Prophètes, d'Apôtres, d'Ecriture-Sainte & de Miracles, nous pourroient suffire pour nous faire ajouter foi à l'Ecriture, & changer par-là ces apparences en réalités.

Si on me peut montrer qu'il n'y a point en cela de contradiction, j'avoüerai ingénûment ma bêtise ; car j'y en crois voir une manifeste.

Je renvoie ceux qui voudront voir une plus ample réfutation du sentiment extraordinaire du P. Mallebranche, à l'Ouvrage de Mr. Arnaud, dont je viens d'extraire ce passage. J'ajouterai cependant encore ici une objection de ce Savant, à laquelle il me paroit qu'il n'y a point de réponse (*) : *J'ai cru oüir*, dit-il, *une infinité de fois des hommes qui me parloient, dont les uns m'ont paru me dire de fort bonnes choses, & d'autres de fort mauvaises, & qui eussent été capables de me faire beaucoup offenser Dieu, si j'eusse suivi les impressions*

(*) Là même, *pag.* 327.

sions que leurs paroles étoient capables de me donner ; car il y en avoit même qui m'eussent porté à croire qu'il n'y a point de Dieu. Or, je suis bien assûré que ces pensées ne venoient point de moi, puisque j'en avois beaucoup d'horreur ; il faudroit donc qu'elles fussent de Dieu, qui m'auroit parlé intérieurement en la place de ces personnes, que je croiois me parler extérieurement. Or, l'idée que j'ai de l'Etre parfait, ne souffre point qu'on lui attribue une conduite si indigne de sa bonté ; donc je dois regarder comme impossible la supposition qu'il n'y ait que Dieu & mon esprit.

§. XII.

CONCLUSION.

J'Aurois pû relever encore plusieurs choses dans l'Ouvrage de Mr. l'Abbé d'Olivet, qui m'ont paru ou fausses, ou peu certaines ; mais je me suis borné à celles qui m'ont le plus frappé.

Quelques personnes seront peut-être surprises que j'ai examiné seulement

ment aujourd'hui un Livre qui a paru depuis vingt ans; ils trouveront que c'est prendre un peu tard la défense de Mr. Bayle. Je réponds à cela, que j'étois encore au Collège lorsque Mr. l'Abbé d'Olivet publia son Ouvrage. A peine avois-je fini mes études, que j'entrai au Service; le métier d'un Militaire ne laisse guères le tems que demandent des études sérieuses; & quand il le laisseroit, rarement un jeune Officier s'avise d'en faire un bon usage. Depuis six ans, retiré dans une solitude où les Belles-Lettres sont mon unique plaisir, j'ai eu plusieurs fois envie de faire ce que j'exécute actuellement; mais d'autres occupations m'en avoient empêché. Je m'acquitte enfin aujourd'hui de ce que je dois à la vérité & à la mémoire du plus grand & du plus vaste génie de l'Univers. Je fais gloire d'admirer la science & la probité de Mr. Bayle; j'ai du moins cela de commun avec un nombre de grands hommes, qui sans doute m'auroient ravi l'honneur de répondre à Mr. l'Abbé d'Olivet, si leurs occupations, ou quelques autres inconvéniens ne les

en avoient point empêché. J'avoüe que j'ai été très-surpris que cet Académicien, qui paroît si sensible aux moindres traits de critique, ait gardé si peu de ménagement envers un homme qui en méritoit autant. Eh quoi! ignoroit-il que Mr. Bayle avoit des amis qui sauroient venger l'affront (*) qu'on faisoit à sa mémoire ?

Ce seroit peut-être ici le lieu de dire un mot à quelques misérables Auteurs qui ont osé publier des libelles diffamatoires contre le caractère de Mr. Bayle

(*) Quand le mérite personnel de Mr. Bayle n'auroit pas demandé que Mr. l'Abbé d'Olivet gardât plus de ménagement dans ses critiques, du moins cet Académicien devoit considérer qu'il convenoit de parler avec plus de modération d'un homme qui étoit allié aux plus illustres familles de sa Province. Ne peut-on pas critiquer sans dire des injures ? Je ne dis rien sur la naissance & la qualité de Mr. Bayle qui ne soit connu de l'Univers entier. *Mr. Bayle, appartenoit à deux Maisons du païs de Foix, illustres par leur noblesse, du Casse, & Chalabre.* Vie de Mr. Bayle, *par Mr.* DES MAISEAUX.

Bayle & contre ses Ouvrages: mais on leur feroit en vérité trop d'honneur; il s'en faut bien que leurs Ecrits méritent la même attention que ceux de Mr. l'Abbé d'Olivet. Eh! quel est l'homme de bon sens qui ne plie les épaules, en lisant l'impertinent & ridicule libelle (*) du fanatique Pere Le F***, dont un jeune Conseiller du Parlement de Paris a si bien relevé les bévûes & les absurdités, dans un petit Ouvrage inséré dans la Bibliothéque Françoise, qui s'imprime à Amsterdam chez du Sauzet? Quel est le galant homme qui ne soit indigné en voiant l'effronterie du Pere (†) P***, qui dans un Discours public a osé dire que Mr. Bayle n'avoit point eu de *probité?* L'Univers entier ne dément-il pas une pareille calomnie? Qu'on consulte tous les illustres personnages avec lesquels Mr. Bayle

(*) BAYLE en petit, ou l'Anatomie de ses Ouvrages.

(†) Voiez ce qu'on a dit à ce sujet dans une Lettre, inserée dans la Bibliothéque Françoise, qui s'imprime à Amsterdam chez *du Sauzet*.

Bayle a entretenu une étroite correſpondance ; pluſieurs vivent encore. Qu'on interroge toute la Hollande ; qu'on s'informe des Magiſtrats, des Militaires, des Bourgeois ; enfin des gens de tous les différens états qui ont connu ce grand homme, & l'on verra le cas qu'il faut faire de l'accuſation du Pere P***. Mr. Bayle ſera toujours reſpecté & eſtimé par les gens qui auront aſſez de mérite pour connoître le ſien.

Par le fougueux (*) Jurieu, Bayle perſecuté,
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté ;
Et

(*) VOLTAIRE, Epît. ſur l'Envie. *Voici une Note ; dont Mr.* DE VOLTAIRE *a accompagné ces vers.* Jurieux étoit un Miniſtre Proteſtant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon ſens. Il écrivit en *fol* & fit le Profête ; il prédit que le Roïaume de France éprouveroit des révolutions, qui ne ſont jamais arrivées. Quant à Bayle, on ſait que c'eſt un des grands hommes que la France ait produit. Le Parlement de Touloufe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon Teſtament, qui devoit être an-

Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Je ferois un gros Volume *in-folio*, si je voulois placer ici tous les éloges que les plus illustres Savans ont donnés à l'en-

annullé comme celui d'un Réfugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara *valide*, comme le Testament d'un homme qui avoit *éclairé le Monde* & *honoré sa Patrie. En vérité un pareil honneur efface bien toutes les flétrissures que quelques misérables calomniateurs & ignorans Critiques s'éforceroient de faire à la mémoire d'un grand homme.*

Cette réflexion ne regarde en aucune manière Mr. l'Abbé d'Olivet, *homme véritablement respectable, ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, qui, à beaucoup de probité, joint un grand génie, & dont les Ouvrages doivent être les modèles de tous ceux qui veulent écrire avec autant de force que de précision & d'éloquence. Mr. l'Abbé* D'OLIVET *n'a péché que par un zèle inconsidéré, qui cependant est très-blâmable. Il n'en est pas de même des autres Critiques de Mr. Bayle; c'est à eux à qui j'applique, sans restriction, la réflexion que j'ai faite au sujet de cette Note de Mr.* DE VOLTAIRE.

l'envi les uns des autres à Mr. Bayle. Je viens de rapporter celui d'un des plus grands Poëtes de la France. Qu'il me soit permis de l'accompagner de celui qu'a fait le plus bel esprit qu'il y ait eu dans le dernier siécle.

Qu'on admire le grand savoir,
L'éruditon infinie,
Où l'on ne voit sens ni génie:
Je ne saurois le concevoir;
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui, profond *autant qu'*agréable,
Me met en état de choisir
L'instruction ou le plaisir.

A la sage décision de St. Evremond, je ferai succéder celle d'un des plus judicieux Critiques qu'il y ait eu en Europe; c'est Mr. de la Monnoye.

Tel fut l'illustre Bayle, honneur *des beaux esprits*,
Dont l'élégante plume en recherches fertile,
Fait douter qui des deux l'emporte en ses Ecrits,
*De l'*agréable *ou de l'*utile.

Je pourrois joindre à ces éloges ceux de tous les Savans de l'Europe; mais il me suffira, pour montrer jusqu'où va l'impu-

pudence d'un homme qui ose refuser à Mr. Bayle la probité, de placer ici les noms des personnes avec lesquelles il a été très-lié. On verra si un homme, qui a eu l'approbation des gens de qui Mr. Bayle étoit estimé, ne mérite pas celle de l'Univers entier. Il avoit pour amis en France (*), *Mr. le Duc de Noailles*, *Mr. de Bonrepaux*, *Mr. l'Abbé Bignon*, *Mr. Thomassin de Mazaugues*, *Conseiller au Parlement d'Aix*, *le Pere Mallebranche*, *les deux Peres Lamy*, *Mr. & Mademoiselle de la Sablière*, *Mr. l'Abbé Nicaise*, *Mr. l'Abbé du Bos*, *Mr. Rainssant & Mr. Oudinet*, *Gardes du Cabinet des Médailles du Roi*, *Mr. Bayle Médecin & Professeur à Toulouse*, *Mrs. Perault*, *de Longe-Pierre*, *de la Monnoye*, *&c.* En Angleterre, *Mr. Burnet Evêque de Salisbury*, *Mrs. Cappel*, *Dubordieu*, *Abbadie*, *la Rivière le Vassor*, *Pujolas*, *&c.* En Allemagne, *Mr.*

(*) Voiez la Vie de Mr. BAYLE, *pag.* 106. mais sur-tout consultez ses lettres, dont Mr. DES MAIZEAUX a été l'éditeur.

Mr. le Comte de Reckheim, *Mrs. Leibnitz*, *Thomasius*, *Buddæus*, *&c.* En Italie, *Mr. Magliabecchi*, *Bibliothécaire du Grand-Duc de Toscane* : En Hollande, *Mr. le Comte de Frise*, *Mr. le Marquis de Bougi*, *Mr. le Leu de Wilhem*, *Mr. Fremont d'Ablancourt*, *Mr. Basnage*, *Mr. Basnage de Flottemanville*, *Mrs. Grævius*, *Drelincourt*, *Regis*, *&c.* En Flandres, *Madame la Comtesse de Tilly*, *Mr. le Baron le Roi*, *&c.* A Genève, *Mrs. Choüet*, *Turretin*, *Leger*, *Pictet*, &c.

FIN.

TABLE.

TABLE DES MATIERES.

Les Lettres a & b marquent les Tomes I. & II.

A.

Sa

Autorités :

C.

Conce-

D.

Grand

E.

Ecri-

Feux :

le

H.

Hérésies.

 pêcher,

Idées.

Con-

L.

M.

Mobi-

N.

Com-

Papesse

Perse :

Q.

R.

Scythes :

Vuide :

X.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.





